



**DES PAYSAGES EN MOUVEMENT. ENQUÊTE SUR LES PERCEPTIONS  
PAYSAGÈRES DES ARDÉCHOIS AU PRISME DE LEURS ÉVOLUTIONS**

RAPPORT DE RECHERCHE - PROJET PAYSAGES MOBILISÉS



Pour citer ce document : Urien-Lefranc Fanny, 2023, « Des paysages ardéchois en mouvement. Enquête sur les perceptions paysagères des ardéchois.es au prisme de leurs évolutions », Rapport de recherche réalisé dans le cadre du projet *Paysages mobilisés*, CAUE, CERMOSEM.

**Merci à...** tous les ardéchoises et les ardéchois qui m'ont ouvert leur porte, offert un café, partagé leurs temps, leurs récits et leurs regards.

Un merci tout particulier à Isabelle Descours, Luc Egger et David Mechin, les enseignant.e.s qui m'ont accueillie dans leur cours avec implication et enthousiasme.

Merci à leurs élèves de s'être prêté.e.s à l'exercice d'observer et de questionner leur environnement.

Merci au CERMOSEM, en particulier à Nicolas Senil et Nicolas Robinet pour leur appui et leur soutien.

Enfin, ma reconnaissance va à l'équipe du CAUE pour m'avoir associée à ce projet. Un grand merci à Jérôme Damour, Kevin Doussaint, Jules Abel, Wesley Baudez et Anaïs Piollet.



# Sommaire général

<b>AVANT-PROPOS .....</b>	<b>4</b>
<b>UN PAYSAGE ? DES PAYSAGES ! .....</b>	<b>7</b>
LE PAYSAGE EST UNE CONSTRUCTION CULTURELLE. ....	8
LE PAYSAGE EST UNE REPRESENTATION DE L'ESPACE .....	13
LE PAYSAGE EST UNE RELATION SENSIBLE, INTIME ET MULTISENSORIELLE.....	16
LE PAYSAGE EST UN ECOSYSTEME DE RELATIONS.....	19
LE PAYSAGE COMME OUTIL POUR LES POLITIQUES PUBLIQUES D'AMENAGEMENT .....	21
DE LA FIN DU PAYSAGE A L'OMNIPAYSAGE .....	21
PAYSAGE ET PHOTOGRAPHIE : ENTRE REPRESENTATION ET PRODUCTION D'UN TERRITOIRE .....	22
LES OBSERVATOIRES PHOTOGRAPHIQUES DU PAYSAGE POUR DOCUMENTER LES EVOLUTIONS ET PRODUIRE DE NOUVELLES REPRESENTATIONS DES PAYSAGES ?	24
LE PAYSAGE COMME OUTIL POUR PENSER LA TRANSITION ECOLOGIQUE ? .....	28
<b>PAYSAGES MOBILISES .....</b>	<b>30</b>
PRESENTATION DU VOLET RECHERCHE .....	30
LA METHODOLOGIE.....	32
<i>L'analyse du corpus photographique .....</i>	<i>35</i>
<i>Les entretiens semi-directifs .....</i>	<i>41</i>
<i>Les ateliers pédagogiques.....</i>	<i>44</i>

<b>LES PAYSAGES ARDECHOIS. QUELLES PERCEPTIONS DES HABITANTS ? .....</b>	<b>46</b>
<b>LE « CAPITAL-PAYSAGE » ARDECHOIS .....</b>	<b>51</b>
LES PAYSAGES EMBLEMATIQUES.....	54
DES PAYSAGES METEORES ET ROMANTIQUES .....	59
<b>LE PAYSAGE DU TEMPS QUI PASSE.....</b>	<b>63</b>
DES PAYSAGES PATRIMOINES.....	64
DES PAYSAGES REPERES .....	71
LES PAYSAGES SOLASTALGIQUES OU LA NOSTALGIE DU FUTUR .....	77
<b>LE PAYSAGE TURBULENCE .....</b>	<b>83</b>
LES PAYSAGES DENATURES.....	84
LES PAYSAGES EN CRISE.....	99
QUAND LES PAYSAGES QUESTIONNENT L'AVENIR... ..	104
<b>QUELQUES PISTES DE CONCLUSION .....</b>	<b>113</b>

## Avant-propos

Le projet « Paysages mobilisés » a été lancé par le CAUE de l'Ardèche en 2020.

Il s'articule autour de trois axes :

- Un cycle de **rendez-vous grand public** de mars à novembre 2022
- Un **appel à photographie** (conduit du 24 octobre au 5 décembre 2022) dont l'objectif est de questionner les ardéchois sur le regard qu'ils portent sur ses paysages du quotidien traversés régulièrement, ainsi que sur la perception de ces évolutions
- Un **travail de recherche** apportant un éclairage scientifique sur l'action engagée sous la forme d'une Recherche-action pour capitaliser, analyser, et interpréter la matière récoltée sur les perceptions des paysages quotidiens et leurs évolutions par les ardéchois.

L'ensemble de ce projet sera restitué au public sous la forme d'une exposition itinérante, prévue à l'automne 2023, dans le cadre de la journée départementale du paysage (soutenue par la DREAL).



## Les ambitions du projet

Le projet « Paysages mobilisés » a pour objectif de sensibiliser le « grand public » et les élu.e.s locaux au fait que le paysage est un choix : celui de la projection dans l'espace d'une société dans une période d'accélération des évolutions économiques, sociales, écologiques. Le paysage est en effet beaucoup plus qu'un décor et doit être perçu au-delà d'une simple approche patrimoniale qui n'en ferait qu'une toile de fond vouée à l'esthétique. Il est par nature vivant et évolutif.

Plus que le réceptacle de décisions individuelles ou collectives, le paysage peut servir de vecteur pour amener les publics à s'interroger sur les liens entre aménagement de l'espace et transition écologique.

Ainsi le projet vise à :

- Mieux comprendre les perceptions des ardéchois.e.s sur leur paysage quotidien ;
- Amener les publics (habitant.e.s et élu.e.s) à prendre conscience, en Ardèche, de l'évolution des paysages à l'heure de profonds changements climatiques ;
- (Dé)montrer à ces mêmes publics que le paysage est un bien commun « toujours en mouvement », et que chacun tient une part de responsabilité dans les trajectoires constatées et à venir.

## Les partenaires

### Le CAUE de l'Ardèche (commanditaire)

**Le Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement** est un organisme investi d'une mission d'intérêt public, né de la loi sur l'architecture du 3 janvier 1977. Il a pour objectif de promouvoir la qualité de l'architecture, de l'urbanisme et de l'environnement dans le territoire départemental. L'architecture, les paysages et le patrimoine sont d'intérêt public. C'est un organe de concertation entre les acteurs impliqués dans la production et la gestion de l'espace rural et urbain. Le CAUE conseille, forme, informe et sensibilise. Son approche est pédagogique et répond aux enjeux de société.

Le **Cermosem** est une antenne de l'Université Grenoble-Alpes (UGA) en Ardèche. Rattachés à l'Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine et au laboratoire de sciences sociales Pacte, il propose une approche interdisciplinaire de la ruralité et ses enjeux dans le monde contemporain, au prisme du patrimoine, du tourisme, des paysages et leurs évolutions.



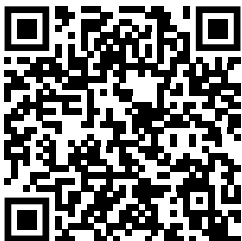
## Présentation du rapport

**Ce rapport** présente les résultats du volet recherche du projet « Paysages mobilisés ». Ce travail de recherche s'est déroulé durant 5 mois, entre octobre 2022 et avril 2023. Il s'est appuyé sur l'analyse des photographies selon plusieurs grilles d'interprétation, et sur une enquête de terrain pluri-localisée, au cours de laquelle ont été réalisés 29 entretiens semi-directifs menés auprès de 35 personnes, ainsi que des ateliers pédagogiques avec des scolaires (collège-lycée).

La première partie du rapport, d'ordre théorique, s'attache à mettre en exergue les diverses acceptions de la notion de paysage selon différentes disciplines. La seconde partie rend compte de la méthodologie du projet et du profil socio-démographique et de la localisation géographique des participant.e.s. La dernière partie, d'ordre analytique, s'appuie sur les matériaux collectés, en particulier sur les entretiens auprès des habitant.e.s ayant répondu à l'appel et aux professionnel.le.s « praticien.ne.s du paysage ».

Ce rapport vise à donner un aperçu des représentations paysagères des ardéchois.e.s sur l'espace qu'il habitent et fréquentent au quotidien. Il a également pour objectif de nourrir théoriquement et empiriquement l'exposition itinérante qui clôturera le projet.

# Un paysage ? Des paysages !



Écoutez l'épisode 1 :  
Qu'est-ce qu'un paysage ?

« Le paysage est une notion relationnelle, un entre-deux qui crée le sens des étendues et des lieux visibles. C'est pourquoi il se présente comme un outil de passage entre le visible et l'invisible, entre l'objectif et le subjectif, entre la science et l'art, entre l'écologique et le symbolique, entre les espaces vus et vécus, entre le matériel et le spirituel, entre la totalité et les parties, et surtout entre la connaissance et l'action »<sup>1</sup>

La première occurrence du terme « paysage » en langue française remonte au XVI<sup>e</sup> siècle et désigne une « représentation peinte du monde réel ». S'il présente une **forte connotation esthétique**, héritée des représentations picturales depuis la Renaissance, que l'on retrouve encore aujourd'hui, le paysage a aussi été considéré pour sa **dimension fonctionnelle** par la géographie physique puis pour sa **dimension sociale et symbolique** par les sciences sociales à partir des années 1970. Depuis le XX<sup>e</sup> siècle, on lui octroie une **valeur patrimoniale**, nécessitant des mesures de protection mises en place par des organisations

<sup>1</sup> DONADIEU Pierre, 2007, « Le paysage », *Économie rurale*, 297-298, p.9 [En ligne].

nationales et internationales. A partir des années 1990, c'est son caractère subjectif qui est mis en avant (il y aurait « autant de paysages qu'il y a de regards sur le paysage »), si bien qu'il se voit érigé en **outil participatif par les politiques publiques d'aménagement**.

Produit de l'histoire sociale et, simultanément, d'une évolution des écosystèmes<sup>2</sup>, le paysage permet de dépasser les barrières entre sciences humaines, sciences naturelles et professions de l'aménagement territorial. Mais autant qu'elles lui confèrent une force d'attraction, la transversalité et la polysémie de la notion sont aussi susceptibles de bousculer.

Le paysage, on peut chercher à l'aménager, le représenter, étudier ses évolutions ou les interactions à l'œuvre, on peut tout simplement l'habiter, le contempler parfois, l'oublier à d'autres moments. Selon qu'on soit écologue, forestier, paysagiste, urbaniste, peintre, photographe, anthropologue, historien, géologue, géographe, ou habitant, nous posons tous un regard différent sur le paysage. Pourtant ce regard n'est pas entièrement subjectif, il a aussi été façonné par des siècles de représentations paysagères qui s'inscrivent elles-mêmes dans un modèle de pensée et d'organisation du monde. Interface entre le visible (le milieu) et l'invisible (la dimension subjective, sociale, culturelle et symbolique), le paysage peut aussi bien refléter l'économie d'un territoire que sa culture et sa cosmologie, dont il est la traduction sensorielle, ou encore, un ensemble d'écosystèmes en interaction les uns avec les autres. En cela, il permet à ses habitants de s'interroger sur leur cadre de vie, leur patrimoine, leurs représentations, leur environnement et leur rapport au monde.

<sup>2</sup> PEYRACHE-GADEAU Véronique et PERRON Loïc, 2010, « Le Paysage comme ressource dans les projets de développement territorial », *Développement durable et territoires*, vol. 1, n° 2. [En ligne]

## Le paysage est une construction culturelle.

### Paysage-décor, paysage-ressource, paysage-écran

« On ne voit comme un paysage dans la nature que ce que l'on a appris auparavant à regarder comme un paysage »<sup>3</sup>

La manière dont on perçoit et dont on représente le paysage est imprégnée de modèles esthétiques hérités à partir du XVII<sup>e</sup> siècle : les représentations picturales « bucoliques » ou « pittoresques » des paysages, s'inscrivent dans une époque marquée par l'émergence d'une vision romantique. Ou encore, le « sublime » et le « panorama », qui, dans un contexte de découverte de découverte de la montagne et d'essor de l'alpinisme, donnent à voir une nature que l'on surplombe et que l'on domestique grâce aux prouesses techniques et à la supériorité du genre humain.

L'émergence des voyages et du tourisme, la révolution agricole (fourragère, puis la mécanisation), l'engouement pour les régions françaises, leurs coutumes et leur qualité paysagère : **toutes ces transformations sociétales ont participé à la construction de schèmes paysagers** que l'on retrouve sur les cartes postales, dans les représentations picturales et littéraires de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Vue large et dégagée, de préférence panoramique, profondeur, ligne d'horizon, encadrements (une forêt d'un côté, une colline de l'autre) : ce sont des règles qui ont forgé la peinture de paysage. Or ces codes ont aussi contribué à nous tenir dans une relation d'extériorité et de

---

<sup>3</sup> DESCOLA Philippe, « Les formes du paysage », cours du Collège de France, 2011-2012

domination – ou de surplomb comme l'illustre le modèle panoramique – à l'égard de la nature. Nature, qui, si elle est bien présente dans les œuvres artistiques, est réduite à une fonction de support de projection de nos états intérieurs ou à une symbolique religieuse<sup>4</sup>. Ainsi le saule est rendu symbole de la mélancolie, le papillon représente l'âme, les roses la jeunesse, le corbeau un sinistre présage, etc. En filigrane, cette construction symbolique du paysage sous-entend que la nature n'est pas signifiante par elle-même.

« Nous prêtons attention au vivant d'abord pour ce qu'il nous renvoie de nos états intérieurs, de notre histoire personnelle et collective. Cela conduit à la négation du monde vivant comme alter, autonome, et surtout signifiant en lui-même ; cela nous incite à le considérer comme un réservoir de ressources matérielles et spirituelles à disposition<sup>5</sup> ».

Et quand bien même nous ne fréquentons pas de musées, nous héritons de ces manières de représenter et de se projeter dans le paysage, tant ces images infusent notre environnement culturel et visuel. Ainsi, **nos façons de cadrer nos photographies, nos rapports spontanés à ce que l'on considère être un paysage sont influencés par notre héritage culturel**. L'appréciation esthétique n'est donc pas totalement subjective, elle s'inscrit dans une culture donnée.

**Nous héritons d'une construction culturelle du paysage, conçu soit comme un décor, support de projection des émotions humaines, soit comme une ressource à notre disposition. Déconstruire cette perception permet de mieux comprendre, et donc d'agir sur notre relation au vivant.**

<sup>4</sup> ZHONG MENGUAL Estelle, 2021, *Apprendre à voir – Le point de vue du vivant*, Arles, Actes Sud, coll. Mondes vivants.

<sup>5</sup> *Ibid.*



Écoutez l'épisode 2 : « Qu'est-ce qu'un beau paysage ? »



Caspar David Friedrich, *Matin dans les montagnes* (début du XIX<sup>e</sup> siècle)



(Mazan-L'Abbaye) « Chaumiene, la plus belle vue d'Ardèche ! »





(Saint-Jeure-d'Ay) « Lac des Meinettes. Pas encore beaucoup d'eau ! »



Paul Gustav Fischer (titre inconnu, XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle)

## Et le paysage des autres alors ? Le regard de Philippe Descola, anthropologue et professeur au collège de France

Lors de ses terrains en Amazonie équatoriale, Philippe Descola observe que les Achuars interagissent avec des animaux et des plantes comme dans une relation partenariale car ils leur reconnaissent une âme, une intériorité propre, semblable à celle des humains. Humains et non-humains sont en interrelation constante, si bien que dans ces sociétés, le concept de « **nature** », en tant que catégorie distinguant les humains du reste du monde vivant n'a pas lieu d'être.

C'est ce qui distingue l'**ontologie animiste** de l'**ontologie naturaliste** à laquelle on appartient<sup>6</sup>. Ces ontologies, c'est-à-dire les « modèles dont les humains perçoivent les continuités et les discontinuités dans le monde »<sup>7</sup> modifient nos manières de percevoir et d'organiser notre environnement. C'est pourquoi elles ont aussi des répercussions sur les **formes des paysages**.

“

« À quoi se réfère-t-on lorsque l'on parle de paysage ? Peut-on généraliser cette notion au-delà des cultures qui ont élaboré des représentations paysagères, picturales ou littéraires ? Et, dans ce cas, comment définir avec précision le noyau commun d'un schème paysager ?

Ces questions furent introduites en présentant des exemples concrets de malentendus paysagers, dont l'un tiré de l'expérience ethnographique du professeur chez les Achuar de la haute amazonie, malentendu qui l'avait incité à interpréter comme un jugement esthétique sur un paysage une remarque d'un compagnon de voyage

<sup>6</sup> Philippe Descola distingue quatre ontologies : animisme, naturalisme, totémisme, analogique.

<sup>7</sup> DESCOLA Philippe, 2019, *Une écologie des relations*, Paris, CNRS Éditions, coll. De Vives voix.

amérindien à propos d'un vaste fleuve, le pastaza, dont l'un et l'autre venaient de découvrir la vue au débouché d'une forêt dense. Or, les conditions historiques et culturelles qui l'avaient lui-même conduit à voir un paysage dans ce panorama – notamment une familiarité avec les conventions de la peinture de paysage et la connaissance préalable des images embellies de ces mêmes régions du piémont andin rapportées par les voyageurs et par des peintres romantiques comme Frederic Church – ces conditions n'étaient pas réunies pour un chasseur achuar qui ne voyait lui-même probablement dans ce site qu'un environnement bien connu dont chaque recoin, pour sauvage qu'ait pu paraître l'endroit, lui évoquait une foule de souvenirs personnels plutôt qu'une Marine de Van Goyen. Bref, la première leçon à tirer pour un ethnologue de ce genre de malentendu, c'est que **l'on ne voit comme un paysage dans la nature que ce que l'on a appris auparavant à regarder comme un paysage, notamment grâce à l'éducation de l'œil par la peinture [...]** »<sup>8</sup>

”

A travers cette anecdote, Philippe Descola exprime ce qu'il appelle un « **malentendu paysager** », c'est-à-dire le décalage vécu entre son compagnon achuar et lui-même devant la vue qui s'offre à eux, après plusieurs jours de marche dans la forêt. Alors que Descola s'émerveille du paysage qui s'ouvre enfin à lui, il interprète comme un jugement esthétique le « bon » formulé par son ami achuar. Or ce n'est pas la dimension esthétique que ce dernier perçoit en premier lieu mais des souvenirs, les vertus de certaines plantes, les traces d'animaux, à la fois en raison de la familiarité qu'il a avec ce paysage mais également car son regard n'a pas été formé par la peinture de paysage occidentale.

<sup>8</sup> DESCOLA Philippe, « Les formes du paysage », cours du Collège de France, 2011-2012.



## Petite animation interactive C'est quoi pour toi un paysage ? Dessine ton paysage

### Nos manières de représenter le paysage traduisent nos façons de voir le monde

#### Consignes :

**Étape 1 :** Tu as 5 minutes pour dessiner un paysage comprenant obligatoirement ces éléments : une maison, un humain, des éléments naturels (arbres, plantes), une rivière et une ligne d'horizon. Tu peux aussi ajouter d'autres éléments si tu le souhaites.

**Étape 2 :** Accroche ton dessin sur le mur avec les autres

**Étape 3 :** Regarde les dessins des uns et des autres, avons-nous la même perception du paysage ? Observe où se situe la ligne d'horizon (plutôt en bas, en haut) ? Où se situe l'humain ? Quelle place prend-il par rapport aux éléments naturels ?

---

<sup>9</sup> MASUDA Takahiko and al., 2008, « Culture and Aesthetic Preference: Comparing the Attention to Context of East Asians and Americans », *PSPB*, Vol. 34, n° 9.

### Le dessin comme outil de compréhension de nos modèles de représentation

Les anthropologues, comme Philippe Descola, nous aident à mieux comprendre la manière dont les différents contextes culturels influencent nos représentations du paysage. Mais devant l'impossibilité d'entrer dans l'univers perceptif des individus, comment comprendre ces différents modèles ?

Le dessin, les photographies et toutes les créations artistiques représentant le paysage sont des clés d'interprétation. En 2008, une étude<sup>9</sup> a été menée auprès d'étudiants est-asiatiques et américains. On leur a demandé de dessiner en moins de 5 minutes, un paysage comprenant au moins une maison, un arbre, une rivière, un être humain et un horizon. L'étude révèle que les étudiants est-asiatiques ont tendance à placer l'horizon plus haut et à dessiner plus d'éléments contextuels (comme des arbres, la fumée d'une cheminée, des nuages). Ils ont aussi une préférence pour des personnages humains plus petits.

Les chercheurs en psychologie culturelle font un lien entre le contexte culturel dont les étudiants sont issus et leurs manières de représenter le paysage par le dessin. Ainsi le Japon, sous l'influence des philosophies taoïste et bouddhiste, s'inscrit dans un modèle de représentation plus holistique et englobant du monde, dans lequel les éléments sont perçus comme inter-reliés et interconnectés. En revanche la culture américaine (et plus généralement, occidentale) déploie une attention plus soutenue aux détails, à certains éléments rendus saillants, par exemple par l'effet de perspective dans l'art pictural.

## Le paysage est une représentation de l'espace

Souvent qualifiée de science du paysage, la géographie s'est longtemps attachée à en donner des descriptions minutieuses : la forme des reliefs, l'analyse géomorphologique, la nature des sols, les éléments qui le compose (infrastructures, bâti, réseau hydrographique, végétation) et toutes les formes d'activités humaines (agricoles, industrielles, etc.). On parle alors de **géographie physique**, dont l'ambition est avant tout de classer et d'analyser le paysage « sous toutes ses coutures » comme s'il s'agissait d'un catalogue sémiologique. Pris ainsi, le paysage apparaît surtout comme un support matériel des interactions et des modifications des milieux liées à l'action humaine. Pour la géographie vidalienne, le paysage est avant tout un espace qui conditionne nos modes de vie.

À partir des années 1970, les nombreux débats qui animent la discipline vont donner naissance à la géographie sociale et culturelle. Le paysage va progressivement être considéré comme un **produit social et culturel** propre à chaque groupe d'individus, une « représentation territorialisée de l'environnement, qui est située géographiquement et caractérisée par des composantes matérielles qui ont aussi une valeur culturelle. »<sup>10</sup>. En cela, le paysage est chargé de « valeurs positives ou négatives, attractives ou répulsives »<sup>11</sup>. Les géographes vont alors s'intéresser aux rapports entre la dimension objective, matérielle du paysage et sa dimension subjective, en particulier à travers les représentations que des groupes d'individus se font d'un espace donné.

---

<sup>10</sup> TISSIER Jean-Luc, 2003, « Paysage », in LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (dirs.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p 700.

<sup>11</sup> *ibid.*

« Le propre du géographe ne serait-ce pas en effet de poser la question de ces prises, où l'étendue terrestre, à travers des ressources, des contraintes, des risques et des agréments dont la valeur est toujours relative, n'est que le milieu dans lequel se développe l'espace des hommes, l'environnement qui leur apparaît comme un paysage, et qu'en retour ils ménagent dans le sens des représentations qu'ils s'en font ? »<sup>12</sup>

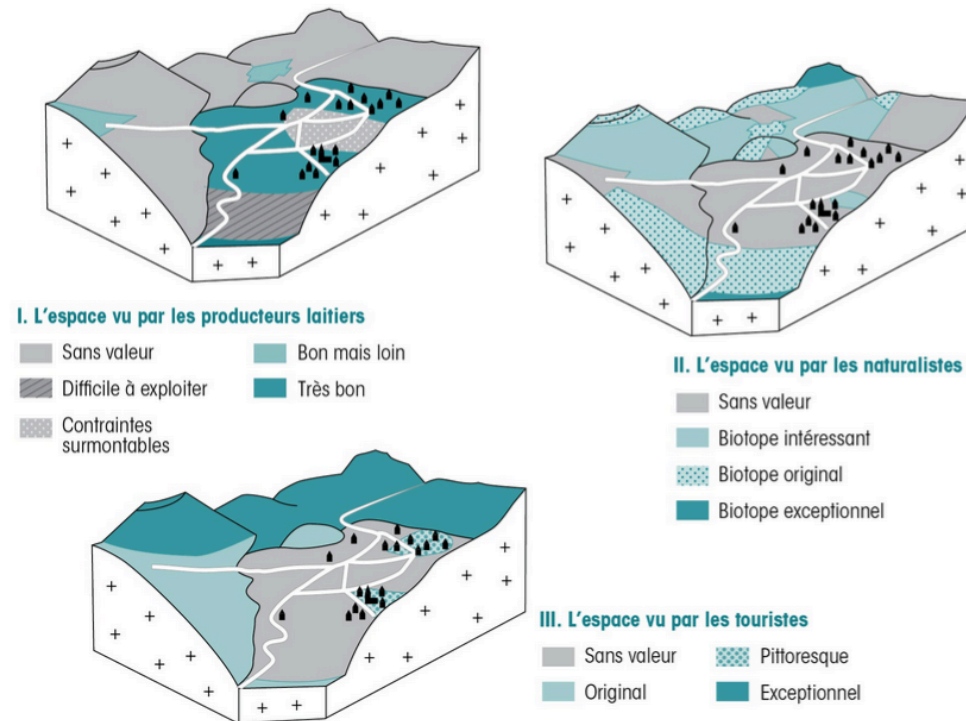
**Augustin Berque** introduit le concept de « relativité » en géographie qu'il nuance par ceux de *trajection* ou de *mésologie*. La relation d'une société à l'espace (le *milieu*) serait régie par des aller-retours entre l'*environnement* – l'étendue d'espace qui nous entoure et toutes les interactions qu'il sous-tend –, et la *médiance* – la manière dont on attribue à cet espace une signification selon une expérience perceptive et un système de valeurs, culturellement et socialement construit. Cette dynamique trajective permet de dépasser une lecture proprement objective ou subjective du paysage. Dans la lignée de l'herméneutique phénoménologique, Augustin Berque s'intéresse au processus par lequel on passe d'une série d'informations à des réseaux de signifiants, qu'il met en perspective en fonction de différents contextes socio-culturels (en France, au Japon, en Chine, au Maroc, etc.)<sup>13</sup>.

**Que nous soyons touristes, locaux, agriculteurs, français ou japonais, nous n'avons pas toutes et tous la même manière de lire un même paysage. Le contexte social et culturel dans lequel nous vivons oriente la signification et le système de valeur que l'on attribue à notre environnement.**

<sup>12</sup> BERQUE Augustin, 2016, *La pensée paysagère*, Bastia, Éditions éoliennes, 3<sup>e</sup> ed., p. 56

<sup>13</sup> En cela, son approche est contigüe à celle de Philippe Descola, qui le cite à plusieurs reprises dans ses écrits.

## Des perceptions différenciées des paysages, à partir de l'exemple de la chaîne des Puys



D'après MICHELIN Yves, 1996, *Les jardins de Vulcain*, Paris, Éditions de la MSH (cité par DE BELIZAL Édouard, et al., 2017, « Chapitre 3. Le paysage des géographes », *Géographie de l'environnement*, Armand Colin)

## Le regard de Nathalie Cadiou (ethnologue) et d'Yves Luginbühl (ingénieur agronome et géographe) sur les « modèles paysagers »

Dans le sillage d'Augustin Berque, Yves Luginbühl s'est intéressé aux multiples échelles des représentations sociales du paysage. Avec l'ethnologue Nathalie Cadiou, ils mettent en évidence deux catégories : les modèles délocalisés qui renvoient à la perception des touristes, le pittoresque et le panorama et les modèles issus du local, le régional et l'emblématique<sup>14</sup>.

**Le paysage pittoresque** concerne les paysages les plus remarquables, que l'on découvre sans qu'ils soient réellement fréquentés, « ils sont seulement découverts ».

**Le panorama** est également un paysage exceptionnel à travers lequel il est possible d'embrasser l'espace tout entier en un seul regard. Toutefois, « les caractéristiques physiques des lieux importent peu. C'est la façon (panoramique) dont les différents sites s'offrent au regard qui leur confère leur qualité paysagère. » Par exemple, un espace agricole pourra être considéré comme un paysage d'en haut, mais vu d'en bas, il sera déchu au rang de non-paysage.

**Le modèle régional** fait référence au paysage tel qu'il est mis en valeur dans une visée touristique, largement diffusés par les offices de tourisme, les syndicats d'initiatives, les documentations des PNR, etc. Bref, ce sont les représentations mobilisées par le marketing territorial. En Ardèche, il est particulièrement incarné par la marque territoriale « Émerveillés par l'Ardèche » dont les affiches parsèment le territoire. Enfin, le **modèle emblématique** est celui perçu par les habitants – bien que Cadiou et Luginbühl ne fassent référence qu'aux agriculteurs – comme représentatif d'une gestion soignée et incarnant des valeurs positives tels que la prospérité, le travail bien fait.

<sup>14</sup> CADIOU Nathalie, LUGINBÜHL Yves, 1995, « Modèles paysagers et représentations des paysages en Normandie Maine » In *Paysage au Pluriel*.

*Pour une approche ethnologique des paysages*. Coll. Ethnologie de la France, cahier 9, Paris, Édition de la Maison des Sciences de l'Homme.



Si ces modèles ne sont pas immuables, les auteurs montrent que **les représentations du paysage évoluent moins vite que le paysage lui-même**<sup>15</sup>.

Ces réflexions permettent de mieux cerner la **dimension éminemment politique du paysage**, en tant qu'il constitue la représentation d'une partie qu'un territoire promet vers l'extérieur. À travers les représentations paysagères, c'est une image façonnée que l'on donne à voir de soi aux autres.



Photo issue du compte instagram d'Émerveillés par l'Ardèche avec la légende  
« Une 4G, un partage de co' et des paysages à couper le souffle quand il faut faire reposer les yeux du PC...Et pourquoi pas?! »

<sup>15</sup> La présente étude s'est librement inspirée des « modèles paysagers » mis en exergue par Nathalie Cadiou et Yves Luginbühl pour construire une grille de lecture des paysages représentés dans les photos recueillies à l'issue de l'appel à photos participatif.

**En sciences sociales, de nombreux travaux ont permis de retracer historiquement la construction de tel ou tel schème paysager et la manière dont il oriente les aménagements qui y sont réalisés. En somme, comment les représentations sociales que l'on a d'un paysage trouvent-elles une performativité dans notre manière d'organiser, d'aménager un territoire ? Par ailleurs, ces modèles paysagers ont eu comme conséquence de catégoriser les espaces : les terres bonnes à cultiver, les espaces propices aux activités de loisirs, les zones à industrialiser et à bâtir, les paysages à contempler. Or cette assignation est bien plus corrélative aux représentations sociales qu'à la qualité agronomique des sols**<sup>16</sup>.

<sup>16</sup> Intervention de Bertrand Follea lors de la conférence « Penser le paysage à l'époque de la fin de la nature », organisée le 28.09.2019, festival *Allez Savoir* (EHESS-Marseille).

## Le paysage est une relation sensible, intime et multisensorielle

« Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ? [...] Comment parler de ces "choses communes", comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes ? »<sup>17</sup>

Le paysage est aussi le produit d'une interaction multisensorielle et subjective d'un individu à une étendue d'espace. Il met en jeu une relation sensible, affective, identitaire, mémorielle, émotionnelle.

Le paysage est l'interface permettant l'oscillation entre ce qui est visible et invisible – les sens mais aussi les imaginaires individuels et collectifs. **C'est en son pouvoir de projection que réside la force du paysage** : à la fois mnémotope qui suscite des remémorations, il est aussi un « démesurable »<sup>18</sup>, c'est-à-dire un fabuleux outil d'imagination et de prospection des futurs possibles.

Mais l'appréhension d'un paysage est aussi conditionnée par toute une série de *stimulis* sensoriels. L'expérience sonore, olfactive, tout

---

<sup>17</sup> PEREC Georges, 1989, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle.

<sup>18</sup> LASSUS Bernard, 1975, *Paysages quotidiens, de l'ambiance au démesurable*, Paris, Musée des Arts décoratifs.

comme les changements de lumières, de couleurs, le souffle du vent, son intensité ont leur importance dans la perception que l'on a d'un paysage. Ces données sensibles génèrent une **ambiance**, qui modifie sensiblement notre perception du paysage. D'ailleurs, elle précède souvent la vue.

Par exemple, la question du **paysage sonore** (*soundscape*) développée par le compositeur et acousticien Raymond Murray Schafer nous invite à prendre conscience des vibrations acoustiques qui composent notre environnement, des sons du monde vivant aux « pollutions acoustiques » générées par l'humain depuis l'époque industrielle<sup>19</sup>. Par-delà cette prise de conscience, il prône la préservation de la diversité des paysages sonores, qu'il appelle « **l'écologie sonore** ».



Écoutez l'épisode 2 : Si on écoutait les paysages ardéchois ?

<sup>19</sup> Schafer Raymond Murray, 2010 [1977], *Le paysage sonore. Le monde comme musique*, Paris, Wild Project.

*« Chaque matin avant d'aller à l'école au mois de septembre, en attendant mon car, je vois ce magnifique lever de soleil. Il me rappelle que quand je rentre de vacances, je suis contente de revoir mon paysage, les routes de l'Ardèche, qui me mettent en sécurité parce que ce sont mes habitudes et que je me sens chez moi. »*

*Photographie et légende issues de l'appel à photographies  
« Paysages mobilisés »*



Cette relation expérientielle participe à la qualité du cadre de vie et des paysages vécus quotidiennement par celles et ceux qui l'habitent, le traversent, l'investissent.

Le paysage ordinaire est celui que l'on perçoit de la fenêtre de la maison, que l'on retrouve sur les itinéraires des déplacements réguliers (le chemin de l'école, celui emprunté pour faire son jogging, promener le chien, aller au travail, etc.). Il est celui qui passe souvent inaperçu, peut-être même qu'il demeure un *non-paysage* jusqu'à ce qu'une intervention extérieure ne le dévoile à nouveau (un touriste qui le visite, un appel à photographies, une chercheuse qui vient poser des questions, mais aussi des projets d'aménagement perçus négativement...).

Plus seulement considérée à travers les paysages remarquables qu'il s'agit de préserver, la notion de paysage a connu une évolution sémantique vers une plus grande prise en compte des espaces de vie. C'est ainsi qu'ont émergé de nouvelles catégories, telles que les « paysages urbains », « ordinaires » et « quotidiens ». Cet élargissement constitue un vrai changement de paradigme par lequel la notion de paysage n'est plus définie selon des critères esthétiques mais comme cadre de vie quotidien, avec ses aménagements, ses banalités. **Le paysage est quotidien car il incarne avant tout une relation vivante, mouvante, affective, identitaire, qui empêche qu'on l'enferme dans une catégorie fixe.**

Plus qu'une proximité spatiale ou temporelle, le quotidien s'exprime ici comme un mode d'appropriation, une familiarité et un attachement à l'espace qui nous entoure et sa physionomie. C'est pourquoi émergent de temps à autre des collectifs d'habitants rassemblés au nom de la défense de leur paysage, pour contrer des

projets d'aménagement, d'infrastructures routières, ou d'énergies éoliennes.

Ainsi les schèmes paysagers dont nous avons parlé dans les pages précédentes ne sont pas toujours partagés collectivement. La valeur que l'on attribue à un paysage est orientée par nos perceptions individuelles, mais aussi par la catégorie sociale à laquelle on appartient, notre parcours de vie, nos désirs et nos imaginaires.

De sorte que la vue d'un quartier pavillonnaire suggèrera l'artificialisation des terres, la consommation d'énergie, voire un symbole de l'individualisme pour certains, lorsqu'il représentera pour d'autres, le rêve de la maison individuelle, l'accession à la propriété, le calme... De la même manière, les environs d'un village rural ayant, comme beaucoup, connu une baisse de l'agriculture, seront considérés comme « en friche », symptôme d'un abandon de la terre et sa colonisation par la végétation. D'autres à l'inverse s'émerveilleront devant cette nature qui « reprend ses droits » et n'y verront pas d'altération à l'esthétique des paysages.



## Le paysage est un écosystème de relations

Le paysage est également étudié par les écologues à travers le concept de « mosaïque paysagère » et les unités qui le composent, appelées les « tâches » (qui correspondent à différents écosystèmes).

En écologie, « le paysage est un niveau d'organisation des systèmes écologiques situé au-dessus de l'écosystème ; l'impact de l'homme y est le plus souvent omniprésent. Il est caractérisé essentiellement par son hétérogénéité et par sa dynamique gouvernée en grande partie par les activités humaines. Il existe indépendamment de la perception<sup>20</sup>. » Les écologues s'intéressent notamment aux répercussions des organisations humaines (remembrement des terres agricoles, construction d'infrastructures linéaires comme les routes) sur les modes de vie, les habitats, les déplacements des différents espèces animales et plus généralement sur les écosystèmes.

« Pour tenter d'analyser la mosaïque paysagère et d'en tirer des enseignements, l'écologue utilise toute une batterie de paramètres qui découlent de la nature et de la longueur des contacts entre unités écologiques différentes, de la nature même, de la diversité et de la fragmentation dans l'espace de ces unités, de la nature qu'entretiennent ces unités entre elles grâce à des corridors »<sup>21</sup>. Si l'écologie des paysages s'attache surtout à décrire l'évolution des écosystèmes sans prendre en compte la perception humaine, elle nous permet de mieux comprendre les mutations à l'œuvre et la manière dont on peut atténuer l'impact de nos activités sur la

---

<sup>20</sup> BUREL Françoise et BAUDRY Jacques, 1999, *Écologie du paysage. Concepts, méthodes et applications*, Paris, TEC & DOC.

biodiversité. Par exemple, la notion de « corridors » (c'est-à-dire les tâches qui connectent d'autres tâches entre elles) étudiée depuis les années 1980 en écologie, a influencé l'intégration de la « trame verte et bleue » (TVB) dans les projets d'aménagement en vue de préserver les déplacements des espèces animales et végétales et contribuer à la continuité écologique.

« **L'écologie du paysage, c'est avant tout un outil de compréhension des mosaïques paysagères par le calcul d'hétérogénéité.** Son intérêt réside dans la comparaison des paysages à différentes époques, en remontant le plus loin possible dans les archives comme le cadastre napoléonien. **C'est considérer le paysage sur le temps long.**

La mosaïque paysagère c'est comme un patchwork de tâches collées les unes aux autres. Elle permet de mettre en évidence les corridors écologiques. C'est le cas des haies qui permettent de faire le lien entre plusieurs habitats pour une espèce. Ça nous donne des informations sur la **rugosité des paysages** pour la faune sauvage. Si tu prends le Sud Ardèche, on va avoir des alternances de mosaïques de forêts, de mosaïques plus artificialisées, et au milieu, des corridors plus marqués comme la rivière Ardèche. Mais ensuite il y a tout un jeu d'échelle en fonction de l'espèce à laquelle on va s'intéresser. Si l'on prend un aigle ou un papillon, ils n'ont bien sûr pas la même échelle et ils ne seront pas impactés par les mêmes choses. »

**Nicolas Robinet, géomaticien et géographe**

<sup>21</sup> FISCHESSE Bernard et DUPUIS-TATE Marie-France, 2017, *Le guide illustré de l'écologie*, Lonay, Delachaux et Niestlé.

**Le paysage, palimpseste permettant de documenter les évolutions**



Privas en 1958 (Document iconographique issu des archives départementales de l'Ardèche)



Privas en 2022 (source : <https://www.ardeche-guide.com/que-faire-en-ardeche/sentier-du-montoulon-135441> )



## Le paysage comme outil pour les politiques publiques d'aménagement

### De la fin du paysage à l'omnipaysage

La période prométhéenne des années 1960-1970, marquée par de grands aménagements, bouscule les repères paysagers, en particuliers en périphérie des villes. Prenant conscience de la mutation des paysages, on s'inquiète des conséquences paysagères des politiques d'aménagement volontaristes dans le champ agricole et industriel. Mais si l'intensification et la modernisation de l'agriculture ainsi que l'extension du mitage pavillonnaire sont mises en avant dans certains territoires, pour d'autres, comme en Ardèche, c'est la déprise agricole et son impact sur la fermeture des paysages qui suscite des réactions.

On parle alors de la « fin du paysage »<sup>22</sup>, mettant en exergue le décalage avec la représentation classique du paysage « pittoresque », sa dégradation, voire la construction de nouveaux paysages. S'il existait déjà une loi pour protéger certains types de paysages spécifiques<sup>23</sup>, progressivement, émergent de nombreux autres outils législatifs pour encadrer la préservation des paysages dans les politiques d'aménagement des territoires. C'est surtout la **Loi paysage de 1993**<sup>24</sup> qui vient renforcer ces dispositifs en imposant

---

<sup>22</sup> BARDET Maurice, CHARBONNEAU Bernard, 1972, *La fin du paysage*, Paris, Éditions Anthropos

<sup>23</sup> Loi du 2 mai 1930 relative à la protection des monuments naturels et des sites à caractère artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque. Cette loi a été intégrée au code de l'Environnement.

<sup>24</sup> Loi de 1993, la loi Montagne, etc.

<sup>25</sup> Le diplôme d'état de « paysagiste concepteur » a été créé en 2014. Il permet de distinguer différents corps de métiers, comme ceux de

la prise en compte du paysage dans les politiques de planification de l'espace et de l'utilisation des sols. Pour la première fois elle ne concerne pas seulement les sites remarquables mais aussi les paysages du quotidien. Enfin la **Convention européenne du paysage, signée par la France en 2006**, introduit une dimension subjective à la notion de paysage en la définissant comme « *partie de territoire telle que perçue par les populations* ».

**Cette dimension subjective permet au paysage de devenir une entrée privilégiée pour mener des projets d'aménagement tout en les adossant à une démarche participative** (ou présentée comme telle). La notion, bien que polysémique et difficile à saisir, semble « parler » aux habitants et permettre de fédérer l'action locale tout en mobilisant une diversité d'acteurs.

Parallèlement à la revalorisation du métier de « paysagiste concepteur »<sup>25</sup>, divers outils sont mis en place pour repenser le cadre de vie des habitants à travers la dynamique paysagère. Ces outils sont censés représenter des appuis à l'arsenal législatif et réglementaire territorial – SCOT, PCAET, PLU et PLUi – souvent difficile à mettre en place par les collectivités territoriales. Les préoccupations paysagères prennent alors une telle place que le géographe Bernard Debarbieux va jusqu'à parler de « société de l'empaysagement »<sup>26</sup>.

jardiniers-paysagistes, paysagistes-ouvrier, etc. Par ailleurs, concernant l'évolution du métier de paysagiste, je renvoie les lecteurs.rices vers les analyses de Françoise Dubost (DUBOST Françoise, 1989, « Rhétoriques et pratiques professionnelles de l'architecture et du paysage » in MATHIEU Nicole, JOLLIVET Marcel (dirs.), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan et A.R.F. Éditions : p. 156-162)

<sup>26</sup> DEBARBIEUX Bernard, 2007, « Actualité politique du paysage », *Revue de Géographie Alpine | Journal of Alpine Research*, 95-4, [En ligne].

## Paysage et photographie : entre représentation et production d'un territoire

La photographie « suppose l'existence de jeux complexes de transferts ou de flux entre le réel et l'imaginaire, ou entre le paysage visible et le paysage pensé [...] La photographie se trouve donc un media privilégié de la méthode de recherche appropriée, à mi-chemin entre la production sociale du paysage et sa représentation pensée. »<sup>27</sup>

Jusqu'à-là les questions paysagères étaient réservées aux seuls initiés, aménageurs ou scientifiques. Dans les années 1980, la Mission photographique de la DATAR (*Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale*) convoque, dans le cadre d'une commande publique, le regard des photographes en vue de « recréer une culture des paysages », dans un contexte où les paysages français seraient devenus « méconnaissables »<sup>28</sup>.

L'élargissement progressif de la notion de « paysage », prenant en compte sa subjectivité intrinsèque, et l'accessibilité croissante aux technologies de communication (appareils photos, téléphones portables, etc.) a eu comme conséquence la multiplication d'appels

à photographies visant à mieux saisir la manière dont les habitants, non-initiés, vivent et perçoivent leurs paysages du quotidien. Ces appels, qu'il serait inutile de tenter d'énumérer tant ils sont pléthoriques, prennent le plus souvent la forme de concours, sans visée analytique. Deux d'entre eux ont toutefois servi de base de réflexion méthodologique et analytique à la présente enquête (plus que d'éléments de comparaison, leur ampleur n'étant pas la même).

### Focus sur deux appels à photographies nationaux

En 1992, le Ministère de l'Environnement organisait, un concours photographique ouvert à tous les français sur le thème « **Mon paysage, nos paysages** »<sup>29</sup>. Bien que les participants soient majoritairement des citoyens, le paysage « de campagne », « rural traditionnel » (paysage de bocage ou agro-pastoral montagnard) est omniprésent dans les photos. À l'inverse, les paysages urbains, périurbains ainsi que les hauts-lieux sont très peu représentés. Par ailleurs, un certain nombre de photos expriment une vision contestataire des projets d'aménagement, mettant en exergue une forme de nostalgie pour un paysage qu'ils s'imaginaient, à tort ou à raison, sur le point de disparaître. Le concours semble donc avoir été saisi par les participants comme un support d'expression politique,

---

<sup>27</sup> LUGINBÜHL Yves, 1989, « Au delà des clichés... la photographie du paysage au service de l'analyse », *Strates*, n° 4, pp. 11-16.

<sup>28</sup> BERTHO Raphaële, 2008, « Analyse de la genèse institutionnelle de la Mission Photographique de la DATAR. L'établissement de la photographie dans le paysage culturel français (1969-1981) », [en ligne]. Pour plus d'informations au sujet des Missions photographiques de la DATAR, je renvoie vers les travaux de Raphaële Bertho

<sup>29</sup> Les 9000 photographies collectées ont fait l'objet d'une étude scientifique par la sociologue Françoise Dubost dont les résultats sont restitués dans un ouvrage publié en 1995 (CLERGUE Lucien, DUBOST Françoise, 1995, *Mon paysage (le paysage préféré des français)*, Paris, Marval).

visant à faire porter leur voix et leur critique vers les administrations<sup>30</sup>.

A l'inverse, l'analyse du concours « **Mon paysage au quotidien, la France vue par ses habitants** », lancé en 2013, par le Ministère de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie (MEDDE), à l'occasion de l'anniversaire de la Loi Paysage, met surtout en exergue des paysages remarquables et patrimoniaux<sup>31</sup>. Contrairement au concours de 1992, les participants n'y adoptent pas de posture revendicatrice ou contestataire<sup>32</sup>. Les photographies envoyées sont en grande majorité des photographies « cartes-postales », témoignant d'un fort attachement au paysage d'une France rurale, dont la représentation idéalisée et teintée de romantisme, semble être largement influencée par les imageries touristiques régionales et le marketing territorial, alors en plein développement. Les participants mobilisent peu les politiques de gestion des paysages, ni même la notion d'écologie. En revanche, les communes possédant des politiques de gestion spécifique en termes de patrimoine historique (sites inscrits, sites classés, villes d'art et d'histoire, etc.) sont surreprésentées dans les photographies. Enfin, les marqueurs spatiaux de la vie quotidienne : habitats, routes, lieux de travail et de loisirs sont quasi-absents.

Comme dans le présent projet, la notion de « paysage quotidien » faisait partie des critères de l'appel. L'analyse du concours relève que le rapport des participants à la quotidienneté n'est pas relatif à une

proximité spatiale, mais davantage à l'appropriation et l'attachement que procure un paysage. La notion de quotidienneté ne correspond donc pas, pour les participants, à un espace-temps déterminé mais davantage à une relation symbolique, intime que l'on peut avoir avec les paysages de l'enfance ou des vacances. « "Mon paysage quotidien" est finalement celui qui m'est familier avant d'être celui qui m'est proche [...] c'est avant tout un paysage personnel, avec lequel j'établis une relation individuelle. »

Que dévoile l'appel à photographies « **Paysages mobilisés** », lancé en 2022 en Ardèche ? À quels modèles paysagers et à quels imaginaires du territoire les photographies se réfèrent-elles ? En quoi l'imagerie touristique ou le marketing territorial impactent les perceptions du paysage au quotidien ? S'agit-il d'une majorité d'images d'*Émerveillés par l'Ardèche* ou permettra-t-il de réveiller un regard réflexif sur les paysages du quotidien, ceux qui ne sont habituellement pas regardés, mais (a)perçus, (entre)aperçus ? L'ambition de nourrir l'enquête par des entretiens semi-directifs s'inscrit dans cette volonté de discerner la façon dont les habitants souhaitent représenter leurs espaces de vie de la manière dont ils les perçoivent.

---

<sup>30</sup> C'est particulièrement le cas des participants de la région Rhône-Alpes (dont un tiers des commentaires font état des nuisances : chantiers de terrassement, haies dégradés, monocultures détruisant le bocage, décharges publiques, pylônes, projets d'autoroutes ou de TGV).

<sup>31</sup> Les 8500 photographies, dont 1000 issues d'ateliers avec des scolaires, ont fait l'objet d'un rapport de recherche : BERTHO Raphaële, *et al.*, 2014,

« Mon paysage au quotidien : une pratique ordinaire ? » [Rapport de recherche] MEDDE, Université Rennes 2 Laboratoire ESO; Université Bordeaux 3 - Michel de Montaigne (<https://hal.science/hal-02953288>).

<sup>32</sup> *Ibid.*

## Les observatoires photographiques du paysage pour documenter les évolutions et produire de nouvelles représentations des paysages ?

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, la photographie a été utilisée comme outil, notamment à travers les reconductions photographiques, pour documenter et tracer les opérations d'aménagements – tels que les travaux de développement nationaux des chemins de fer, ou les reboisements des terrains de montagne<sup>33</sup>. Les Observatoires photographiques du paysages (OPP) créés en 1978 par la Mission du paysage du Ministère de l'environnement, s'inscrivent dans cette continuité en ce qu'ils opèrent une jonction entre représentations du territoire et projets d'aménagement.

En ce sens, la mission des séries photographiques produites dans le cadre des Observatoires est « d'analyser les mécanismes et les facteurs de transformation des espaces ainsi que les rôles des différents acteurs qui en sont la cause afin d'orienter favorablement l'évolution des paysages ».

« La construction d'une photographie, c'est une rencontre. C'est une rencontre entre un regard, un lieu, une lumière et un point de vue qui se dégage et qui fait qu'il y a une organisation de l'espace qui prend du sens. »

**Les regards de Bertrand Stofleth et Geoffroy Mathieu,** les photographes de l'Observatoire photographiques des Paysages (OPP) du PNR des Monts d'Ardèche (entretien mené en visio, le 21.12. 2022)

Est-ce que vous pouvez vous présenter et raconter un peu votre expérience de l'OPP des Monts d'Ardèche ?

**Bertrand Stofleth\_** Je suis artiste et photographe, je travaille sur des projets menant une réflexion sur les territoires et leur mode d'habitation ainsi que sur les représentations qui en sont faites, à travers mes travaux artistiques que je conduis depuis une vingtaine d'années, seul ou en collaboration, comme c'est le cas avec Geoffroy Mathieu dans le cadre de l'OPP du parc naturel régional des monts d'Ardèche. Ensemble, cela fait 15 ans que nous travaillons sur des projets d'observatoires photographiques dans différents territoires. Celui mené en Ardèche a été le premier pour nous, ça fait bientôt 18 ans que cet observatoire a été créé en 2005.

**Geoffroy Mathieu\_** Je suis également photographe et artiste. Je m'intéresse aux paysages et aux questions politiques et écologiques qui peuvent les traverser, sous différentes formes et avec différents protocoles. [...] Les 2 premières années, de 2005 à 2007, nous avons

---

<sup>33</sup> À ce propos



mené des reconductions en hiver et en été. Ensuite, tous les ans en hiver, puis il y a une trêve de 5 ans à partir de 2015. Enfin la reconduction a repris en 2020.

En tant que photographes, comment concevez-vous votre place dans ces Observatoires et comment parvenez-vous à détourner ce dispositif pour en faire des objets artistiques ?

**Bertrand Stofleth**\_ Le protocole initial de l'Observatoire du PNR des Monts d'Ardèche mettait justement l'accent sur cette autonomie de l'auteur photographe. [...] Dans les missions, il y a clairement cette idée de saisir, d'enregistrer, de questionner le réel et le territoire. C'est pourquoi il y a tout un protocole qui implique de travailler les images sans production d'effets. Ce sont surtout des contraintes techniques : trépied, hauteur d'horizon, certains types de cadrage, une organisation et la nécessité d'être dans une polysémie.

Mais l'objectif d'un Observatoire, ce n'est pas uniquement de se remettre au même endroit pour capturer une image à des moments différents, c'est aussi une réflexion sur des micro-événements qui peuvent advenir, c'est une stratégie de sélection d'images à des temporalités équivalentes, qui implique de jouer sur certains artefacts. C'est aussi dans cette logique que nous avons pu nous l'approprier en tant que travail artistique, et pas seulement comme une commande. Lorsqu'on a exposé notre travail aux rencontres d'Arles, on l'a vraiment introduit comme objet photographique, de contemplation et de réflexion sur les paysages.

Vous écrivez que la photographie, « en imposant un point de vue fixe et unique, elle a le pouvoir de synthétiser en son cadre une multitude d'informations tout en produisant une représentation formelle et sensible du monde. Entre art et document.<sup>34</sup> » En quoi les OPP permettent-ils de produire de nouvelles représentations du territoire ?

**Geoffroy Mathieu**\_ Les photographies ne sont pas un langage, elles représentent ! Ce qui n'est pas tout à fait pareil. Selon le texte qu'on met à côté, cela peut donner quelque chose de totalement différent et dire totalement autre chose en fonction du point de vue d'où on se place.

Les OPP prennent le contrepied des paysages fantasmés, des paysages projetés, des paysages du marketing territorial qui s'adressent aux touristes. Si on veut comprendre nos territoires, essayer de les améliorer et de vivre mieux ensemble, il faut qu'on parte sur des bases à peu près honnêtes et communes. Il y a une volonté de renouveler l'imagerie qui circule pour créer une appropriation et donc déjouer l'emprise d'une imagerie consensuelle et touristique.

Aviez-vous des thématiques particulières sur lesquelles vous souhaitiez particulièrement travailler ?

**Bertrand Stofleth**\_ Les OPP ont comme ambition de faire converger, rassembler des dynamiques, de lecture de compréhension des enjeux actuels des paysages contemporains. Nous partons sur le terrain avec une liste de problématiques, rangées par entité paysagère. Ces problématiques avaient été

---

<sup>34</sup> <http://documentsdartistes.org/artistes/mathieu/repro6.html>

listées en amont mais nous sommes revenus avec des propositions, il y a vraiment eu une co-construction. Par exemple, on avait des questions relatives à la fermeture des paysages, l'avancée de la forêt, le fait qu'il y ait moins de pâtures en altitude et donc plus de genêts, mais aussi l'habitat vernaculaire, des questions sur le mitage périurbain, les dynamiques économiques, mais aussi toutes les dynamiques de redynamisation, les zones commerciales, les zones artisanales, la requalification des usines, l'arrivée de l'éolien. Ce qui est aussi intéressant, c'est que 15 ans après, en 2021 on s'est rendu compte que les problématiques pointées par le Comité de pilotage à l'époque étaient symptomatiques d'une époque et qu'on utiliserait probablement d'autres mots clés aujourd'hui, qu'on irait chercher d'autres choses. Et c'est ça aussi la beauté de cet objet-là, c'est de rester dans le temps et de le questionner à l'aune de ces évolutions.

Comment avez-vous construit vos choix de lieu, de prise de vue ?

**Geoffroy Mathieu\_** Sur le terrain, la construction d'une photographie, c'est une rencontre. C'est une rencontre entre un regard, un lieu, une lumière et un point de vue qui se dégage et qui fait qu'il y a une organisation de l'espace qui prend du sens. Un paysage, c'est toujours fait de masses, de choses diverses : de la forêt, de la plaine, de la route, du ciel... Il y a un moment où tout ça prend une forme harmonieuse qui fait que l'image est réussie. À certains endroits, tout s'organise parfaitement pour faire une image qui parlera au spectateur, y'a comme une forme d'évidence.

Le site internet du PNR affirme que « l'observatoire permet de croiser les regards et les perceptions sur un même paysages et d'échanger sur les dynamiques souhaitables ou non pour les Monts d'Ardèche ». Ce projet a-t-il suscité des discussions avec des acteurs de l'aménagement ou de la gestion des lieux (urbanistes, paysagistes, écologues, forestiers, chargés de mission) ?

**Geoffroy Mathieu\_** L'Observatoire photographique, par son hybridité ou par sa plasticité, le fait de faire appel à des artistes photographes pour proposer un outil qui s'intègre dans une politique publique et d'aménagement du territoire... Cette hybridité-là est à mon sens passionnante parce qu'on n'est plus seulement cantonné dans le champ de l'art, on parle avec d'autres interlocuteurs, qui considèrent la question du paysage différemment. C'est ce dialogue-là qui est passionnant »





Photographies issues de l'Observatoire photographique des Monts d'Ardèche (2005), réalisées par les photographes Geoffroy Mathieu et Bertrand Stofleth

## Le paysage comme outil pour penser la transition écologique ?

**Nos modes de vie façonnent les paysages qui, en retour, redessinent nos cadres de vie.** En effet, les paysages sont la face visible des changements rapides de nos modes de vie, d'habiter, de circuler : l'appétence toujours prégnante pour le modèle des maisons individuelles débouchant sur la construction de lotissements, de routes, de zones commerciales et d'activités, l'artificialisation des sols, la densification des villes et ses pendents, l'étalement urbain, le remembrement des terres agricoles, la diminution de la place de la nature (en particulier des espaces de nature non-contrôlés), la fragilisation des écosystèmes, l'extraction des énergies fossiles...

Paradoxalement, plus on tente de protéger le paysage plus il semble menacé. Pour le géographe Augustin Berque, on serait passé d'une *pensée paysagère*, sorte d'inflexion spontanée et inconsciente à prendre soin de l'esthétique du paysage, à une *pensée du paysage*, en tant qu'objet de réflexion. Notre époque serait ainsi marquée d'une contradiction : nous n'aurions jamais autant parlé de paysage au moment même où l'on est responsable de sa *destruction*<sup>35</sup>.

Plus récemment, le paysagiste Bertrand Folléa s'inquiète de la manière dont le paysage représente une *entrée* par les politiques de l'aménagement et de l'urbanisme pour si peu de *sortie*, c'est-à-dire de concrétisation des ambitions paysagères<sup>36</sup>. Selon lui, c'est un retournement de perspective qu'il s'agit d'initier, dont l'enjeu est

---

<sup>35</sup> BERQUE Augustin, 2016, *La pensée paysagère*, Bastia, Éditions éoliennes : p. 15.

aussi prometteur que d'actualité. **Il faut profiter de la « capacité rassembleuse et transversale, innovante et décapante du paysage pour s'avancer efficacement et courageusement dans la transition, en la rendant effective. »**<sup>37</sup>

Cet appel formulé par Bertrand Folléa est au cœur du projet « Paysages mobilisés » lancé par le CAUE. À partir du cas ardéchois, le projet consiste à réfléchir collectivement à la manière dont le paysage peut être mobilisé pour penser et engager la transition écologique des territoires. Qu'est-ce que les photographies nous disent des « manières de voir », des perceptions des ardéchois de leurs paysages familiers mais aussi des modes de vivre (dans) ces paysages ? Quelles sont leurs perceptions des évolutions paysagères à l'œuvre ? Se sentent-ils acteurs de ces mutations ? Comment se projettent-ils et appréhendent-ils les paysages de demain et leurs rapports futurs à leur espace de vie ?

Le paysage nous semble être un outil sémantique et symbolique pertinent pour réfléchir à la multiplicité des regards, à leur genèse et à ce qu'ils informent sur notre rapport au monde et aux autres vivants. Cette dynamique implique donc de renverser les représentations sur le paysage, afin qu'il ne soit plus considéré comme témoin passif de la dégradation des milieux naturels et du dérèglement climatique ou comme réceptacle objectifié des politiques d'aménagement, mais comme **levier privilégié de l'action**.

<sup>36</sup> FOLLEA Bertrand, 2019, *L'archipel des métamorphoses, la transition par le paysage*, Marseille, Parenthèses : pp.6-7.

<sup>37</sup> *Ibid.* : p. 10.





Panorama des Gorges de l'Ardèche depuis le bivouac de Gaud à Saint-Remèze (Fanny Urien-Lefranc)



Écoutez l'épisode 2 : « Des regards sur les paysages »

# Paysages mobilisés

## Présentation du volet recherche

Cette recherche s'est attachée à interroger les relations esthétiques, affectives, identitaires et multisensorielles aux paysages du quotidien. En quoi leur familiarité est susceptible de rassurer, de procurer un sentiment de bien-être ou à l'inverse, d'ennui, de dégoût ? Quels attachements à quels paysages ? Quelles sont les diversités des points de vue sur ces paysages selon les différentes catégories d'acteurs ?

Ce travail a également consisté à étudier les représentations véhiculées par les collectivités territoriales ardéchoises et les « marques » territoriales, à des fins touristiques et économiques. En quoi les perceptions et les imaginaires des ardéchois de leur paysage quotidien sont nourris par cette imagerie touristique, ou à l'inverse, s'en éloignent ou la contestent ? Ces perceptions reflètent-elles les transformations sociétales en Ardèche : l'évolution des pratiques agropastorales, la déprise agricole, les flux de populations et l'installation de nouveaux habitants, le développement urbain, des manières différentes d'habiter, de nouveaux rapports au vivant, etc. ? Qu'en est-il des « tiers-paysages », tels que qualifiés par Gilles Clément<sup>38</sup>, ces espaces situés à l'interstice, ces friches qui rythment aussi nos paysages du quotidien ? A quels imaginaires du territoire se réfèrent ces photographies ?

**Quelle est la relation intime des participants à leur paysage du quotidien ?** Qu'est-ce que les photos nous disent des « manières de voir », des perceptions des ardéchois de leurs paysages familiers mais aussi des manières de vivre (dans) ces paysages ? Quels sont les éléments qu'ils considèrent comme constitutifs de leur paysage quotidien ? Les participants expriment-ils par l'image et/ou le texte les effets des politiques paysagères (de gestion, d'aménagement ou de protection des paysages) ?

**Comment les évolutions paysagères sont-elles perçues par les habitants** (qu'elles soient liées aux changements climatiques, agropastorales, de modes de consommation et de loisirs) ? À quels signes de changements sont-ils sensibles et réceptifs ? Et plus généralement, **de quelle manière les paysages peuvent-ils être mobilisés pour réfléchir collectivement aux dynamiques de transition écologique ?** Enfin, qu'est-ce que ces photos nous disent sur la manière dont les ardéchois se projettent, appréhendent « le monde de demain » dans leur rapport à leur espace de vie ?

**En conséquence, le projet porte moins sur « le paysage » en tant que tel, que sur la relation au paysage par celles et ceux qui l'habitent et le fréquentent quotidiennement.** Pour ce faire, l'appel à photographies a constitué un appui important à la recherche. Il a été complété et approfondi par une enquête de terrain pluri-localisée, basée sur des entretiens semi-directifs, auprès d'habitants qui avaient, pour partie, participé à l'appel ainsi qu'avec des « praticiens » du paysage (écologues, professionnels de l'aménagement, chargés de mission du Département, agriculteurs, pêcheurs, chasseurs, photographes, etc.)

---

<sup>38</sup> CLEMENT Gilles, 2020, *Manifeste du Tiers paysage*, Rennes, Éditions du commun.



## Contexte et contraintes de la recherche-action

Ce travail s'inscrit dans une recherche-action commanditée par le CAUE de l'Ardèche en partenariat avec le Cermosem (antenne ardéchoise de l'Université Grenoble-Alpes et du laboratoire de sciences sociales Pacte). Ce partenariat s'est révélé d'autant plus fertile que le monde de la recherche et celui des professionnels de l'aménagement, bien que travaillant souvent sur des concepts similaires, ont rarement d'espaces de discussion communs.

À travers ce projet, mûri durant plusieurs années au sein du CAUE, les ambitions étaient de permettre un regard croisé entre chercheurs et professionnels du terrain, en vue de réfléchir sur leurs pratiques communes et susciter une position plus distanciée.

- La démarche paysagère facilitatrice de transition : pourquoi, comment ?
- Quels leviers pour permettre à la démarche paysagère de trouver sa place ?
- Quelles mises en récits pour servir nos métiers ?

*Extrait du compte-rendu de l'atelier Labo, journée de brainstorming sur le projet, juin 2021*

Par ailleurs, un objectif important de cette étude et des matériaux collectés est de venir nourrir l'élaboration d'une exposition prévue en automne 2023 dans le cadre de la journée départementale « Paysage », organisée en partenariat avec la DREAL.

Ce dispositif de recherche-action/recherche-crédation a nécessité à la fois le déploiement d'une démarche itérative, favorisant les allers-retours entre la construction d'un cadre théorique, un travail

d'enquête de terrain et une réflexion menée avec les professionnels du CAUE (urbanistes, paysagistes, infographiste) sur la manière dont les matériaux peuvent s'articuler à l'exposition finale. Avec l'ambition que toutes ces étapes se nourrissent mutuellement.

Ce travail de recherche a néanmoins été contraint par plusieurs paramètres. D'une part, le temps alloué à la recherche et à la création de capsules sonores était très limité (5 mois pour un poste à temps partiel), d'autre part, l'échelle géographique (couvrant tout le territoire ardéchois) n'a pas permis d'approfondir certains lieux spécifiques. Enfin, une dernière difficulté porte sur le croisement de différents matériaux n'ayant pas tous la même valeur scientifique (photographies, ateliers pédagogiques, enquêtes de terrain et entretiens semi-directifs) qui a imposé l'expérimentation de différentes grilles d'analyse (détaillées dans les pages suivantes).

Dans ce contexte, le parti-pris a été de donner à voir une diversité de regards, de points de vue (davantage qu'une représentativité sociale, démographique ou géographique des habitants ardéchois).

## La méthodologie

« C'est en fait dans l'association question-photographie que peut se structurer une véritable méthode d'analyse qui déborde largement de l'objet initial et permet de soulever des problèmes touchant aux transformations paysagères auxquelles les individus participent, qu'ils subissent ou auxquelles ils s'opposent. »<sup>39</sup>

**La méthodologie déployée dans cette recherche s'appuie sur une démarche multiscalaire et multisituée**, c'est-à-dire qu'elle met en perspective différents lieux, méthodes et échelles d'observation (l'analyse des photographies, des entretiens semi-directifs, des ateliers pédagogiques menés dans des collèges, l'observation de balades collectives animées par des spécialistes des évolutions paysagères).

**Toutefois, cette enquête ne vise pas à restituer un éclairage exhaustif des perceptions sur les paysages ardéchois, ni ne revendique d'être représentative des différentes catégories de la population ardéchoise** (en fonction de leur caractéristique socio-professionnelles, de l'âge, etc.) Son ambition est plutôt de faire **émerger des points de vue, des sensibilités, des regards** des ardéchois sur leurs paysages quotidiens et leurs évolutions.

---

<sup>39</sup> LUGINBÜHL Yves, 1989, « Au-delà des clichés... La photographie du paysage au service de l'analyse », *Strates*, 4 [En ligne].

<sup>40</sup> Une trentaine, cf. liste des entretiens ci-dessous

Pour diverses raisons, le point de vue des personnes possédant des connaissances approfondies (théoriques ou empiriques) des dynamiques paysagères, de par leur formation et/ou leur pratique professionnelle est surreprésenté dans cette étude.

En effet, le parti-pris adopté a été d'amorcer l'enquête par des entretiens avec des « professionnels du paysage » – dont les points de vue sont non moins pluriels – pour déceler et mettre à jour les décalages, les éventuelles dissonances qu'il peut exister avec les perceptions des ardéchois qui habitent et circulent dans ces paysages au quotidien. Cette démarche a permis de mettre en perspective les conceptions différenciées des acteurs et de poser un cadre de réflexion relatif aux enjeux des perceptions paysagères et leurs évolutions.

Si l'enquête, de nature qualitative, n'a pas concerné un large échantillon de personnes<sup>40</sup>, une attention a été portée sur la diversité des lieux choisis en vue d'un relatif équilibre géographique. L'utilisation de photographies comme outils à l'analyse en sciences sociales est encore assez expérimentale, bien que de plus en plus courante. La difficulté réside dans le fait d'analyser des relations, des perceptions, des sensibilités – subjectives par essence – sans avoir recours à l'entretien de manière systématique. Or, pour reprendre Philippe Descola, « comment pénétrer l'univers perceptif des individus ? »<sup>41</sup>. Comment déceler ce qui n'est pas visible – une relation, une intention ?

<sup>41</sup> DESCOLA Philippe, « Les formes du paysage », cours du Collège de France, 2011-2012

« Réalisé dans de telles circonstances, ce type de document iconographique en dit davantage sur son auteur et sa représentation du paysage que sur le paysage lui-même »<sup>42</sup>.

**L'un des enjeux était d'aboutir à une grille de lecture permettant de déchiffrer, interpréter et analyser ces photographies.** La démarche engagée s'est voulue résolument qualitative, tout en ayant recours à certains outils, telles que la cartographie, l'observation de la fréquence des motifs visuels et lexicaux. Les photos ont été soumises à une grille d'analyse codifiée dans le but d'en quantifier certains aspects. Toutefois ces données n'ont qu'une valeur relative, l'échantillon reçu n'étant pas suffisamment important pour en tirer de réelles conclusions, du moins, d'un point de vue quantitatif. Puis, partant des indications fournies à la fois par les légendes et par les motifs visuels, les photographies ont été classées selon une catégorie de représentation ou « modèle paysager » si l'on se réfère à l'expression de Cadiou et Luginbühl<sup>43</sup>.

Un certain nombre de points de vigilance ont dû être formulés : prendre garde aux tentatives de surinterprétation des photographies, à l'utilisation de catégorisations trop strictes ou à un traitement statistique qui se révélerait creux. Par ailleurs, les participants ayant envoyé deux photographies, leur point de vue a été doublement pris en compte dans l'analyse<sup>44</sup>.

<sup>42</sup> BIGANDO Eva, 2006, *La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Médoc et de la basse vallée de l'Isle)*, thèse de doctorat de géographie, Bordeaux, ADES/Université de Bordeaux III.



<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> Notons que ce point de vigilance s'annule en partie, les participants ayant presque tous envoyé deux photographies.

# APPEL À PHOTOS PARTICIPATIF

du 27 octobre au 5 décembre 2022

Le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement de l'Ardèche, lance son appel à photos

## «PAYSAGES MOBILISÉS»

Il s'adresse à toute personne habitant en Ardèche.

Photographe amateur.rice ou professionnel.le, vous êtes toutes et tous les bienvenu.e.s !

### Un appel à photos participatif pour :

- ▶ rendre visibles les paysages du quotidien, ceux que vous ne regardez plus parce que vous les traversez chaque jour, en voiture, en bus, à pied ou en vélo.
- ▶ partager les paysages qui racontent vos attachements à votre cadre de vie, vos espoirs, ainsi que vos doutes sur leur devenir.
- ▶ croiser les regards et mettre en évidence les évolutions, petites et grandes, déjà à l'œuvre.

Cet appel à photos s'inscrit dans le cadre d'une recherche-action consacrée aux perceptions que les habitants ardéchois ont de leurs paysages quotidiens et leurs évolutions. Cette étude sera restituée sous la forme d'une exposition itinérante qui circulera en Ardèche dès l'automne 2023.

Faites-nous part de votre regard et participez ici

[WWW.CAUE07.FR/APPEL-A-PHOTO](http://WWW.CAUE07.FR/APPEL-A-PHOTO)



Pour plus d'information n'hésitez pas à nous contacter : [paysages.mobilises@caue07.fr](mailto:paysages.mobilises@caue07.fr)

### **Paysages Mobilisés :**

#### *Votre regard sur les paysages du quotidien*

Les paysages sont le reflet de nos modes de vie. De la fenêtre de la maison au lors de déplacements réguliers, ils composent la trame de nos activités quotidiennes. Le plus souvent, ils ne sont pas regardés, mais (a) perçus, (entre)aperçus. Ils sont susceptibles de nous émerveiller, nous rassurer, nous relier les uns aux autres, ou à l'inverse, de nous procurer un sentiment de lassitude, de désenchantement. Dans tous les cas, ils nourrissent nos mémoires et nos imaginaires.

Les paysages nous façonnent, tout autant qu'ils orientent notre manière de concevoir l'aménagement du territoire. Nos décisions et actions d'aujourd'hui, individuelles ou collectives, fabriquent les paysages de demain.

Ce sont ces paysages en cours d'évolution que nous souhaitons révéler avec un large appel à contributions photographiques.

Caue de l'Ardèche

Ardèche LE DÉPARTEMENT

UGA

Cermosem

ardèche 3

Centre d'Ardèche

ARDÈCHE

ARDÈCHE

ARDÈCHE

ARDÈCHE

ARDÈCHE



## L'analyse du corpus photographique

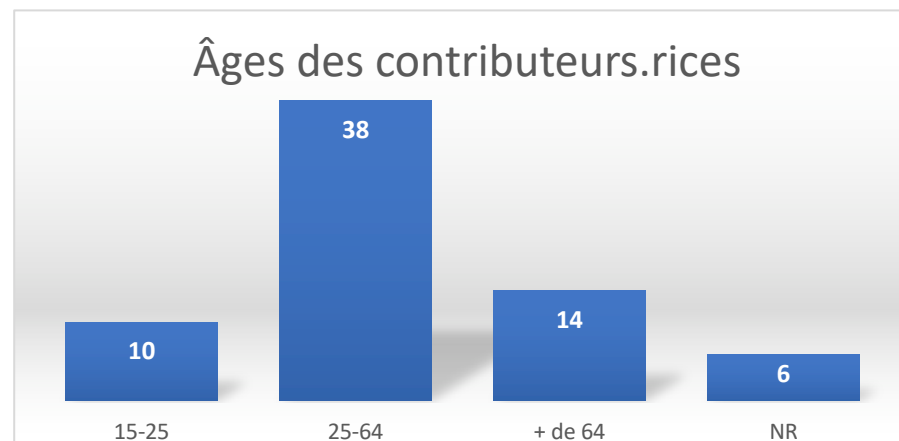
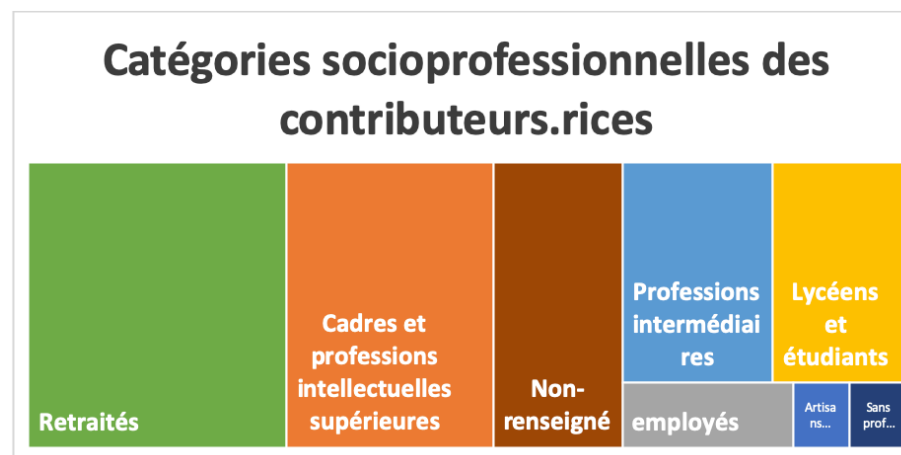
L'appel à photographies a été lancé le 24 octobre jusqu'au 5 décembre 2022 et mis en ligne sur le site internet du CAUE. La consigne était volontairement large : « Et vous, votre paysage du quotidien il est comment ? » tout en étant orientée sur la thématique des évolutions paysagères : « Les paysages du quotidien sont les témoins d'un monde qui change », « Ce sont ces paysages en évolution que nous souhaitons révéler avec un large appel à contributions photographiques », etc. La difficulté était d'être suffisamment large pour rester accessible tout en maintenant le cadre thématique. L'appel était adossé à un court questionnaire visant recueillir un certain nombre d'informations sur le profil sociologique des participants, leur intention (titre et légende) et leur consentement en vue de participer à un entretien<sup>45</sup>. Enfin, les participants pouvaient envoyer deux photographies maximums.

**163 photographies ont été envoyées par 68 contributeurs via le formulaire en ligne. 123 d'entre elles ont été prises en compte dans cette étude** (40 photos ne répondaient pas aux consignes fixées, soit car elles ont été envoyées par mail sans signer le règlement et n'étaient pas légendées, soit car elles ont été envoyées par un collectif d'auteurs et ne répondaient pas aux critères). À noter que plusieurs personnes ont envoyé des photos datées d'il y a quelques mois, voire quelques années. Enfin, **34 collégiens et lycéens participant au projet ont envoyé 58 photographies (29 de Privas, 12 d'Aubenas et 11 du Cheylard)**. Pour des questions de calendrier (leur réception s'est étalée jusqu'en mars), elles ont été traitées à part.

**Au total, 221 photographies ont donc été envoyées par 102 participants.**

<sup>45</sup> Réponses obligatoires : le lieu de résidence, lieu de prise de vue, un titre, une légende, la signature du règlement. Réponses facultatives : âge, profession, « acceptez-vous de participer à un entretien dans le cadre d'une enquête en sciences sociales ? »

## Le profil des contributeurs.rices<sup>46</sup>

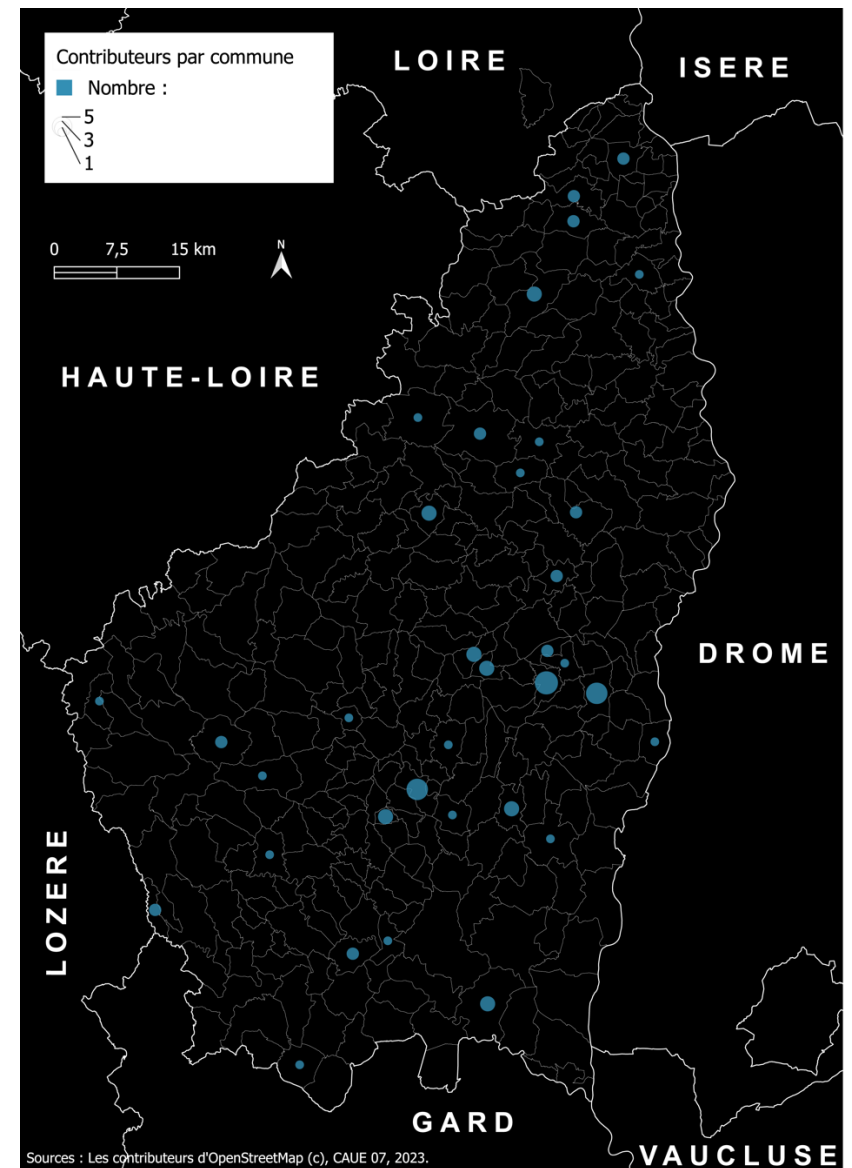


<sup>46</sup> Ce profil, et les données quantitatives suivantes ne prennent pas en compte les scolaires, ni les photos qui ne répondaient pas aux consignes.

## Des lieux de résidence et de prises de vue plutôt bien répartis sur le territoire ardéchois

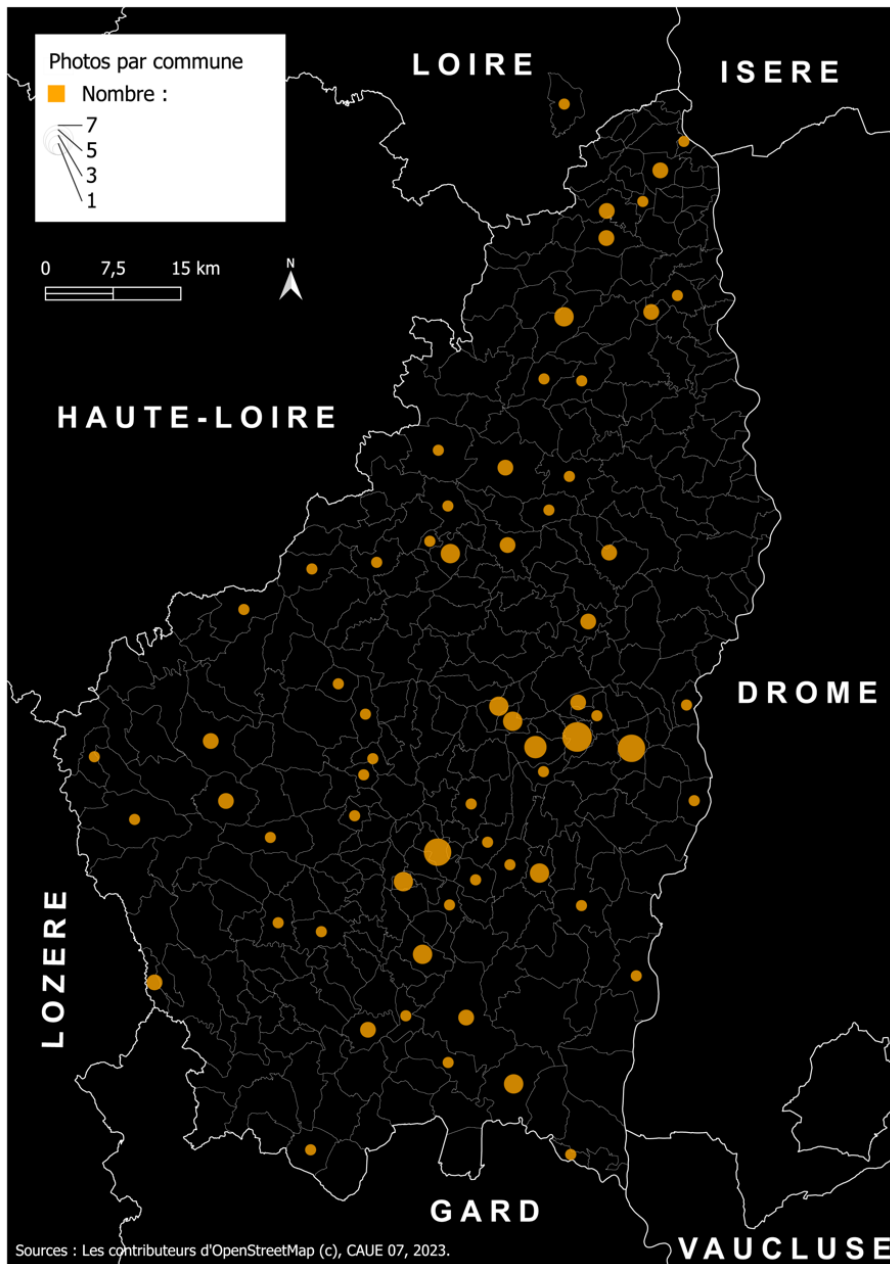
Les lieux de résidence et de prise de vue ont fait l'objet d'un traitement semi-automatisé, avec l'utilisation de systèmes d'information géographique (SIG). L'objectif était d'informer le rapport des participants à leur espace quotidien en fonction de la distance avec le lieu de prise de vue de la photographie. Cette distance informe aussi sur les pratiques de l'espace et les déplacements quotidiens (particulièrement en Ardèche où le paysage, en particulier le relief, impacte directement les modes de vie).

## Nombre de contributeurs.rices par commune



Nicolas Robinet, Cermosem, 2023

## Nombre de photos selon le lieu de prise de vue



Nicolas Robinet, Cermosem, 2023

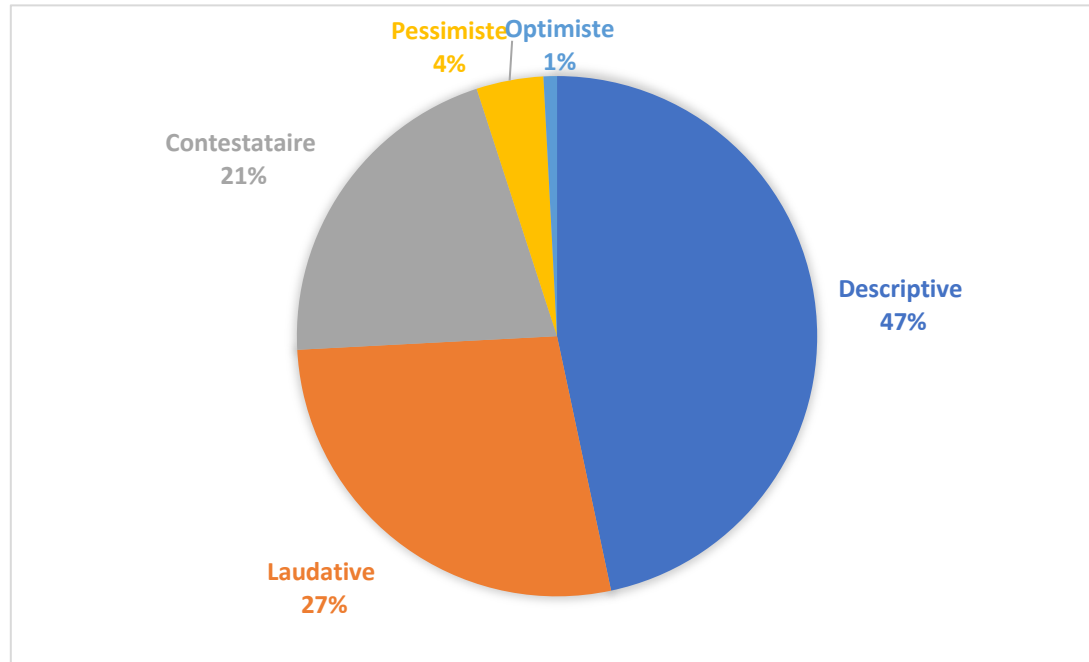
## Classement typologique des photographies selon plusieurs grilles

- **Analyse de la fréquence des motifs visuels** mis en exergue dans les photos : les éléments naturels (la rivière, les gorges, les arbres, l'étang), le bâti contemporain (pavillons, zone industrielle et commerciale), le bâti patrimonial ou vernaculaire (château, église), les infrastructures (pont, rail), les non-humains (faune), présence d'un humain, paysages cultivés et agricoles.
- **Analyse de la posture photographique** via les types de points de vue : à hauteur d'œil, plongée, contre-plongée. **Et des « espaces-types »** : Paysages urbains-périurbains, émergents, agraires, ruraux patrimoniaux, les montagnes, les paysages forestiers et aquatiques (rivières, lac...), les paysages industriels, etc.

➤ **Classement des légendes et les fréquences lexicales (via le logiciel NVIVO) et leur registre :**

- **Laudatif** : Le participant valorise le paysage photographié.
- **Dénonciateur/contestataire** : le participant fait part de sa désapprobation vis-à-vis d'aménagements ou à l'égard d'une évolution paysagère, selon lui, néfaste, inesthétique ou inconfortable.
- **Nostalgique** : le participant présente un attachement à un paysage passé, voire disparu (paysage de l'enfance, savoir-faire tombé dans l'oubli).
- **Pessimiste** : le participant fait part de ses inquiétudes à l'égard d'une détérioration du paysage.
- **Optimiste** : Le participant se réjouit d'une évolution positive du paysage.
- **Descriptif** : Description « neutre ».

**Les légendes des participant.e.s**



*Fanny Urien-Lefranc, 2023*





## ➤ Classement des photos selon une typologie représentationnelle

Cette grille de lecture permet, en croisant les légendes aux motifs visuels, d'interpréter les postures et les motivations des participants. La photographie n'est jamais neutre, elle illustre un parti-pris. Regarder, c'est déjà faire une sélection. Cette sélection s'opère en fonction de notre héritage social, culturel, mais aussi des souvenirs personnels, des attachements, du contexte présent...

Pourquoi le regard s'est-il arrêté sur tel ou tel partie du paysage ? Qu'est-ce qui est en jeu dans ce choix ? À quels imaginaires du territoire se réfèrent ces photographies ?

Cette étude s'est librement inspirée des « modèles paysagers » mis en exergue par Nathalie Cadiou et Yves Luginbühl (1995) et d'autres travaux de recherche issus de concours photographiques (ou ayant utilisé ce dispositif)<sup>47</sup>. La typologie adoptée a ensuite été réadaptée chemin faisant, au fur et à mesure des avancées de l'enquête. Précisons que la démarche adoptée, en particulier l'interprétation des photographies et leur classement typologique, sous-tend une part de subjectivité inhérente à toute étude en sciences sociales.

### **La typologie adoptée et le nombre de photos correspondant :**

#### **Le capital-paysage ardéchois (55)**

Les paysages emblématiques (26)

Paysages météores et naturalistes (29)

#### **Le paysage du temps qui passe (41)**

Paysages patrimoine (19)

Paysages intimes (11)

Paysages solastalgiques (ou la nostalgie du futur) (11)

#### **Paysages en turbulence (29)**

Paysages ressource et résilients (8)

Paysages dénaturés (18)

Paysages en crise (3)

<sup>47</sup> Dubost (1995), Bigando (2006), Bertho et al. (2014).

## Les entretiens semi-directifs

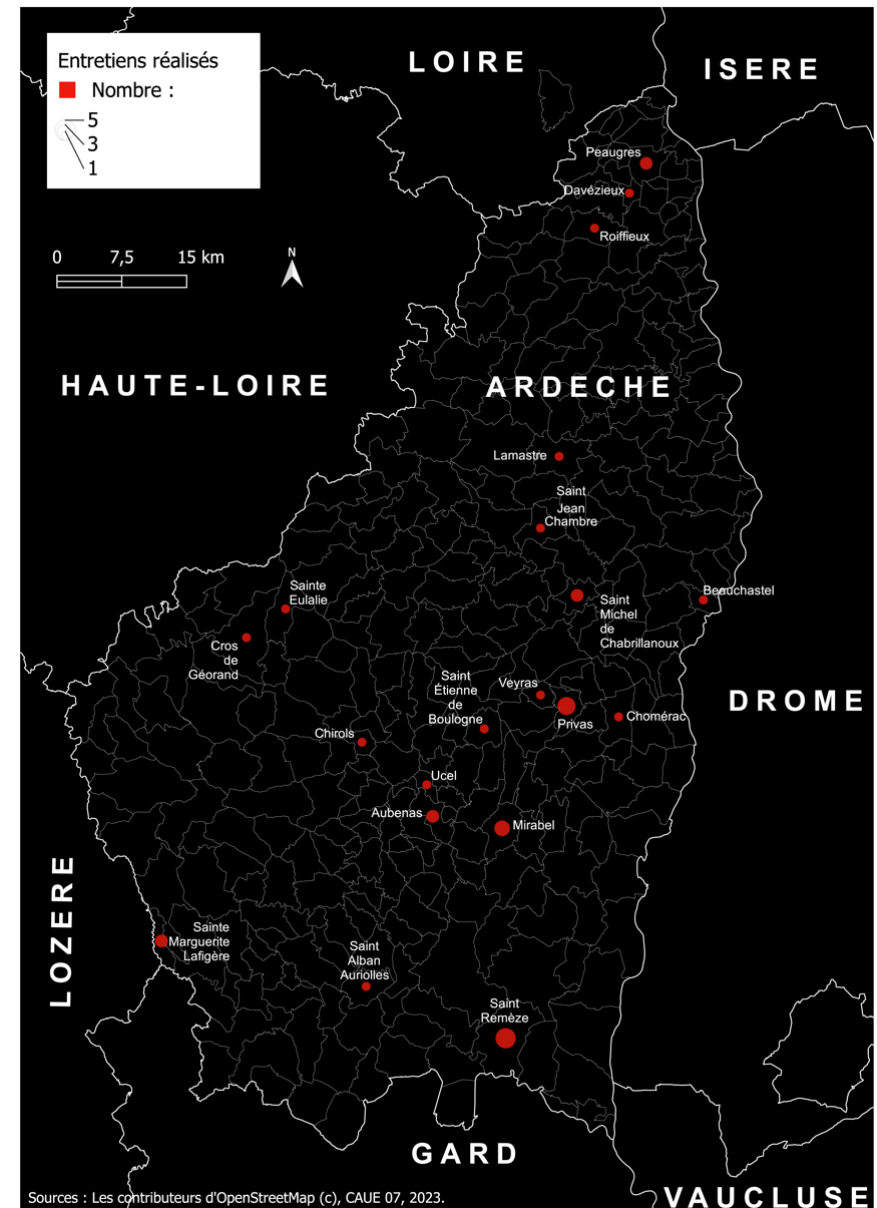
**Dans un second temps, entre novembre 2022 et mars 2023, j'ai réalisé 29 entretiens auprès de 35 personnes, dont 15 praticiens du paysage et 20 habitants ayant répondu à l'appel à photographies (pour environ 36h d'enregistrement).**

L'histoire des lieux et plus encore, les mémoires qui leur sont associées modifient sensiblement la relation que l'on entretient avec tel ou tel paysage. Cette relation est difficilement restituable via l'outil photographique seul, alors que l'entretien permet de s'arrêter sur l'histoire intime d'un individu à un lieu. Néanmoins, la photographie a joué un rôle de support facilitant la parole lors des entretiens, selon la méthode de la *photo elicitation interview*.

L'enquête de terrain a révélé qu'une partie des personnes ayant répondu à l'appel à photographie avait un intérêt préalable pour les questions paysagères, que ce soit *via* une pratique régulière de la photographie (au moins 4 personnes pratiquent la photographie en amateur dans un club et l'une d'elle est photographe professionnel) ou par le biais de leur engagement en tant qu'élus municipaux (2 personnes). Les « praticiens » du paysage désignent les personnes qui, par leur pratique professionnelle, ont un lien plus ou moins direct avec le paysage (soit car ils sont en charge des aménagements, soit car ils l'étudient ou le représentent, soit car ils participent directement à le transformer, l'entretenir ou encore, que les évolutions paysagères ont des répercussions directes sur leur profession).

En complément des entretiens semi-directifs, j'ai participé à un rendez-vous organisé par le CAUE-07 à Saint-Remèze (le 26.11.2022), ainsi qu'à une balade sur « Les paysages quotidiens » organisée par l'association Lignes d'Horizon (le 25.03.2023), au cours desquelles j'ai pu interroger des participants. J'ai également assisté à un temps d'échanges avec des habitants organisé le 02.02.2023 par le Syndicat mixte du bassin versant du Doux (SMBVD) dans le cadre de leur projet sur les mémoires du Doux.

Carte des entretiens réalisés



Sources : Les contributeurs d'OpenStreetMap (c), CAUE 07, 2023.

Nicolas Robinet, Cermosem, 2023

## Professionnel.le.s interrogé.e.s

Prénom/nom	Fonction	Durée	Lieu	Date
Richard Buffat	Directeur, Agence de développement touristique de l'Ardèche	1h08	Privas	05.12.2022
Kevin Doussaint	Paysagiste au CAUE-07	13'	Saint-Remèze	26.11.2022
Fabrice Duffaud	Chef de projet « Grands sites » et projets transversaux, Département de l'Ardèche	1h16	Privas	17.01.2023
Geoffroy Mathieu et Bertrand Stofleth	Photographes chargés des reconductions photographiques (OPP du PNR des Monts d'Ardèche)	1h30	Visio	21.12.2022
Batiste Leriche	Animateur pédagogique au Syndicat mixte de gestion de la réserve naturelle des Gorges de l'Ardèche	12'	Saint-Remèze	26.11.2022
Benoît Pascault	Chargé de projet au Conservatoire d'Espaces Naturels Rhône-Alpes	2h	Mirabel	16.12.2022
Flore Vigné	Docteure en géographie et chargée de mission « Action culturelle et territoriale, patrimoine culturel » au Département de l'Ardèche	1h30	Privas	08.12.2022
Nicolas Robinet	Cartographe, géomaticien spécialiste en écologie du paysage, Université Grenoble-Alpes	1h19	Mirabel	9.03.2023
Matthieu Salel	VP « en charge de l'agriculture, de l'environnement et du tourisme » au Département de l'Ardèche et Maire de Rosières	1h15	Mirabel	23.01.2023
Nicolas Serikoff	Chargé de mission production décentralisée d'électricité et projets socialement innovants à l'Alec 07	1h24	Davézieux	16.01.2023
Denis Amblard	Chasseur et chef de projet, responsable du service technique de la Fédération départementale des chasseurs de l'Ardèche (Col de l'Escrinet)	1h34	Saint-Étienne-De Boulogne	22.02.2023
Gilles Courtial	Moniteur de ski, accompagnateur nature	2h	Sainte-Eulalie	3.03.2023
Ferme du Pré Mazan-Camille Prévost et François Jouffre 2 personnes	Éleveurs.ses de vaches laitières	2h	Cros de Géorand	3.03.2023



## Habitant.e.s interrogé.e.s ayant répondu à l'appel à photographie

Lieu de résidence et d'entretien	Profession	Âge	Durée de l'entretien	Dates
Chomérac (entretien conduit à Saint-Remèze)	Ancienne paysanne, tient aujourd'hui une chambre d'hôte	Env. 60	18'	26.11.2022
Saint-Remèze	Maraîcher	Env. 40	16'	26.11.2022
Saint-Michel-De-Chabrilanoux 2 personnes	Retraité des collectivités territoriales	73	1h23	05.01.2023
Beauchastel	Retraité, ancien ouvrier	57	1h44	05.01.2023
Saint-Jean-Chambre 3 personnes	Un comédien et ses 2 enfants	40	1h54	12.11.2022
Veyras	Photographe	62	1h45	11.01.2023
Roiffieux	Retraité (ancien employé de l'ANPE) et conseiller municipal à Annonay	75	1h12	16.01.2023
Peaugres	Retraité (ancien gendarme) et élu municipal	63	1h13	16.01.2023
Peaugres	Retraité et membre de la LPO (ancien gérant d'une entreprise de second œuvre)	63	1h42	16.01.2023
Ucel (entretien conduit à Mirabel)	Doctorant en géographie	30	27'	23.01.2023
Aubenas	Secrétaire	54	36'	23.01.2023
Chomérac	Retraité, élu municipal. Travaillait auparavant dans le secteur bancaire	65	1h19	24.01.2023
Saint-Remèze	Retraité (travaillait anciennement dans les télécoms et le multimedia)	63	1h30	27.01.2023
Saint-Alban-Auriolles	Retraité, ancien technicien de la SNCF. Aujourd'hui élu municipal et responsable du musée Alphonse Daudet (Saint-Alban-Auriolles).	73	1h25	27.01.2023
Sainte-Marguerite-Lafigère 2 personnes	Travaillent dans une entreprise du bâtiment	49	1h16	27.01.2023
Aubenas	NR	Env. 40 ans	30'	25.03.2023
Cheylard	Une trentaine de personnes interrogées par les lycéen.nes du Cheylard.			

## Les ateliers pédagogiques

Trois ateliers pédagogiques au collège / lycée ont également été organisés en concertation avec les enseignant.es. Ils ont permis de recueillir les perceptions des plus jeunes sur leurs paysages quotidiens.

- **Atelier au lycée du Sacré Cœur de Privas** (dans le cadre d'un cours d'arts plastiques)

### Thème : Notre héritage culturel dans nos manières de regarder et de représenter le paysage

Cet atelier visait à interroger, avec les élèves, notre rapport au vivant et son évolution au regard des représentations paysagères (peinture, photos, ou éventuellement des descriptions littéraires, etc.). La manière dont les artistes ont construit des représentations de la nature comme supports des émotions humaines (par ex. le saule pour la mélancolie, le corbeau pour le mauvais présage, le chien comme symbole de la vilénie, etc.).

À partir d'une comparaison entre une estampe japonaise et une peinture de paysage française, les élèves ont été sensibilisés au fait que nous héritons d'une « culture » du paysage (avec des règles qu'elle sous-tend). Celle-ci éclaire notre manière de représenter et de nous projeter dans le paysage, tant ces images infusent notre environnement culturel et visuel. On la retrouve donc dans nos façons de cadrer nos photographies, de dessiner pour que ça fasse « paysage » : point de vue/cadre spécifique ; large, dégagé, panoramique, profondeur, ligne d'horizon, encadrements, etc. Comment accompagner les élèves à mieux comprendre ce qui « fait » paysage ? Comment dé-romanticiser notre rapport au vivant à travers le paysage ?

Les élèves ont ensuite été invités à discuter plusieurs représentations de l'Ardèche (cartes postales du paysage à Privas datant du début du xx<sup>e</sup> siècle / affiches d'Émerveillés par l'Ardèche). Enfin, ils ont été amenés à

proposer d'autres représentations du paysage et à les présenter oralement.

- **Atelier au Collège de Jastres à Aubenas** (dans le cadre des ateliers des élèves éco-délégués)

L'atelier s'est adressé aux élèves éco-délégués et s'est déroulé suite à l'intervention de l'association Clapas (sensibilisation à la rivière, aux écosystèmes, biodiversité, sensibilisation à la géologie, aux minéraux, prévention des crues et sensibilisation aux économies d'eau, etc.) dans le cadre d'un projet mené avec l'Établissement Public Territorial du Bassin Versant de l'Ardèche (EPTB). Les élèves avaient également déjà été sensibilisés aux transitions énergétiques lors d'un précédent atelier.

### Objectifs :

- Sensibiliser les élèves à la notion de paysage :
  - Le paysage est l'interface permettant de rendre visible les usages d'un territoire (ses ressources, ses modes d'habiter, de consommer, de transmettre pour les générations à venir, etc.). En ce sens, il permet de rendre compte des transformations sociétales et ce qu'elles nous disent de notre rapport au vivant (aux éléments naturels et non-humains).
  - Le paysage est un point de vue sur le monde qui nous entoure.
  - La polysémie paysagère et objet individuel/collectif ?
  - Décrire et interpréter les photos de paysages quotidiens fournies par les élèves.
- Travail créatif sur leur capacité à se projeter dans le futur : se projeter dans le paysage du futur oblige à adopter une posture réflexive sur le présent, sur ce qui est souhaitable ou non, et les moyens d'y parvenir.

- **Atelier au lycée du Cheylard** (dans le cadre d'un cours d'histoire-géographie)

### Thème : Enquête sur les paysages quotidiens à proximité du lycée, quelles évolutions paysagères ?

L'atelier a débuté sur une discussion autour de la question du paysage et de l'observation des photos que les élèves avaient envoyées. Qu'est-ce qu'un paysage du quotidien ?

Puis, divisés en plusieurs groupes, les élèves ont enquêté **sur les perceptions du paysage et ses évolutions par les habitant.e.s du Cheylard**. Chaque groupe était muni d'une grille d'entretien qu'ils avaient préalablement préparée, d'un enregistreur, d'une carte et d'un journal de terrain. À tour de rôle, les élèves ont interrogé les personnes dans la rue, enregistré leurs réponses et pris des notes. Ils se sont aussi arrêtés sur des lieux en particulier pour les observer, décrire le paysage avec leurs mots (leurs sensations, leurs émotions), être attentifs aux sons de la ville, etc.

Comment appréhender les évolutions paysagères par l'enquête à travers la photographie et auprès des habitants ? Comment amener les élèves à adopter une posture distanciée pour mieux comprendre les enjeux sociaux et écologiques à l'œuvre ? En quoi ce paysage est-il le témoin d'un monde qui change ? Comment peut-on renseigner les évolutions paysagères à travers la photographie ? En quoi ces évolutions reflètent-elles les transformations sociétales ? Quelles sont les ressentis sur ces évolutions ? Quel impact des transformations paysagères sur le vécu, sur les sensibilités, sur les manières d'habiter et de se projeter sur ce territoire ?

**Il faut noter que les photographies et les légendes envoyées par les élèves se distinguent très nettement de celles reçues via le formulaire en ligne.**

Les élèves du Cheylard ont majoritairement photographié des paysages de montagnes qu'ils ont accompagné de légendes contestataires et pessimistes quant au futur des paysages face à la crise écologiques. 8 photographies sur 11 évoquent d'ailleurs le dérèglement climatique.

Quant aux élèves d'Aubenas et de Privas, ils ont essentiellement photographié des paysages urbains ou périurbains (27 photos sur 41), pris de leur fenêtre ou de leur jardin, qu'ils ont accompagné de légendes descriptives.



Écoutez l'épisode 3 : « Votre paysage du quotidien, il ressemble à quoi ? Une enquête des lycéen.ne.s du Cheylard »

## Les paysages ardéchois. Quelles perceptions des habitants ?

« [...] Même si nous pouvons le percevoir comme et dans sa globalité, le paysage n'est pas d'emblée un "donné". C'est une construction : il s'avère "recompose", tout à la fois : par les images que nous nous faisons avant même que de nous rendre sur place et de le découvrir, et dont culturellement nous héritons ; par notre usage tout personnel des lieux ; enfin, par les intentions qui sont les nôtres quand nous partons à sa rencontre. »<sup>48</sup>

### L'Ardèche des routes, l'Ardèche déroutée

Ce projet m'a embarquée. Pour le mener, j'ai sillonné l'Ardèche à la rencontre des personnes ayant accepté de me recevoir chez elles et répondre à mes questions. Ce qui marque en Ardèche, ce sont ses routes sinueuses, qui, bien qu'elles puissent donner le tournis, ont aussi à offrir un panorama à couper le souffle.

Ses successions de vallées encaissées creusées par des rivières, ses gorges ; du Doux, de l'Eyrieux, de l'Ardèche, du Chassezac. De la roche calcaire sculptée par la rivière Ardèche aux plateaux granitiques du Massif central à l'Ouest. Ses roches volcaniques et ses suc phonolitiques du massif Gerbier-Mézenc, dont les laves s'étant répandues vers l'Est ont formé un plateau qui se rompt en d'abruptes falaises noires basaltes (le Coiron). Le département concentre à lui seul

une palette géologique qui donne au paysage tons et terroirs contrastés. Les pentes raides et les canyons des Cévennes ardéchoises au creux du Tanargue. Le paysage lunaire de la Montagne, ses fermes et ses pâturages. Le bruit du vent et de la burle.

Ses montagnes, vertes foncées des conifères, vertes olives des feuillus. Ses éoliennes qui surgissent inlassablement au loin, au moment où on s'y attend le moins. Les reliefs du Vercors et des Alpes que l'on aperçoit enneigés dans l'horizon. Ses paillisses, ses hameaux, ses villages, dépeuplés, touristifiés, réappropriés, où les anciens sites industriels et guichets du service public sont reconvertis en Tiers-lieux sociaux et culturels. Ce fleuve qui ferme le territoire, dominé de vignobles. La « Vallée », lieu de passage et de voyage, peuplée de zones industrielles et commerciales. On pourrait continuer cet inventaire à la Prévert sur plusieurs pages qu'on n'aurait achevé de brosser un portrait exhaustif des paysages ardéchois.

L'Ardèche n'étant pas un territoire homogène en termes de paysages, certaines thématiques développées dans les pages suivantes, apparaissent de manière plus ou moins marquées selon les lieux de vie des personnes enquêtées. Précisons à nouveau que ce projet ne vise pas à conduire une étude des paysages, ni de la qualité du cadre de vie que ceux-ci induisent<sup>49</sup>. Ce travail porte sur les perceptions des habitants.es. Il vise à partager des regards sensibles, des émotions, des projections pour mieux comprendre et se comprendre. Dans cette perspective, le texte est enrichi de QR codes donnant accès aux capsules sonores réalisées dans le cadre du projet et diffusées dans l'exposition.

<sup>48</sup> LA SOUDIERE DE Martin, 2019, *Arpenter le paysage : Poètes, géographes et montagnards*, Paris, Anamosa, p. 10.

<sup>49</sup> Plusieurs documents proposent déjà une étude des paysages ardéchois à l'échelle départementale ou plus locale. Nous renvoyons le lecteur vers le plan

de paysage réalisé en Ardèche :  
<https://leplandepaysageard.wixsite.com/plandepaysageardeche>





Cévennes ardéchoises, le 27 janvier 2023



Dans les Boutières, le 11 janvier 2023

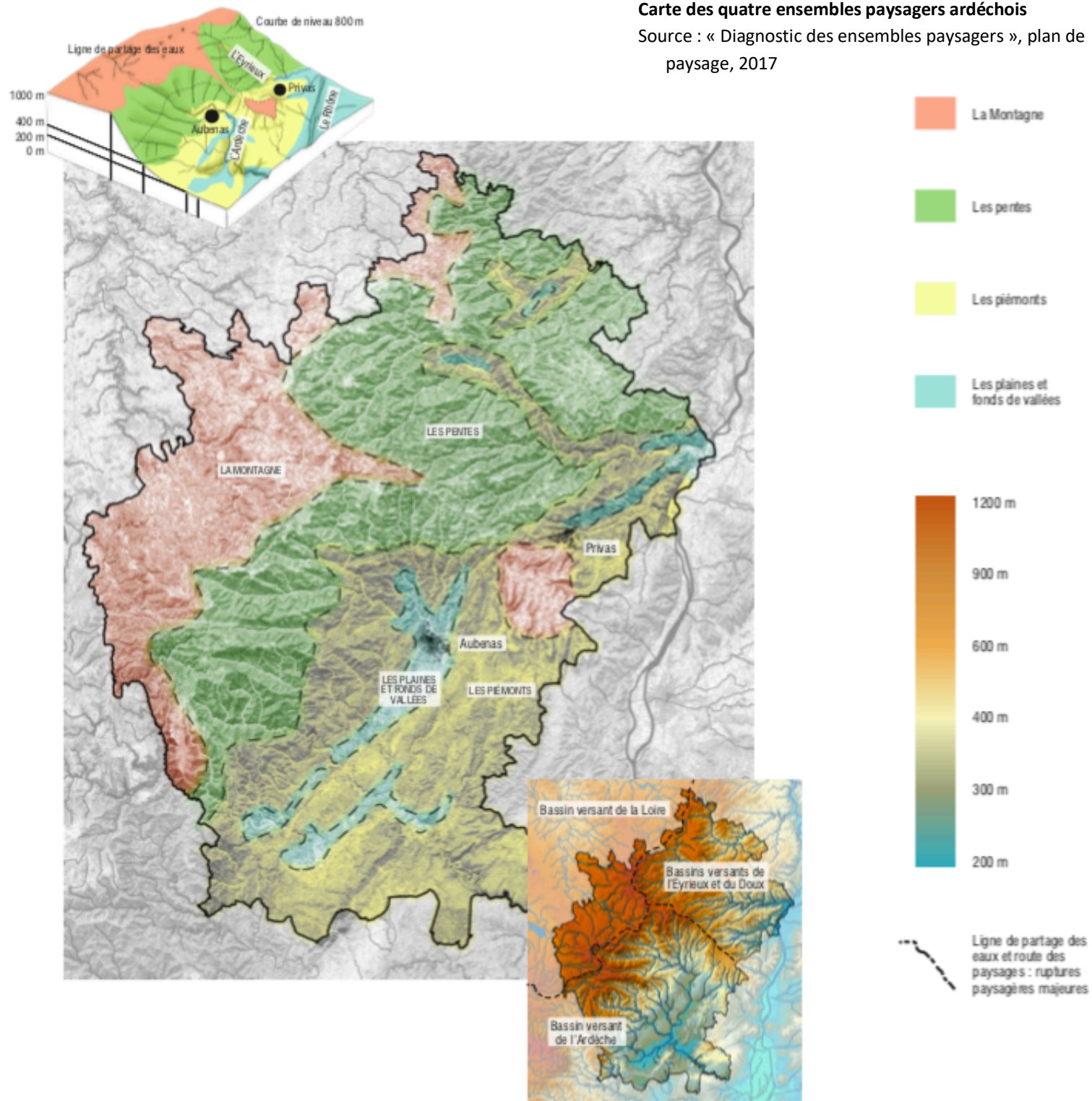




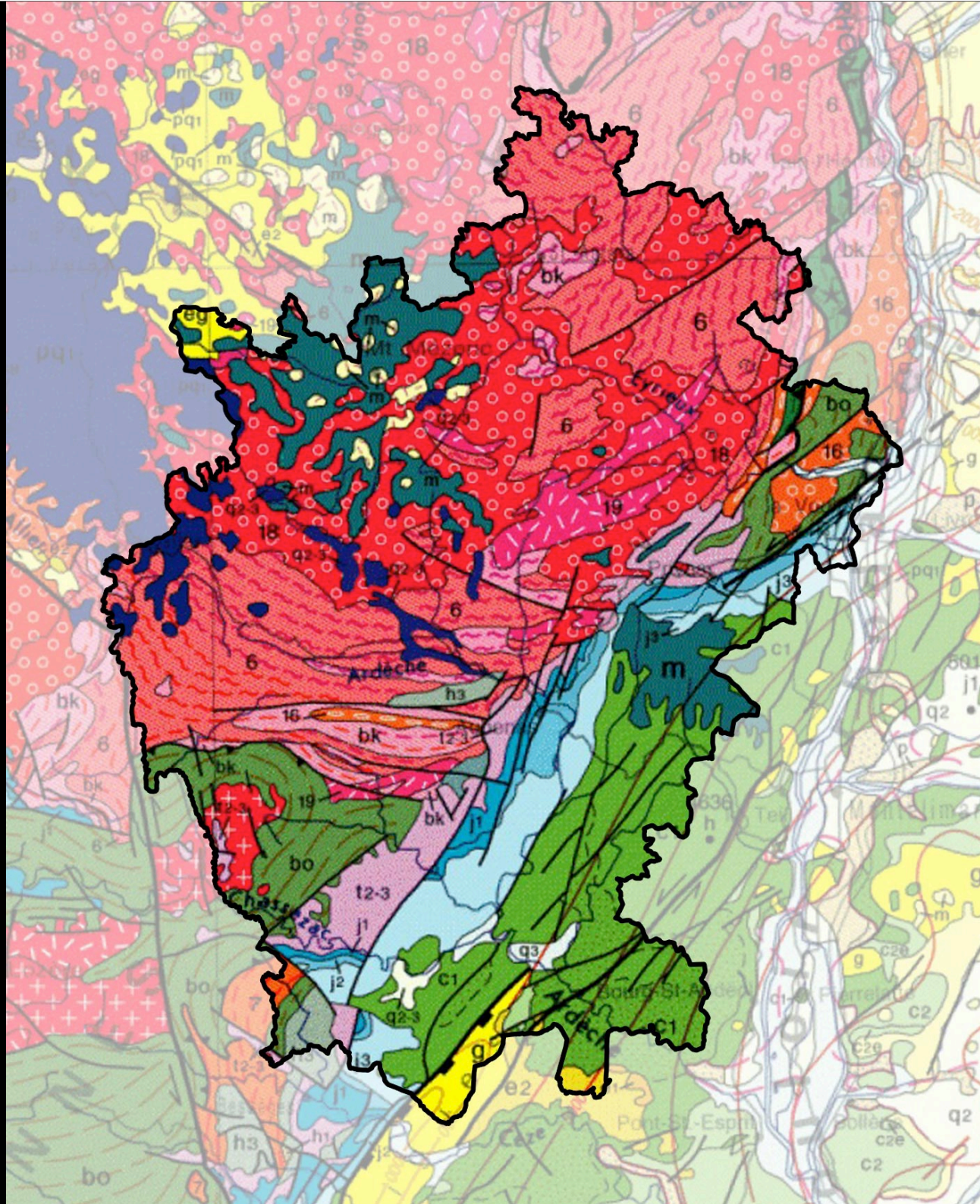


# Carte des quatre ensembles paysagers ardéchois

Source : « Diagnostic des ensembles paysagers », plan de paysage, 2017







Carte géologique de l'Ardèche  
Source : site internet du plan de  
paysage ardéchois, 2017



## Le « capital-paysage » ardéchois Des paysages contemplés

« Il est maintenant avéré que le paysage n'est pas un donné géographique, mais un mode de représentation, susceptible d'éclairages historiques et sociologiques. Ce qui sert de filtre entre le réel et la perception que l'on en a, c'est la référence au modèle paysager qui informe notre lecture de l'espace. C'est en fonction de ces modèles qu'un lieu est perçu ou non comme un paysage [...] »<sup>50</sup>.

<sup>50</sup> CADIOU Nathalie, LUGINBÜHL Yves, *ibid.*, p.34.

Écoutez l'épisode 4 : « L'Ardèche a-t-elle un capital paysage ? »



Le « capital-paysage » renvoie ici aux paysages que l'on mobilise comme ressource territoriale, en ce qu'ils définiraient l'identité visuelle de l'Ardèche. Il s'agit donc de la catégorie de paysages les plus valorisés, à la fois pour leur dimension esthétique et identitaire. Il s'agit très majoritairement de paysages « naturels » remarquables, à travers lesquels l'auteur endosse une posture contemplative. Cette catégorie se compose des paysages emblématiques ainsi que des paysages naturalistes et météores, qui renvoient davantage à une représentation imprégnée de romantisme à l'égard de la nature. Ajoutons que la montagne est un personnage au cœur des paysages ardéchois.

Cette attention du regard vers tel ou tel aspect du paysage, et la valeur – esthétique, identitaire, patrimoniale – qu'on lui octroie est une construction culturelle qui tire ses racines de l'édification de « modèles paysagers régionaux »<sup>51</sup>. Quand bien même, on l'a vu, les représentations d'un territoire évoluent plus lentement que le paysage ne se transforme, elles ne sont pas immuables pour autant.

<sup>51</sup> *ibid.*

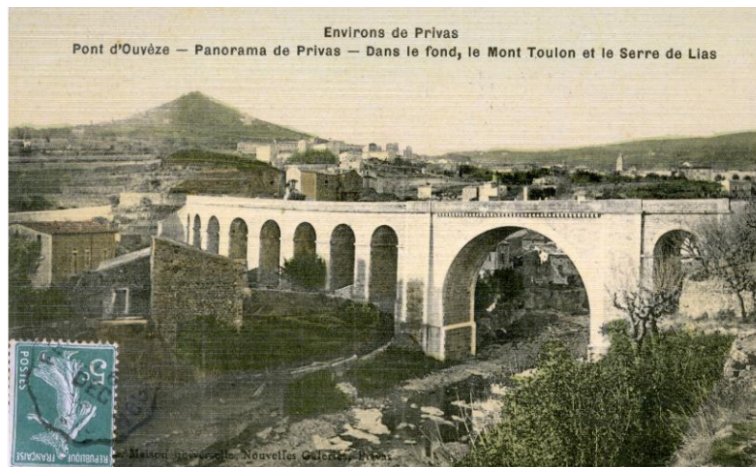
## La construction de « modèles paysagers régionaux » : le cas de l'Ardèche

À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans un contexte de développement du régionalisme, s'élaborent progressivement des « modèles paysagers régionaux » réduisant la diversité des caractères d'un territoire à quelques images parmi les plus typiques, censée définir « l'identité » d'un territoire<sup>52</sup>, à l'instar des cartes postales. Ces représentations du paysage donnent un éclairage sur les pratiques de l'espace, les rapports à la nature, à l'agriculture et aux régions, le plus souvent dépeintes à travers ses patrimoines anciens (églises, châteaux) ou les signes de la modernité qui advient (ponts, mairies, gares).

Les cartes postales représentant l'Ardèche du XIX<sup>e</sup> - début XX<sup>e</sup> siècle montrent des terrasses cultivées par les vergers, des châtaigniers, des falaises de roches calcaires, des villages perchés, mais aussi des places de marché (parfois très fréquentées), des bâtiments industriels, les mairies, les gares, les ponts comme autant de preuves de la modernisation accélérée du territoire.



« La gare » (Document iconographique issu des archives départementales de l'Ardèche)



« Environs de Privas. Pont d'Ouvèze, panorama de Privas, dans le fond, le Mont Toulon et la Serre de Lias » 1909 1907 (Document iconographique issu des archives départementales de l'Ardèche)

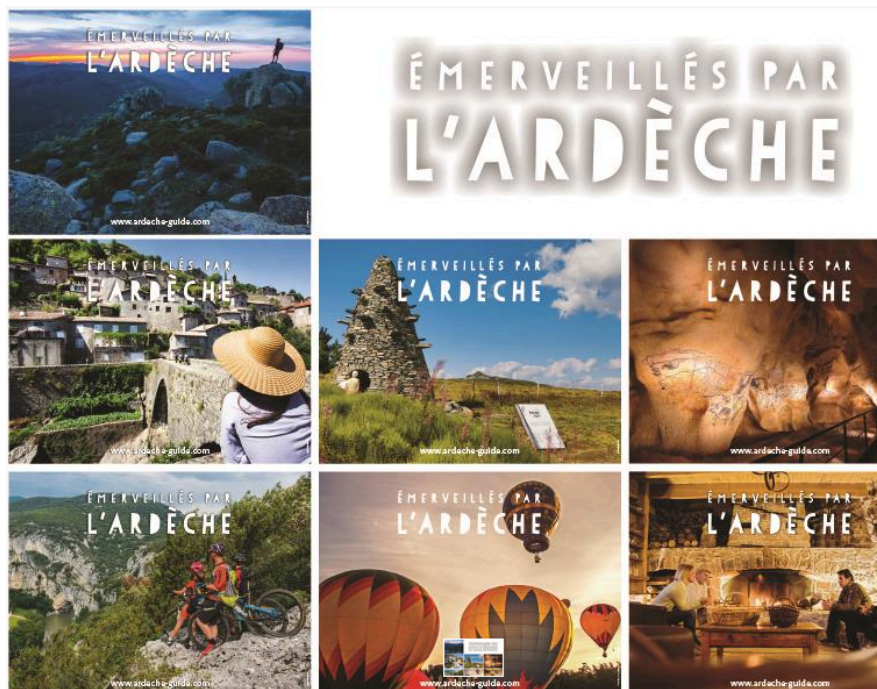


« La place et l'église », Le Cheylard, 1911 (Document iconographique issu des archives départementales de l'Ardèche)

<sup>52</sup> Ibid, p. 23



## L'Ardèche des paysages panoramiques, des activités de plein air et du patrimoine préhistorique



Source : site internet « Émerveillés par l'Ardèche », consulté le 10 juillet 2021

Aujourd'hui, preuve de leur dynamisme, **les représentations de l'Ardèche sont plutôt centrées sur ses paysages naturels, son climat, ses montagnes, où l'on peut pratiquer des activités sportives de plein air** (VTT, randonnée, etc.) **et son patrimoine culturel ancien** (grottes, villages anciens, châteaux). En ce sens, les affiches de la marque territoriale « Émerveillés par l'Ardèche »<sup>53</sup> créée en 2016 par l'Agence de Développement Touristique (ADT), mettent en scène des paysages naturels où dominent l'eau (souvent des Gorges), la végétation et les montagnes. L'activité humaine y est souvent inexistante, ou lorsqu'ils apparaissent, les individus sont généralement de dos et pratiquent une activité sportive. Ce type de mise en scène de l'espace est un lieu commun du marketing territorial. Comme dans d'autres territoires, l'image que l'on souhaite véhiculer est celle d'« un territoire naturel plus que rural, dépourvu d'habitants mais riche en patrimoine<sup>54</sup> exclusivement tourné vers les pratiques de loisirs<sup>55</sup> ». En montrant une image typique (voire stéréotypée), les représentations territoriales participent aussi de l'attractivité touristique ou résidentielle et de la consommation des paysages que le tourisme induit. L'Ardèche jouit d'ailleurs d'une attractivité forte et croissante, le département ayant depuis quelques années, profité de l'orientation des vacanciers vers un tourisme de campagne, de montagne et de littoral (induit par une nette baisse de la fréquentation des villes comme Paris). **À travers ces processus, le paysage témoigne de sa capacité de ressource « territorialisante »<sup>56</sup>**, qui joue un rôle dans la construction et la qualification identitaire d'un territoire. **L'image de l'Ardèche, du moins celle donnée à voir à l'extérieur, est sur le point d'évoluer face au contexte de crise climatique.** Selon Richard Buffat, le directeur de l'ADT, il faut sortir des clichés représentant les touristes se baignant dans les Gorges de l'Ardèche pour donner à voir les manifestations culturelles et **« remettre l'humain au centre du paysage »<sup>57</sup>**

<sup>53</sup> Le marketing territorial désigne le travail des politiques publiques pour faire la promotion d'un territoire, en appliquant les méthodes de la publicité.

<sup>54</sup> LAZZAROTTI Olivier, 2011, *Patrimoine et tourisme. Histoires, lieux, acteurs, enjeux*, coll. « BelinSup Tourisme », Belin

<sup>55</sup> BEUZE EDRAGAS Florence, BOURON Jean-Benoît, 2019, « Notion en débat : Marketing territorial », *Géococonfluences*

<sup>56</sup> PEYRACHE-GADEAU Véronique et PERRON Loïc, 2010, « Le Paysage comme ressource dans les projets de développement territorial », *Développement durable et territoires*, vol. 1, n° 2. [En ligne : : <http://journals.openedition.org.sidnomade-1.grenet.fr>]

<sup>57</sup> Réflexion issue d'un entretien avec Richard Buffat, lors d'un entretien mené le 05.12.2022 dans le cadre de ce projet.

## Les paysages emblématiques

C'est le paysage idéal-typique, celui que l'on considère de manière consensuelle comme emblématique de l'Ardèche : un paysage de montagne, de gorges, de cultures aménagées en terrasse. Ça peut être celui qu'on a « mérité » de voir après l'effort d'une randonnée. Inscrit dans la lignée du modèle pictural *panorama*<sup>58</sup>, c'est un paysage que l'observateur domine visuellement. Amorcée d'un élément naturel (un arbre, une branche), la composition s'ouvre sur une vallée comprenant souvent un village « pittoresque » et un massif montagneux deuxième ou troisième plan. Capturée en plongée, elle permet d'embrasser l'espace tout entier dans un seul regard et donne un sentiment de puissance.

Comme dans d'autres territoires montagnards<sup>59</sup>, la montagne est survalorisée dans les propos, elle prédomine sur tous les autres motifs paysagers. D'ailleurs sa valeur esthétique est rarement explicitée tant l'évocation de la « montagne » se suffit à elle-même.

Les légendes qui accompagnent les photographies emploient les champs lexicaux de la vue, de la contemplation, des balades. Ce paysage donne aux observateurs un sentiment d'isolement « du reste du monde », de « faire corps avec la nature ». Il est perçu comme plus préservé et plus immuable que les autres.

« La vie paisible loin du tourbillon de la ville. La sensation d'être au bout du monde, de faire corps avec la nature. Se demander ce que les habitants de cette vieille maison pensaient en regardant ces montagnes. » (Sainte-Marguerite-Lafigère)

<sup>58</sup> Cadiou et Luginbühl, *ibid.*

Si l'image emblématique du territoire ardéchois est donc une référence partagée, elle n'est pas tout à fait semblable à celle véhiculée par le marketing territorial. Les photographies témoignant d'une posture contemplative représentent essentiellement des paysages de montagne, comprenant parfois des habitations – des hameaux en vieille pierre – mais quasiment toutes vides d'humain. Le patrimoine bâti représenté est essentiellement un patrimoine de proximité, composé de moulins, de ponts et de moulinages, dont l'existence est peu connue ou peu visible à l'extérieur du département.

### La montagne comme motif paysager : un paysage thérapeutique, préservé, refuge

« En Ardèche, le plat, c'est un privilège en fait, là on sent que la vie a été dure et que dès qu'il y avait une petite possibilité de mettre un petit bout de terrain ici, on cultive la terre [...] Moi ce qui me plaît dans les paysages ardéchois, c'est qu'ils sont à taille humaine, ils sont jamais agressifs, c'est pas les Alpes ou c'est très beau mais ah là, dès que t'as un petit replat, y a une maison. C'est un paysage vivant. »

Considérée comme un élément particulièrement structurant du paysage ardéchois, la montagne suscite des imaginaires multiples. Hissée comme **figure thérapeutique** qui favoriserait le ressourcement, la plénitude et le bien-être, elle représente également un puissant **support de projection du passé** (« comment faisaient les anciennes générations pour dompter ce relief, sans les équipements actuels ? ») Ces représentations s'inscrivent dans la continuité d'un imaginaire de la montagne, construit, en Occident, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Symbolisant

<sup>59</sup> Se référer aux travaux d'Anne Sgard sur le Vercors.



une nature plus sauvage, plus préservée, plus mystérieuse, la montagne attire autant qu'elle repousse, jusqu'à devenir un véritable phénomène de mode au XVIII<sup>e</sup> siècle (on parle de « redécouverte de la montagne »), que ce soit pour la contempler, la représenter ou la gravir<sup>60</sup>.

La moyenne montagne ne suscite pas les mêmes imaginaires que la haute montagne, ni les mêmes contraintes, ses reliefs sont perçus comme plus doux, plus verts, plus harmonieux par les personnes interrogées. D'ailleurs ce sont davantage les massifs, les chaînes qui sont représentés plus qu'une seule montagne emblématique. Leur pouvoir symbolique, spatial et temporel n'en n'est pas moins convoqué. Ralentissant les déplacements quotidiens, les reliefs imposent, en Ardèche, une coupure et un relatif isolement, garantissant la préservation de paysages perçus comme « authentiques ». D'ailleurs, l'image de l'Ardèche comme territoire-refuge était particulièrement véhiculée par les personnes nouvellement arrivées sur le territoire et même présentée comme l'une des raisons les ayant amenées à s'y installer. Ses montagnes représenteraient un lieu de repli, au présent et surtout pour le futur, dont les pentes incarneraient un repoussoir aux dynamiques d'urbanisation et d'agriculture intensives.

Face à la crise écologique, le motif paysager de la montagne prend donc une autre signification...

C'est ce que me confie, Marie, qui a acheté une maison à Sainte-Marguerite-Lafigère et François, qui s'est installé à Veyras : « On habite Montpellier et on avait besoin d'un **refuge** au milieu des pierres, loin des embouteillages, du tumulte du tourbillon de la ville. On voulait s'éloigner de notre vie de citadins et se trouver un petit endroit calme dans la montagne avec une vue. Voilà sans bruit, sans

<sup>60</sup> Lieu sacré, mystérieux, sauvage, dangereux jusqu'à son appropriation par les alpinistes, les artistes et le tourisme, il serait impossible de retracer ici l'historicité des imaginaires suscités par la montagne, tant ils ont fait l'objet

voiture et surtout sans embouteillage [...] J'ai l'impression ici d'être au **bout du monde**, à 2h30 de Montpellier. C'est le côté ressourçant d'être au bout du monde. On est au bout d'une impasse, on ne voit que des montagnes et des faucons. On est **inatteignables**, y'a vraiment cette sensation de refuge » (Sainte-Marguerite-Lafigère)

« Ce que je voulais vous dire aussi, c'est que si on reste ici, nos filles appellent ça "le refuge", ici c'est le refuge. Dans notre esprit aussi, on veut arriver à conserver la biodiversité et amener cet endroit-là comme un endroit de bien-être. Je ne sais pas si une de mes filles reprendra ou pas, mais je pense que dans 15-20 ans, la vie en ville va être tellement difficile... Alors voilà, l'héritage c'est aussi leur préparer un endroit où quand il n'y aura plus à manger dans les villes, quand ça sera la guerre civile, quand les conditions de vie seront épouvantables en ville. Je pense qu'il restera des endroits [comme en Ardèche] où on peut encore vivre à peu près correctement, où on peut avoir un potager, avoir de l'eau, des panneaux solaires, des éoliennes. C'est quelque chose d'important de préserver cet endroit et de pouvoir s'en occuper [...] en faire un écrin de nature et de bien-être. » (Veyras)

### **Dans l'expo : l'Ardèche, un paysage de carte postale ? Des cartes postales au marketing territorial**

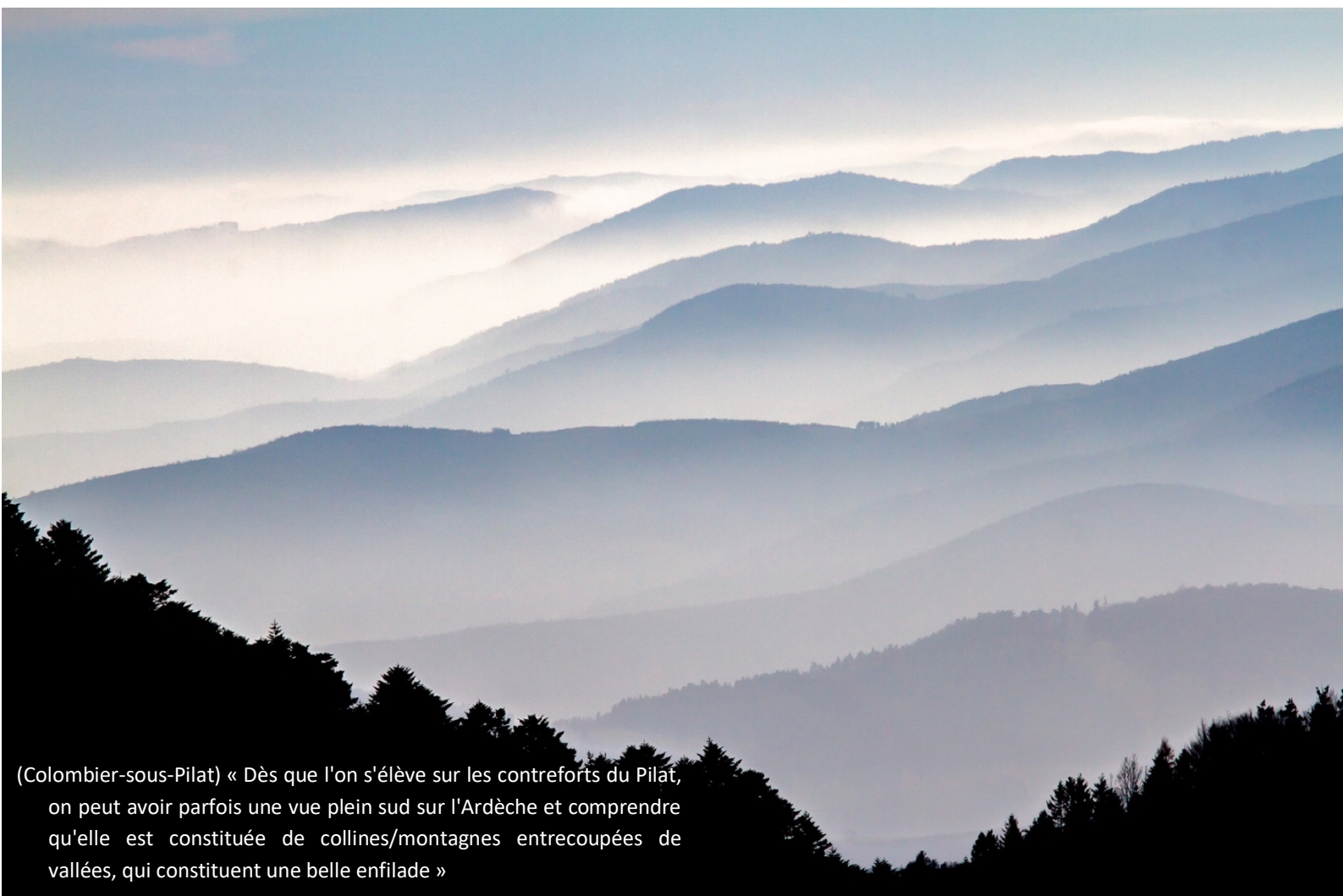
Confronter le regard sur le paysage d'hier (cartes postales, photos anciennes) avec celui d'aujourd'hui (cartes postales, affiches d'Émerveillés par l'Ardèche). Au 19<sup>e</sup> -début 20<sup>e</sup> s. on essayait de montrer ce qui représentait la modernité dans les campagnes : ponts, mairies, gares, rues commerçantes, ou les monuments historiques (châteaux, églises).

d'études en sciences sociales. Pour plus de précisions, je renvoie vers VEYRET Yvette (dir.), 2001, *Les montagnes : discours et enjeux géographiques*, Paris, SEDES ou JOUTARD Philippe, 1986, *L'invention du mont Blanc*, Paris, Gallimard.





« Appuyé sur les contreforts du Tanargue, c'est là que je vis et contemple la nature ! »



(Colombier-sous-Pilat) « Dès que l'on s'élève sur les contreforts du Pilat, on peut avoir parfois une vue plein sud sur l'Ardèche et comprendre qu'elle est constituée de collines/montagnes entrecoupées de vallées, qui constituent une belle enfilade »





« Une vue originale de Lagorce »

### Le regard de Richard Buffat, directeur de l'ADT

« Je vois un très beau village accroché à une barre rocheuse, dans un grand espace naturel avec une partie malheureusement au pied de la barre rocheuse de déprise agricole, on peut imaginer qu'il n'y a pas si longtemps, c'était un espace qui était entièrement cultivé. C'est une très belle image de paysage, à la fois naturel et bâti [...] Et puis on voit qu'on est dans un immense espace naturel vierge et préservée.

**- Est-ce que cette photo serait susceptible d'être choisie pour être une affiche *Émerveillés par l'Ardèche* ?**

- Ce qui pourrait être intéressant, c'est le cœur de la photo. C'est à la fois ce paysage bâti et cette barre rocheuse. Mais il manque quand même un peu cette notion de vie, la même image avec au pied de la barre rocheuse, des personnes en train de participer à une manifestation, un spectacle, à une animation donnerait à mon avis plus d'étoffe à cette photo. Et puis le fait d'être au cœur d'un immense espace naturel préservé il y a un petit risque que cette notion de d'endroit très isolé soit perçue par la personne qui verrait cette image, je serai un peu plus réservé, même si ça donne quand même une image de d'espace, de grands espaces naturels, mais je ne suis pas sûr que ce soit ce type d'image qu'il faille présenter au public. On doit pouvoir trouver des paysages qui donneront à la fois cette image de grand espace naturel préservé, mais en même temps apporteront un côté rassurant par la présence. Un peu plus de bâti et présence de vie, d'humain. [...] Si on veut donner une image de modernité de notre territoire, il faut tout à fait assumer le fait qu'on puisse avoir un patrimoine bâti très ancien à côté d'un patrimoine totalement contemporain, mais encore faut-il que ces patrimoines, à la fois historiques et contemporain, se marient urbanistiquement et qu'il y ait un peu d'esthétique, c'est peut-être pas le terme qu'il faudrait employer, mais qu'il y ait de la cohérence dans cette image. Il y aurait un grand risque à ne montrer que des images de vieilles pierres pour notre territoire. On est peut-être tombé là-dedans y a quelques années. D'autres territoires continuent à jouer cette carte-là, je pense que ce n'est pas du tout vendeur pour l'avenir, pour l'avenir attractif de notre territoire, que ce soit pour le tourisme ou que ce soit pour l'accueil à l'année. »<sup>61</sup>

<sup>61</sup> Entretien mené à Privas, le 05.12.2022.





« Sur la route de Chaumiene village abandonné et ancienne grange de l'abbaye de Mazan. On domine le château des Montlaur sur la côte de Mayres »



(Chirols) « Prendre de la hauteur. Balade sur les crêtes au-dessus de Chirols, entre rocher et genêts, ciel et montagne, près de toi et du ciel. »



## Des paysages météores<sup>62</sup> et romantiques

Une partie des participant.es à l'appel à photographie semble avoir voulu faire figurer les évolutions paysagères, telles qu'elles se manifestent indépendamment des activités humaines, à travers le rythme des saisons (les couleurs de l'automne, la neige en hiver), au fil de la journée (les légendes évoquent « le jour qui se lève », « la magie de ce lever du jour », certaines photos sont prises de nuit, etc.) ou par le biais de phénomènes naturels et météorologiques.

Ces photographies et leurs légendes s'inscrivent dans un registre imprégné de romantisme à l'égard de la nature, héritée du courant pictural « le sublime ». En outre, à travers la mise en scène des phénomènes naturels ou météores (la foudre, l'arc-en-ciel, la brume, le brouillard, la tempête), les auteurs tendent à exalter la puissance des forces de la nature qui « reprend ses droits », voire qui se venge des activités humaines. Ces photographies jouent sur les couleurs et les contrastes. Elles donnent à voir des paysages brumeux (c'est le cas de 9 photos sur 29 dans cette catégorie), dont le motif est caractéristique de la peinture romantique. D'autres photos attribuent des états intérieurs à des phénomènes naturels.

Les légendes ont recours aux vocables « magique » ; « émerveillement » ; « magnifique » ; « illumine » et évoquent la

« magie de ce lever du jour » ; « un ciel dramatique » ; « le soleil domine sur les hauteurs, faisant un pied de nez aux brumes et brouillards persistants sur la vallée » ; « Lorsque la brume tombe sur Belsentes, ma maison y échappe et se place au-dessus comme posé sur un nuage » ; « Une fin de journée sous un arc-en-ciel, quoi de plus magique ! » ; « une nuit agitée » ; « Après des mois de sécheresse, l'Ardèche gronde ! » ; « Un coup de foudre » ; une « Ardèche magique » ou encore une « Ardèche en colère ».

---

<sup>62</sup> Le terme « météore » s'emploie étymologiquement pour désigner l'ensemble des phénomènes atmosphériques (pluie, éclairs, neige, grêle, arc-en-ciel, étoile, etc.).





(Le Béage) « Cette période de l'année où la nature prend des couleurs qui vous émerveillent, qui vous force à l'admiration, cette période aux couleurs à faire pâlir les grands Maitres, si belle, mais si éphémère. »





(Viviers) « Cette plénitude, cet instant où la nuit se termine et un nouveau jour se lève. Tout est encore que quiétude et silence, rien qui brise la magie de ce lever du jour »

(Freysenet) « Lorsque la brume tombe sur Belsentes, ma maison y échappe et se place au-dessus comme posé sur un nuage »



(Saint-Jean-Le-Centenier) « Au pied de mon arbre : les jours s'en vont, le chêne demeure »







(Privas) « Voici une vue de notre balcon à Privas. En septembre, il y a eu de fortes tempêtes avec du vent, où notre zone était indiquée en orange. Alors que le ciel changeait et se préparait à la tempête, j'ai pris une photo de ce ciel dramatique au-dessus de la ville de Privas. »



(Privas) « Nuit agitée sur Privas depuis le domicile à Masneuf »



## Le paysage du temps qui passe

Cette catégorie renvoie à des paysages qui ne sont pas valorisés pour leurs aspects esthétiques, mais comme vecteurs permettant de se souvenir d'un temps passé et de se projeter dans l'avenir. Car ce qui caractérisent ces paysages, c'est leur capacité idéelle, leur qualité de support d'imagination. Ils matérialisent une relation intime à l'espace, et jouent le rôle de points de repères capables de servir de sémiophores<sup>63</sup>, de réceptacles aux mémoires individuelles et collectives pour les faire durer.

Qu'ils représentent des lieux intimes ou des sites patrimoniaux de « proximité », à l'instar des moulinages, ce sont des paysages qui suscitent un attachement particulier, dont on reconsidère la valeur à un moment où on les sent disparaître. C'est pourquoi ce sont des paysages qui rassurent autant qu'ils provoquent de l'inquiétude pour l'avenir, la peur de perdre les empreintes du passé. À ce titre, ils représentent des marqueurs d'appartenance et de représentation locale.

Dans ces représentations, la montagne est à nouveau un élément paysager particulièrement prégnant. Son relief s'impose dans la vie quotidienne en conditionnant fortement les modes de vie, les temps de trajet (« on ne compte pas en kilomètres en Ardèche ! »), et en dictant un autre rapport au monde ; La montagne isole, autant qu'elle permet le refuge.



(Saint Jean le Centenier) « Au pied de mon arbre : ce chêne semble immuable, mais qu'il est changeant »



(Baix) « Photographie de l'étang de Baix juste à côté de chez moi. C'est un endroit où j'allais beaucoup pendant la période de confinement (COVID-19). J'y vais encore aujourd'hui quand j'ai besoin d'être au calme ou avec la nature. »

<sup>63</sup> POMIAN Krzysztof, 1987, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVIe-XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard.

## Des paysages patrimoines

### Un patrimoine intime davantage qu'un patrimoine remarquable



Écoutez l'épisode 5 : « Le paysage est-il un patrimoine ? »

Il s'agit du paysage photographié en ce qu'il recèle d'empreintes du passé dans le présent, autant de traces de ce qu'on souhaite sauvegarder pour le futur. Les notions de paysage et de patrimoine sont intimement liées. Elles convoquent toutes deux des biens matériels (édifices, objets), immatériel (pratiques, savoir-faire) ou paysagers, que l'on considère suffisamment importants dans notre histoire commune pour qu'on en assure la conservation, la protection et la valorisation. Cette catégorie aurait aussi pu être associée aux paysages emblématiques, toutefois, les participants ont plutôt fait référence à un patrimoine discret, caché ou en ruine, peu connu et mis en valeur à l'extérieur du territoire.

Tant les photos que les entretiens ont mis au jour un véritable attachement des participants à un patrimoine vernaculaire, présent sur tout le territoire ardéchois, bien que peu visible.

Il s'agit en particulier des **terrasses construites en pierre sèche** (parfois appelées *échamps*, les accols ou *chambas*), savoir-faire

traditionnel permettant d'exploiter les pentes depuis le moyen-âge, dont une grande partie est aujourd'hui laissée à l'abandon, recouverte par la végétation.

C'est également le cas du **patrimoine industriel**, que certains participants ont cherché à sublimer à travers la photographie et qui a été évoqué dans la quasi-totalité des entretiens. Les moulins, les moulinages ou même de manière plus résiduelle, les friches industrielles plus récentes, semblent être des éléments particulièrement constitutifs des paysages du quotidien des personnes interrogées. Ces dernières ne tardaient pas à m'en raconter l'histoire et à sortir d'anciennes photos des commodes du salon, témoignant par-là leur charge symbolique locale.

Mais ce patrimoine était rarement considéré comme « remarquable », car l'on reconnaît que le territoire ardéchois est émaillé par ce type de petit patrimoine. Ce qui touchait mes interlocuteurs, c'est leur intimité, leur relation de familiarité avec ces sites et le privilège de les avoir « découverts », tant ils semblent dissimulés et inconnus de tous.

À l'inverse, en dépit de leur caractère emblématiques, l'ensemble des personnes interrogées affirment ne pas fréquenter (ou très exceptionnellement) les hauts-lieux patrimoniaux les plus couramment représentés, comme les gorges de l'Ardèche, la ligne de partage des eaux, le mont Gerbier de Jonc, les châtaigneraies, etc. D'ailleurs ces sites ne figurent sur presque aucune photographie (à l'exception des Gorges de l'Ardèche davantage pour évoquer la baisse du niveau d'eau plus qu'un lieu fréquenté quotidiennement).





(La Voulte) « Friche industrielle d'une usine de mécanique générale »

Le regard de Flore Vigné sur la photographie

« C'est un bâtiment qui consomme de l'espace, comme il y en a peu en Ardèche. Il a été conçu avec une toiture de shed qui est très ingénieuse pour gagner de la lumière naturelle tout en évitant d'avoir de la lumière directe. C'est toujours fascinant ce caractère de la friche : il s'agit d'un espace qui fut hyperactif et qui aujourd'hui est vide, comme en suspens [...] Ce genre de friche industrielle là, plus contemporaine et plus étalée, est assez rare en Ardèche pour deux raisons : soit les bâtiments sont assez pratiques à réutiliser et sont donc réhabilités en zone commerciale, souvent en supermarché. Ce sont des reconversions d'urgence. On leur trouve une nouvelle fonction sans penser au redéveloppement territorial dans son ensemble. Soit ce sont des sites qui peuvent assez facilement être démolis parce qu'ils ont une histoire courte et des qualités architecturales qui sont moins visibles par rapport à des sites en pierre. »

Enfant, Alain a déménagé en Ardèche lorsque son père a été muté à Beauchastel en tant qu'agent à la SNCF. Il a effectué sa scolarité à La-Voulte puis à Aubenas. Son père l'a initié à la photographie, et l'année de ses 15 ans, il s'est acheté un appareil photo réflexe qu'il a toujours. Adulte, il a travaillé dans plusieurs usines de mécanique (pour l'industrie automobile, textile, le nucléaire, les barrages du Rhône) où il a exercé tous les postes : fraiseur, soudeur, tourneur, monteur, débiteur. L'entreprise dans laquelle il avait travaillé durant 11 ans a fermé en 2005.

« On m'a dit que la porte était ouverte donc j'y suis allé. J'ai fait toute une série de clichés en intérieur, je me suis dit "tiens, ça fait un joli urbex". Mais ça m'a été un peu compliqué, je dirais affectueusement... Enfin émotionnellement, parce que j'y ai quand même passé près de 11 ans, j'y ai laissé de la sueur et c'est un peu décevant de voir toute l'énergie que vous avez déployée dans une entreprise, dans un projet, et de le voir alors qu'il ne reste plus que les murs. [...] Pour moi c'est du patrimoine. Parce qu'avant d'être un atelier de mécanique, c'était un atelier de filage. Il y avait des métiers à tisser là-dedans [...] Ça fait penser un petit peu à un cimetière, je sais pas comment dire, je vais pas y faire un pèlerinage non plus quoi. Je préfère garder les bons souvenirs, l'ambiance. Après c'était pas tous les jours simple hein ! Y a eu des prises de gueule assez sympathiques. Mais disons que moi, ce que je me rappelle, c'est cet outil de travail qui vivait parce qu'il y avait des personnes qui le faisaient vivre quoi. »



Écoutez l'épisode 6 : « Ça fait un peu penser à un cimetière », Lecture photographique d'une friche industrielle située à La Voulte



Alain a envoyé deux photographies, l'une représente donc cette friche d'une usine dans laquelle il travaillé, l'autre représente une éolienne. Selon lui, la seconde s'inscrit dans la continuité de la première : sans ces anciennes industries, certes polluantes, dans lesquelles il a travaillé, il n'aurait pas été possible d'aboutir à la conception et la fabrication d'éoliennes.

« On a travaillé pour Framatome et Vanatome, donc des énergies polluantes et là, on utilise une énergie qui est renouvelable et qui est soft, je dirais pour la planète, c'est pas le top du top, on peut certainement faire mieux, mais c'est une étape dans l'évolution de la consommation et de la production de notre énergie [...] Pour moi c'est tout un symbole du passé industriel. Peut-être que pour arriver à cette technologie-là [l'éolienne], il a fallu qu'il y ait des entreprises qui vivent, qui prospèrent, qui malheureusement ont décliné parce qu'elles n'ont pas su prendre un tournant »





(Annonay) « J'aime toujours autant passer sur la passerelle au-dessus de La Cance pour aller au marché, quel que soit la saison. Ce jour d'automne la lumière était particulièrement belle sur ces vieux bâtiments qui sont l [fin coupée] »

« Sur cette photo, on a des bâtiments qui sont effectivement remarquables sur la ville d'Annonay, autour de la Cance, mais ils sont aussi assez typiques des bâtiments industriels en Ardèche, telle que leur proximité avec la rivière. Ce sont des bâtiments dits « à étage », construits en hauteur, et qui permettent de ne pas trop consommer de terres agricoles. » Flore Vigné (docteure en géographie, UGA)



« La route de l'un de nos anciens Moulinage sans son toit... » (Privas)



« Trop tard » (Privas)



## « L'héritage industriel de l'Ardèche est peu visible car il se fond dans le paysage »

*Entretien avec Flore Vigné, docteure en géographie et chargée de mission « Action culturelle et territoriale, patrimoine culturel » au Département de l'Ardèche (Privas, le 8.12.2022)*

**Lorsqu'on parle de patrimoine industriel, on pense rarement à l'Ardèche mais plus souvent à d'autres endroits au sein desquels ce patrimoine suscite un fort attachement de la population. Qu'en est-il en Ardèche ? Quels types de patrimoine industriel sont les plus présents sur le territoire ? Quels sont les rapports des habitants à ce patrimoine industriel ? Est-ce que ce sont des lieux valorisés, que l'on vient photographier ou au contraire, que l'on cherche à cacher car ils dénoteraient du paysage ?**

Le passé industriel de l'Ardèche ne fait pas aujourd'hui partie des éléments identitaires du département, ce qui est assez paradoxal parce qu'on a encore une industrie qui y est très vivante. Mais quand on parle de l'Ardèche, on ne va pas parler de ça, on va insister sur le cadre de vie, les vallées, les rivières, les villages perchés.

En Ardèche, la plupart des bâtiments industriels sont de petite taille et en pierre, ils ne sont donc pas très reconnaissables dans le paysage. Finalement rien ne ressemble plus à une usine qu'une ferme ou inversement. Les cheminées, qui représentent un marquage à industriel fort dans le paysage, sont finalement assez rares. Elles disparaissent très vite parce que c'est souvent le premier élément qu'on tombe. De plus, s'agissant d'une industrie dispersée, ces sites s'égrènent souvent le long des vallées et dès qu'il y a un peu de végétation, ils sont vite invisibilisés. Tous ces éléments caractéristiques du patrimoine industriel ardéchois font qu'il n'est pas toujours aisé de l'identifier.

Si ce patrimoine industriel est très bien connu localement, par les générations de nos parents ou de nos grands-parents, il est moins connu

des plus jeunes car les usines ont fermé entre les années 1960 et 1980. Il faut dire que les productions les plus représentatives de l'Ardèche, que ce soit le fil de soie ou le tannage des peaux ne constituent pas des produits finis. De sorte qu'il n'existe pas une grande fierté pour ce savoir-faire qui est très technique et difficile à expliquer. Par exemple, pour le moulinage de la soie : on a un fil au départ, on a un fil à la fin. Il s'est passé plein de choses au milieu, on lui apporte plein de qualités, etc. Mais souvent, pour le grand public, ça reste du fil.

Ma première démarche a été de faire un inventaire de tous les sites industriels situés sur le territoire du PNR des Monts d'Ardèche. J'ai repéré 700 anciens sites industriels, construits avant les années 1960. Je souhaitais retracer l'époque où ils étaient en activité et ce qu'ils sont devenus aujourd'hui. Ces héritages industriels ruraux sont particulièrement marginaux. D'une part car il s'agit d'un patrimoine qui est plus difficile à valoriser que des patrimoines plus anciens ou des patrimoines naturels par exemple. D'autre part, l'imaginaire du rural et l'imaginaire de l'industrie n'ont pas beaucoup d'entrecroisements.

Il existe cinq sites de production industrielle qui sont aujourd'hui classés aux monuments historiques (la cité blanche, les fours à chaux, la sacherie Lafarge à Viviers-Le Teil, les chevalements de la mine à Saint-Priest et à Prades, les papeteries Canson de Montgolfier à Davézieux, Les Hauts-Fourneaux de La-Voulte). Ce sont des sites assez imposants, plus paysagers, qui ont été abandonnées et qui sont progressivement devenues des friches. Pourtant, aucun moulinage, aucune tannerie, ni mégisserie ne sont classés alors qu'ils représentent les sites industriels les plus présents en Ardèche.

**Donc paradoxalement, les sites classés sont ceux qui dénotent le plus du paysage ardéchois, en raison de leur grande taille...**

Oui ! Ce sont ceux qui se fondent le moins dans le paysage. À l'inverse, les moulinages sont plus petits et sont souvent habités, ou ont été transformés en chambres d'hôte. Ils sont différents des bâtiments

industriels tels qu'on a l'habitude de les imaginer, comme dans le Nord-Pas de Calais ou en Lorraine. C'est justement cette marginalité qui m'intéressait dans mon travail de recherche. Je me suis dit que comme ces bâtiments n'allaient pas recevoir de reconnaissance de l'État en tant que Monuments historiques, leur reconversion permettrait des expériences un peu à part, de laisser la voie ouverte à l'innovation sociale<sup>64</sup> et, par-là, de transformer l'image de la ruralité en suscitant de nouveaux récits territoriaux.

**En quoi le patrimoine industriel apporte autre chose au paysage ardéchois ? En quoi les reconversions de ces sites patrimoniaux peuvent-elles constituer une ressource pour le territoire ?**

Je pense que le patrimoine industriel apporte autre chose parce qu'il permet de sortir du récit d'un territoire le dépeignant comme ayant toujours été essentiellement agricole. En Ardèche, il y a eu une industrialisation jusque dans les vallées les plus éloignées. Ces sites et leur reconversion questionnent le monde dans lequel on vit, le monde dans lequel on a vécu et quel monde on veut pour demain, quel devenir pour les territoires ruraux ?

**La notion de paysage a beaucoup évolué au cours de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle : on est passé d'une acception essentiellement esthétique, construite par les Beaux-arts, en particulier la peinture, à son élargissement comme donnée éminemment subjective. Avant les années 1970, les usines étaient considérées comme un « non-paysage », banal et sans intérêt. Mais lorsque leur activité s'est arrêtée, elles ont révélé un véritable attachement de la part des personnes qui y travaillaient. Elles nous ont permis de prendre conscience que**

---

<sup>64</sup> Comme c'est le cas d'un ancien moulinage de Saint-Sauveur-de-Montagut accueillant aujourd'hui l'entreprise de fabrication de glaces *Terre adélice* ; d'une usine à bijoux réhabilitée en espace d'art contemporain La Nouvelle

**l'attachement au paysage n'est pas forcément esthétique, c'est aussi une histoire de familiarité. S'en est suivie l'émergence de catégories telles que le « paysage quotidien, ordinaire », le « paysage sensible ». À mon sens, la notion de patrimoine a connu une évolution sémantique similaire, on est passé d'un patrimoine qui représentait avant tout le monument au « tournant patrimonial » des 1970-80 et l'élargissement temporel, spatial de la notion allant de pair avec l'émergence de nouvelles catégories : patrimoine rural, industriel, maritime, jusqu'au patrimoine immatériel. Est-ce que la patrimonialisation des anciennes usines a provoqué un glissement du regard sur l'esthétique du patrimoine ? Est-ce que ça a induit un changement des critères esthétiques dans les décisions patrimoniales ?**

Je pense qu'il y a une différence importante quand même, entre l'évolution de l'élargissement du patrimoine et l'élargissement de la notion de paysage. La notion de patrimoine a été confisquée par l'État et par des groupes d'experts qui ont considéré qu'ils étaient les seuls à avoir les bonnes lunettes pour dire ce qui était patrimoine et ce qui ne l'était pas. Ce n'est pas le cas du paysage qui est resté un objet de tous. C'est pourquoi il y a une forme de reconquête de la notion de patrimoine par les citoyens, par des associations, des collectifs, etc. La question du paysage industriel en Ardèche vient aussi avec le temps. C'est la question de la « valeur d'ancienneté » d'Alois Riegl, pour qui, c'est parce qu'un bâtiment est en ruine, qu'il est patiné, voire dégradé, qu'on peut apercevoir la marque du temps et qu'on parvient à apprécier cet héritage différemment. Je pense qu'il y a un peu de ça dans le patrimoine industriel. Et puis il y a aussi la question du deuil de l'activité. La génération qui patrimonialise, ce n'est généralement pas celle qui a travaillé dans ces lieux.

Manufacture à Saint-Martin-De-Valamas ; ou encore la reconversion du moulinage de Chirols en tiers-lieu culturel et artistique.



C'est vrai que le processus de patrimonialisation a historiquement une dimension plus politique mais je pense que le paysage a aussi connu une forme de réappropriation, d'évolution vers une plus grande prise en compte de son caractère subjectif. Pour moi, les patrimoines industriels incarnent cette évolution dans le sens où ils sont devenus des paysages légitimes à être photographiés, représentés pour leur dimension esthétique et non plus seulement en tant que lieux de mémoires ouvrières.

Cette appétence pour le paysage, elle se lit aussi dans une logique de résistance à la mondialisation et à la globalisation, c'est la revanche du local en quelque sorte. « Mon paysage n'est peut-être pas un endroit exceptionnel, mais c'est chez moi » et je pense que le paysage permet d'exprimer ce « chez moi », ce que ma vue embrasse et mon attachement à cet espace. Mais ce n'est pas toujours simple car le paysage pose aussi la question de l'esthétique. D'une certaine manière si on le prend en photo c'est qu'il le mérite, ça peut nécessiter une prise de recul et un changement de regard. Cette prise de recul est parfois permise par l'arrivée de nouvelles populations qui valorisent certains lieux, et qui font réaliser aux personnes qui sont là depuis plus longtemps, leur qualité de vie ou une esthétique qu'on oublie quand on vit là tous les jours et qui est re-révélee par ces nouveaux regards. Par ailleurs, j'ai pu constater dans mes enquêtes que des personnes ayant vécu en ville pouvaient trouver ces paysages industriels plus rassurants, car ils en connaissent les codes.

**On a reçu plusieurs photos qui représentent selon moi des « Paysage-patrimoine », en ce qu'ils révèlent une crainte (on le voit dans les légendes) de voir disparaître des paysages dans un contexte de crise écologique et climatique. Cette angoisse de la perte existe depuis longtemps et est à l'origine des processus de patrimonialisation. Quels parallèles pourrait-on faire entre la crainte de la perte observée depuis**

**le début du xx<sup>e</sup> siècle qui était davantage une réaction à l'industrialisation et aujourd'hui, en réponse à la crise écologique ?**

L'histoire industrielle de l'Ardèche est jalonnée de moments où on interroge la perte d'un paysage, par exemple la perte du paysage des Châtaigneraies au début du xx<sup>e</sup> siècle, quand il y a eu l'installation des usines à tanin servant à extraire les tanins du bois de châtaignier utilisé pour le travail du cuir. Il y a alors eu la crainte que toute la châtaigneraie ardéchoise disparaisse. Les entreprises ont donc pris des mesures de replantage de châtaigniers pour rassurer la population locale. L'installation de l'industrie posait alors déjà la question de son impact sur le paysage.

**Dans le contexte de crise écologique, conserver et patrimonialiser les vestiges d'anciennes industries pourrait paraître contradictoire en ce qu'ils symbolisent des sources de pollutions passées et sont donc marqués par leur impact écologique. Comment concilier la patrimonialisation du passé industriel et questions environnementales ? Est-ce une réflexion engagée par les collectivités territoriales en charge des sites ?**

C'est vrai que ces sites industriels peuvent être des marqueurs d'une époque extrêmement polluante qui a généré le système dans lequel on vit. C'est intéressant de réfléchir à ce que vont devenir ces sites. Qu'est-ce qu'on en fait et à quel point les questions écologiques vont prendre une place dans ce processus ?

Mais cette question se pose finalement peu en Ardèche parce que la grande majorité des sites industriels, à l'instar des moulinages, ne sont pas polluants. Ils ont utilisé l'énergie de l'eau pour faire tourner une roue et l'eau repart tel quel dans la rivière. De fait, cette inquiétude quant à la pollution du site est assez peu présente. L'enjeu écologique se situe plutôt dans la réutilisation de l'existant.

## Des paysages repères

Il s'agit des paysages intimes, souvent ordinaires. Ils ne sont pas particulièrement esthétiques mais ils sont considérés comme familiers et rassurants par leurs auteurs. Les légendes qui les accompagnent sont souvent plus longues, plus personnelles et font référence à la quotidienneté : « chaque matin », « tous les jours », « sur le chemin de... ». Elles expriment une relation plus intime au paysage, qui fait figure de repère symbolique dans l'espace, à qui l'on associe une fonction mnémotique.

Dans les photos, il s'agit souvent d'un paysage capturé de la fenêtre de la maison, ou pris sur un trajet quotidien dont la relation de proximité est marquée par l'usage d'adjectifs possessifs (« au pied de mon arbre », « la vue de ma chambre », « ma fenêtre », « mon chemin », « mon paysage », etc.). D'autres marqueurs expriment la proximité, par exemple, alors que les photographies reçues sont majoritairement prises en plongée, celles des paysages repères sont davantage capturées à hauteur. Dans les légendes, les participants y ont davantage décrit leur relation sensorielle aux lieux, comme les ambiances sonores, ainsi que les émotions suscitées par cette relation.

« J'ai un petit coin, voilà c'est pas un coin secret parce que tout le monde peut y aller. Mais j'ai un endroit où j'aime bien aller me recueillir, je m'assois, je regarde la rivière qui s'écoule. La fuite de l'eau [...] Une espèce de plénitude, de bien-être, de nature. Il y a cette espèce d'isolement, comme si j'étais dans une coque. J'aime bien m'y réfugier. Voilà comme quand j'étais au sommet d'une montagne. » (St Alban-Auriolles)



« Cette photo a été prise par le velux de ma chambre. Il pleuvait beaucoup ce jour-là et je trouvais cela très apaisant. Ce paysage fait partie de ma vie depuis 4 ans et je ne m'en lasse pas. Il me reconforte au quotidien grâce à ses collines et à sa verdure que je trouve très reposante. De mon velux j'adore contempler les étoiles soirs d'étés et avec ce paysage je trouve cela magnifique. »



« Une partie intégrante de moi. Ce paysage représente pour moi la vue que j'ai depuis mes 5 ans, il représente tous les bons moments passé dans ma chambre entre copain, famille, il s'apparente aussi à la peur de perdre ce paysage qui m'est si cher »

## Le paysage est peuplé ! Recherche d'une proximité, d'une familiarité avec le vivant

« Si on ouvre l'œil, le matin, le soir, il y a d'autres mondes dans le paysage. Les chevreuils, c'est ce qu'il y a de plus facile à observer, on en voit tous les jours ici. Mais il faut ouvrir l'œil et le chasseur, il a cette curiosité d'ouvrir l'œil. » (Fédération départementale des chasseurs ardéchois, Saint-Étienne-De-Boulogne)

Rares sont les participants ayant choisi de faire figurer un animal (non-humain) dans leur photographie (seulement 8 photos). Excepté une biche, les animaux photographiés étaient essentiellement domestiqués ou liés à l'élevage (chien, cheval, moutons, taureaux, poules, etc.) Pourtant, lors des entretiens, de nombreuses personnes me témoignaient de leur désir d'observer, de connaître et de nommer la faune sauvage, la flore, les montagnes, comme autant de manières de les faire exister.

**Comment repeupler le paysage ? Perçoit-on la même chose que l'on soit chasseur, photographe ou simple promeneur ? Comment élargir notre regard pour y percevoir les indices de la faune sauvage, renforcer notre attention et nos connaissances à l'égard du vivant ? Comment refonder une « culture du vivant<sup>65</sup> » ? Quel est le pouvoir de savoir nommer ?**



Écoutez l'épisode 9 : « Le paysage est peuplé ! »



« Ma découverte de ce matin dans mon jardin », élève au collège de Jastres (Aubenas)

<sup>65</sup> MORIZOT Baptiste, 2020, *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes Sud.

« Avant je ne les voyais pas, comme beaucoup de gens. Tous ces petits oiseaux, ils sont dans tous les bois, dans tous les paysages. **Ils sont partout ces petits oiseaux, mais de moins en moins. Donc les photographe, c'est aussi une manière de les montrer [...]** Le paysage n'est pas vide, c'est pas juste un paysage, on sait que dedans, il y a plein de choses, enfin moi je le sais. Il y a une autre catégorie de gens qui sont capables de rester des plombes à observer, à regarder, prendre leur temps et ne pas être toujours en train de chercher autre chose. Quand on s'installe pour photographier, il y a aussi cette notion de patience, d'attente, de réflexion. On le fait pour du paysage, pour les couchers de soleil, pour les oiseaux, pour des guêpiers... Ça permet d'être un peu en phase avec la nature. Plutôt que de courir, de toujours voir courir, partir. » (photographe amateur, à Peaugres)

« Moi, je vois un oiseau. Ben si je peux pas le nommer, je me trouve ridicule. Une montagne pour moi, c'est pareil quoi » (Saint-Alban-Auriolles)

### Le regard du chasseur

« Le chasseur, il a ce regard plus aiguisé, parce que la faune sauvage, elle est quand même pas sur le devant de la scène. Elle se montre pas au grand jour comme le troupeau de vaches qui vous regarde passer quand vous êtes en vélo. Le chevreuil, vous avez pas le temps de le voir qu'il est déjà parti ! Il essaie de lire la nature, le chasseur. [...] Le chasseur, quand il se balade dans la forêt, il a ce regard un peu affuté quoi. L'oreille aussi. "Ah tiens y a des grives ici, hop, TIC, TIC, TIC". [...] On se balade dans la nature, on voit des animaux partout, tout le temps. Parce que l'œil est exercé [...] Quand on prend les jumelles pour chercher une bestiole en face, on sait où on va poser les jumelles quoi. Parce qu'on sait lire ce paysage. Quand vous avez l'habitude de voir le chevreuil à la bordure de telle zone, on sait qu'il faut toujours le chercher dans les bordures. Je sais pas comment le dire, mais il y a une lecture et un œil qui est un peu différent, je pense que naturellement on l'a tous, mais qu'on le développe ou pas. Le chasseur le développe plus parce qu'il a cet instinct de recherche. » (Chasseur salarié à la Fédération départementale des chasseurs ardéchois, Saint-Étienne-De-Boulogne)



## **Esthétiser la banalité d'un paysage quotidien pour le resignifier**

**Des toiles d'araignées ou comment montrer qu'on dépend les uns des autres à travers la photo de paysage.**

Jean-Philippe a 75 ans. Avec son épouse, ils vivent à Roiffieux, une petite ville située au nord de l'Ardèche dans la banlieue d'Annonay, depuis 42 ans. Pourtant rien n'aurait cette installation à Roiffieux.

D'origine auvergnate, Jean-Philippe est parti à Montpellier pour étudier la théologie protestante à Montpellier, jusqu'à ce que sa femme, infirmière, trouve un emploi à l'hôpital d'Annonay. Renonçant progressivement à son rêve de devenir pasteur, il fait une formation en électronique avant de rentrer à l'ANPE d'Annonay au sein de laquelle il gravit progressivement les échelons. Se pose alors à eux la question de s'installer de manière durable à Annonay, « une ville dont la taille nous convenait ». Une opportunité leur permet d'acheter un terrain à Roiffieux et d'y faire construire une maison.

« Le voisin, qui était instit dans le dans le coin, cherchait aussi un endroit pour construire. Il est venu nous dire, qu'il y avait un terrain mais qu'il était trop grand pour lui et qu'on pouvait se l'acheter à deux. Et donc c'est comme ça qu'on a construit nos maisons et on y est rentré en 80 [...] À l'époque, il y avait une route goudronnée, une des rares

route goudronnée dans le coin, sans trottoir, c'était du bas-côté en herbe.

[...] 80 c'est les années où, à la suite des plans Giscard pour favoriser la l'accession à la propriété, on avait des prêts intéressants avec... Enfin bon toute une mécanique. On a vu une espèce d'exode autour des villes dont on a fait partie. On a été tout à fait dans ce mouvement, et donc Roiffieux naturellement a été un des endroits de construction autour d'Annonay, ce qui fait que le centre-ville, enfin la ville elle-même, s'est vidée en grande partie. Il y a maintenant 16.000 habitants, alors qu'à l'époque il y en avait 20.000. La périphérie s'est considérablement construite »

Dès sa réception, la photo de Jean-Philippe et la légende qu'il a rédigée attisent ma curiosité. Je le rencontre en janvier 2023, pour un entretien qui a lieu chez lui, dans la cuisine de sa maison à l'architecture arrondie et harmonieuse. Je comprends que l'éthique protestante qui l'anime lui fait percevoir le paysage à travers ses aspects sociaux et moraux : le vivre-ensemble, les interrelations et l'interdépendance des uns et des autres. Cette représentation s'incarne particulièrement à travers l'installation de fils électriques qui parsèment son quartier « comme des toiles d'araignée » ou « comme des vagues qui éclairent la pénombre » me confie-t-il. Photographier et peindre ces lieux familiers de l'espace périurbain est, pour lui, une manière d'esthétiser le banal, de « rendre paysage » ce qui n'est pas perçu comme tel. Cette démarche constitue aussi un mode d'appropriation symbolique de son environnement





(Roiffieux) « C'est le chemin qui va de chez moi au village. J'y passe aussi bien à pied qu'en voiture. J'aime que cette toile d'araignée de fils puisse parfois donner une vie supplémentaire et pas seulement gâcher la vue. J'en ai fait une peinture »



« C'est la rue qui, à 100 mètres de chez moi, mène au village, c'est une rue qui est actuellement goudronnée, mais qui était autrefois un chemin de terre. Le long de cette rue, se sont progressivement construites des maisons, puisque nous sommes arrivés il y a 42 ans. Je ne m'y suis pas intéressé du tout à cette rue pendant très longtemps, je ne l'avais pas remarquée. Au moment où j'ai pris ma retraite en 2009, ça me démangeait depuis un temps, je me suis inscrit au groupe de peinture locale et j'ai cherché ce que je pouvais peindre. Mon idée, c'était pas de peindre un coucher de soleil, une carte postale – j'ai rien contre les cartes postales il y a de très belles cartes postales c'est pas ça – **mais je cherchais des choses qui soient banales dans le fond et que je pourrai sortir de leur statut de chose banale, pour essayer de montrer ce que j'avais vu en quelque sorte.** Et alors, ce qui m'avait frappé là, on le voit très bien sur ces images, c'est que la lumière met en valeur ces fils électriques comme des **toiles d'araignée**, comme des... Je ne sais pas comment dire, comme des espèces de vagues qui sont là dans le paysage. [...] C'est un peu des vagues lumineuses qui éclairent cette espèce de pénombre au milieu des arbres, au milieu des poteaux, au milieu du béton, des maisons.

Du coup, les poteaux disparaissent un peu, ils se noient dans le clair-obscur. Et on voit ce tissage de fils électriques et de téléphone qui accompagnent la rue et qui accompagnent la vie de la rue, qui rappellent à

quel point nous sommes complètement imbriqués les uns par rapport aux autres. On dépend des gens qui vont entretenir l'électricité, qui font que je peux allumer le soir sans problème. Enfin, on est dans des sociétés extrêmement organisées dans lesquelles on dépend d'énormément de gens [...]

**Je trouve ça beau. Mais beau, ça ne veut rien dire. Les goûts, les couleurs... D'une certaine façon, pour moi, c'est de la poésie.** Je ne suis pas du tout amoureux de la poésie en général, j'ai beaucoup de mal avec la poésie, enfin avec la littérature en tout cas. J'allais dire, "c'est chez moi". **C'est peut être ça l'expression qui convient mieux, "c'est chez moi", c'est-à-dire je m'y reconnais, même si c'est pas chez moi, c'est la rue de tout le monde et ce sont les maisons d'autres, de voisins, c'est pas chez moi mais on dit "c'est mon village". Ça m'appartient pas le village, j'en fais partie. Pareil, là je fais partie de ce paysage, c'est chez moi, je m'y sens bien. »**

(Entretien réalisé à Roiffieux, le 16.01.2023)



Écoutez l'épisode 14 : « Esthétiser la banalité d'un paysage quotidien pour le resignifier. Une lecture photographique des fils électriques à Roiffieux »





Laÿ/Pourchères

« La ruralité c'est aussi la solitude, les déplacements et les déserts médicaux »

Une lecture photographique du paysage de Pourchères



« [J'ai pris cette photo pour] le côté un peu *no man's land*, ces endroits qu'on prend tous les jours sans y prêter le regard. [...] Il y a beaucoup de gens qui vivent seuls à la campagne. Cette petite cabine mal foutue, perdue dans un croisement, ça représentait aussi pour moi un individu perdu dans une société qu'il ne comprend pas. D'une certaine manière, il y avait cette solitude, ce décalage. Parce que voilà la route, l'abribus est cohérent, mais les sapins et les vaches n'ont rien à faire avec l'abribus, dans un certain imaginaire. Et puis il y avait aussi le symbolique : c'est le dernier arrêt de bus qui vient de Privas et donc, à partir de cet endroit-là, si vous n'avez pas de voiture vous êtes mort. [...] Je trouvais que c'était intéressant aussi parce qu'on parle d'égalité... Les gens qui habitent ici ne sont pas égaux avec Privas. Il y a beaucoup de gens qui ne se rendent pas compte ce que c'est de vivre à la campagne, entre le côté solitude, les déplacements, les déserts médicaux, etc.

Donc cet endroit-là, je le trouvais vraiment intéressant. À la fois, ça représentait un peu l'individu perdu dans un monde qui change et puis en même temps cette limite symbolique »



## Les paysages solastalgiques ou la nostalgie du futur

Le paysage solastalgique désigne un paysage dont on ressent qu'il serait sur le point de s'éteindre dans un contexte de crise écologique. Le paysage joue ici le rôle de support de projection d'un sentiment de perte au futur, perte de l'état actuel de son lieu de vie, perçu comme particulièrement fragile face aux mutations des paysages. Les légendes qui accompagnent ce type de photographies utilisent à la fois le futur et le mode interrogatif : « mon village va t-il... », « Qu'advientra-t-il si... », etc.

L'arrivée d'une route, une ligne électrique, la construction d'un lotissement, l'assèchement progressif d'un cours d'eau, une invasion incontrôlée de la végétation, l'écroulement et la disparition définitive des terrasses, toutes ces traces perceptibles de l'évolution de notre cadre de vie sont considérées comme de potentielles atteintes aux paysages quotidiens. D'ailleurs paysage en déclin et paysage intime se chevauchent parfois : c'est parce qu'on est attaché à un lieu que l'on craint de le perdre, comme l'explique cette légende : « Ce paysage représente pour moi la vue que j'ai depuis mes 5 ans, il représente tous les bons moments passé dans ma chambre entre copain, famille, il s'apparente aussi à la peur de perdre ce paysage qui m'est si cher »

(Ruoms) « Patrimoine sportif et folklorique ardéchois : Depuis 38 ans le Marathon des Gorges de l'Ardèche accueille des centaines de pratiquants de toute l'Europe. L'évènement sort de deux annulations liées au niveau d'eau... Le changement climatique touche les pratiques et le patrimoine culturel local. Heureusement cette année fut parfaite, confer photo. Mais clairement la menace pèse. »



(Désaignes) « Un souvenir de famille : Ce paysage évoque pour moi la peur de perdre un "repère" un endroit où je me sens bien ou j'ai énormément de souvenirs. Il m'évoque aussi la nécessité d'agir pour la sauvegarde de milieu naturel comme celui-là et l'envie, la nécessité d'aider ce paysage cette nature si paisible, si calme mais pourtant si fragile à s'adapter au changement climatique en cours »





(Peaugres) « Mon village : Mon village évolue. Va-t-il rester un village aux maisons de pierre ? Des maisons quelconques vont-elles envahir les espaces verts qui ponctuent ce village à l'habitat dispersé ? Ce serait dommage. »



« La plaine de Peaugres : Ce paysage que je parcours à pied, en courant, à vélo, est à la fois immuable et changeant selon les saisons, les cultures et la lumière. Je ne m'en lasse pas, pourvu que ça dure ! »

### Le paysage de Peaugres. Une image du rural qui s'efface ?

« Il y a beaucoup d'habitats dispersés entrecoupés de zones vertes. Des pâtures, des bois, des petits chemins vicinaux, des bosquets, des choses comme ça... Et cette photo, je la trouve intéressante à plusieurs points de vue, parce qu'on est là, juste au-dessus du cœur du village, qui est vraiment à l'ancienne. Les vieilles pierres, bien regroupées pour s'abriter du vent, de la chaleur en été, c'était fait comme ça. Après on s'éloigne un peu et on se rend compte qu'au fil des ans, les constructions, elles, n'ont plus respecté, parce qu'elles ont eu le droit hein, le **style traditionnel local** [...] Si ça se transforme en lotissement, on voit que des petites cases les unes à côté des autres, c'est plus le paysage que j'ai trouvé quand je suis venu habiter à Peaugres y'a 20 ans. Et j'ai pas envie de voir ça quoi, c'est un peu ma crainte. Donc j'espère que ça bougera pas. **Si j'ai fixé cette photo-là, c'est en espérant de pouvoir la refaire dans 10 ans et de voir ce qui a changé la superposer.** » « Y a des petites zones qui ont été conquises par des maisons. Mais globalement c'est assez maîtrisé je trouve [...] Ça se fait au détriment des choses toutes simples, les petits oiseaux qui sont dans les bosquets, les rongeurs, les vaches aussi pour les pâtures, on va les mettre en stabulation plutôt que dans les prés. Et la faune sauvage aussi, les renards, les lièvres. Moi j'ai la chance d'en voir autour de chez moi. **J'ai qu'une crainte, c'est qu'il y ait un lotissement qui se construise derrière chez moi,** je verrais plus les lièvres que j'ai photographié derrière chez moi ».

« Alors au milieu on a, on a un champ, c'est une céréale, c'est un blé ou je ne sais pas quoi. Il est pas trop grand donc on estime que ça n'a pas été trop remarqué. C'est pas comme dans les paysages à l'infini ou comme certaines images d'Amérique du Nord où on voit des trucs à perte de vue. Donc c'est à taille humaine, c'est joli et y a un chemin qui serpente, hein, on le devine un peu là, donc on respecte un petit peu aussi les voies de communication rurales qui permettent d'aller d'un endroit à un autre. Ça permet encore aux promeneurs de se promener dans la nature et dans ce secteur-là, on peut y croiser des lièvres, des rapaces, des bouviers, des buses, des choses comme ça. Et puis des hérons parfois aussi et un peu plus bas. Là, à gauche, on a une zone un peu plus boisée. C'est un petit peu l'équilibre qu'il faudrait conserver quoi : du bois, de la forêt, c'est ça qui apporte de la fraîcheur et de l'oxygène, des zones cultivées mais pas outrance parce qu'il en faut hein. Et puis du verger. Là-bas, la colline, la forêt. J'espère qu'un jour, quand on verra ces formes-là, j'espère que ce ne sera pas des maisons ou un grand hangar industriel ou je sais pas, une décharge monstrueuse »





(Belsentes) « Cette photographie prise en 2019 montre le paysage enneigé proche du plateau ardéchois, n'est-ce pas dommage de ne plus voir cette neige ? »



(La Souche) « L'Ardèche touristique sera-t-elle encore longtemps attractive sans eau ? »



**Y aura-t-il encore de la neige en Ardèche en hiver ?**



(Photographies issues de l'Observatoire photographique des Monts d'Ardèche (2005), réalisées par les photographes Geoffroy Mathieu et Bertrand Stofleth



## Que restera-t-il de l'après-ski ?



**« Les réactions sont toujours ambivalentes autour des friches d'anciennes stations de ski, entre l'attachement et le sentiment d'un paysage de crise »**

Entretien avec **Pierre-Alexandre Metral**, doctorant en géographie (PACTE-Labex ITEM) dont les recherches sont consacrées à la fermeture des domaines de ski alpins (thèse intitulée « La montagne désarmée, une analyse des trajectoires territoriales des stations de ski abandonnées »), le 23.01.2023.

« Je travaille sur ce qui reste après. En termes de paysage, il existe différentes formes de ce qui advient lors des fermetures des stations de ski, entre reconversion et non-reconversion. Quand je parle de non-reconversion, c'est lorsque tout est laissé à l'abandon, les équipements du ski, les remontées mécaniques, les pistes ou d'autres bâtiments qui avaient un lien direct avec l'économie touristique mais qui ne sont plus en fonctionnement. Il y a des reconversions qui passe par le démantèlement. Des fois, c'est le démantèlement total. En général, ce n'était pas des lieux de vie et de ce fait, ils n'ont aucun potentiel de reconversion.

**Ça arrive qu'il y ait de gros débats, des refus au démantèlement ?**

Oui, pour plusieurs raisons. La première, c'est l'aspect patrimonial, parce que ça rappelle un souvenir. Ça rappelle qu'un jour, il y a eu du ski sur le territoire, et puis de l'autre côté, il y a aussi ceux qui croient dans l'avenir du ski. La friche, c'est le dernier espoir qu'un jour il puisse de nouveau y avoir du ski. Et si par mégarde on venait retirer la remontée mécanique, on sait que ça sera fini pour le ski. Du coup, la friche a un rôle symbolique. Elle pose aussi des problèmes écologiques avec des animaux qui viennent taper contre les câbles et elle n'est pas en adéquation avec les projets de territoire. Toutes les remontées mécaniques abandonnées dans les PNR ou dans des géo-parc posent vraiment la question du paysage. Est-ce que c'est ça le paysage qu'on veut vendre ? Est-ce qu'on veut les préserver ? Est-ce qu'il faut forcément garder ces friches ? Tous ces équipements laissés à l'abandon participent aussi à l'image un peu nauséabonde de la station fantôme... La station fantôme, c'est la désolation, c'est la mort, c'est l'abandon, c'est tous les traumatismes.

Les réactions sont toujours ambivalentes avec ces friches, entre l'attachement et le sentiment d'un paysage de crise. Il y a aussi



des friches qui sont dans l'entre-deux, qu'on a essayé de reconverter, on a fait des œuvres d'art sur les téléskis, on les a retapés pour les mettre en valeur.

### **Qu'en est-il en Ardèche, je pense à la croix de Bauzon par exemple ?**

C'est typiquement le genre de site qui va s'éteindre, au regard d'autres sites du même ordre qui se sont éteints. C'est ce qu'on appelle un « stade de neige » : en plus d'un petit domaine skiable avec plein de pistes assez diversifiées (des rouges, des bleus, des noirs), t'as aussi une fonction d'accueil touristique avec des petits services, dont la location de ski, l'école de ski, le restaurant, le bar etc., mais tu n'as que des logements collectifs. Quand on regarde les statistiques, c'est le genre de domaine skiable qui va fermer parce qu'il cumule beaucoup de handicaps. Le premier pour la croix de Bauzon, c'est l'éloignement, puis bien sûr le problème climatique, les modifications de l'enneigement. On n'est plus dans les configurations initiales de lorsqu'on a aménagé la station dans les années 1930, l'enneigement aujourd'hui est beaucoup plus aléatoire. Enfin, il y a le vieillissement des installations. Là, on est sur des remontées mécaniques qui ont une vingtaine, une trentaine d'années je pense, et qui ont atteint leur maturité, qui sont dans leur phase d'obsolescence. Et si on veut les maintenir, ça coûte un pognon de dingue. C'est souvent ce qui déclenche les fermetures.

### **Il y a des plans prévus pour permettre sa reconversion, sa réhabilitation ?**

Il y a une sorte de première étape qui a été la suppression des autres domaines skiables pour concentrer l'investissement uniquement sur celui-là. Il y avait le domaine skiable de Lachamp Raphaël, de l'Areilladou, de Sainte-Eulalie, de Coucouron. À Borée aussi, il y avait un petit télési. [Sur la croix de Bauzon]

repose toute cette vocation sociale du tourisme d'apprentissage. Elle permet aussi d'éviter les trajets pour aller dans le Vercors. Ces domaines skiables ouvrent 10 jours par an alors que le seuil de rentabilité des stations, c'est 100 journées d'ouverture. Ils existent pour la vocation sociale et l'animation du territoire, il n'y a pas de recherche économique sur ce type de structure. Il n'y en a jamais eu. Leur seule vocation, c'est l'animation, c'est faire vivre le territoire, proposer une activité, attirer des gens. La vocation de rentabilité, le profit économique, ces aspects très capitalistiques, ça vaut pour les grosses stations des Alpes.

### **Comment imagines-tu la Croix de Bauzon dans l'après-ski ?**

Les stades de neige sont plutôt bien reconvertis d'une manière générale, parce durant leur fonctionnement, ils développent déjà des activités sur l'été de type VTT ou ils utilisent les téléskis pour monter des luges d'été. Ils sont donc progressivement devenus des lieux qui vivaient pendant deux saisons, en hiver, c'était des stations de ski, en été, c'était des bases de loisirs de montagne. Quand ils ferment, ils perdent leurs fonctions hivernales mais ils poursuivent leur vie en été.

En plus, la Croix de Bauzon, c'est tout bonnement magnifique. On a des aménagements qui sont assez géniaux. On a une route d'accès vers la montagne et c'est un point de départ de plein de randonnées. Ça, c'est une ressource qui est énorme donc il y aura toujours de la vie à la Croix de Bauzon, peu importe qu'elle ferme. Ça j'en suis persuadé. »

## Le paysage turbulence

Les perceptions des évolutions sont au cœur du paysage turbulence. Le terme « turbulence » traduit l'idée d'évolutions rapides et d'apparence désordonnée. C'est un paysage qu'on ne reconnaît plus tellement il s'est transformé, qui semble nous échapper tant il est le support de mutations accélérées, tantôt considérées comme nécessaires, mais le plus couramment jugées trop rapides, parfois même décrites comme brutales.

Ces transformations profondes du paysage reflètent les changements sociétaux en Ardèche : la déprise agricole, l'évolution des pratiques agropastorales, les flux de populations et l'installation de nouveaux habitants, le développement urbain, l'évolution des manières d'habiter, de nouveaux rapports au à la nature, etc.

C'est un paysage turbulence car il provoque des débats, en ce qui concerne les politiques d'aménagement (l'étalement urbain, la prolifération d'enseignes publicitaires, les éoliennes et les panneaux photovoltaïques), mais aussi sur le sujet de la fermeture des paysages, thématique largement mobilisée dans les entretiens.



(Depuis le Col du Buisson, Pailharès) « Cette vue questionne la place de la forêt dans les paysages ardéchois. La forêt est récente sur le territoire, arrivée le plus souvent suite à la déprise agricole. Le bois est devenu le nouvel eldorado de la transition énergétique, c'est une matière à tout faire. Le Pin de Douglas (premier plan) est considéré comme une essence d'avenir pour la filière, la demande est croissante. Quel sera le devenir des forêts spontanées et diversifiées, vont-elles disparaître pour laisser place à la sylvo-industrie ? Un paysage transformé par des cultures monospécifiques, gérées en coupes-rases/plantation à l'impact visuel et environnemental fort. »

## Les paysages dénaturés

« Artificialiser des terres agricoles pour y construire une zone commerciale qui ne cesse de s'étendre n'est pas une fatalité. C'est un choix politique. »

*Légende d'une photographie envoyée dans le cadre de l'appel à photographie « Paysages mobilisés ».*

Cette catégorie désigne les paysages ayant subi des évolutions perçues négativement par les participants. Elle est celle qui suscite les légendes les plus contestataires, avec le plus souvent, une injonction au changement. Pour mettre en exergue ces transformations, les participants ont parfois eu recours à des photographies avant-après.

L'expression « **paysages dénaturés** » est ici paradoxale tant les débats les plus virulents portent avant tout sur l'irruption d'une végétation spontanée entraînant la fermeture du paysage, associée pour une grande partie des enquêtés à sa dégradation. Ce serait donc plutôt l'« ennaturation » des paysages qui apparaîtrait comme un problème. Mais ce constat est loin d'être partagée de tous, en particulier par les plus jeunes ou les personnes arrivées récemment sur le territoire. Outre cette question de la fermeture des paysages, au cœur des controverses, les enquêtés s'accordent sur un étalement urbain croissant, davantage critiqué comme une autre facette de la fermeture des paysages que pour ses répercussions écologiques.

Enfin, la sur-fréquentation des sites touristiques, en particulier les Gorges de l'Ardèche, et les aménagements « anarchiques » qu'elle génère est le sujet le plus couramment évoqué par les enquêtés habitant dans le sud du département.

---

<sup>66</sup> LUGINBÜHL Yves, 1999, « Perception paysagère des espaces en déprise et des boisements spontanés des terres agricoles », Ingénieries-EAT, pp. 25-29.

## Des paysages qui se ferment ?

« Pour les agriculteurs, un beau paysage, c'est d'abord un beau champ : c'est un champ cultivé jusque dans ses coins ; les coins mal entre-tenus sont le signe du travail mal fait. Un beau champ labouré, c'est un champ où tous les sillons sont rigoureusement parallèles, et dont on surveille la régularité à la sortie du soc de la charrue. La régularité des sillons sont le gage d'une levée régulière des semences, donc d'une croissance égale des plantes et d'une récolte qui assure le ramassage de tous les grains, c'est-à-dire d'un rendement optimal. » <sup>66</sup> Yves Luginbühl

## Une brève histoire de l'émergence de notion de « fermeture du paysage »

« La fermeture du paysage désignerait donc les difficultés d'appréciation d'un paysage qui se transforme sous l'effet de boisements, dès lors que cette transformation va à l'encontre d'un modèle d'appréciation de référence qui est le paysage ouvert; difficultés en termes esthétiques, dues à l'introduction d'une forme plastique contrariant les normes esthétiques en vigueur pour la lecture d'un paysage de vallée ("perte de toute perspective dégagée"), difficultés en termes "sensibles", puisqu'"un effet d'oppression résulte de la substitution de l'espace fermé à l'espace ouvert" »

La fermeture des paysages ardéchois est sans conteste la thématique la plus fréquemment évoquée dans les propos des personnes interrogées. Bien qu'elle ne soit mentionnée que dans deux légendes des photographies envoyées, la préférence pour des paysages ouverts est en revanche manifeste dans la manière de cadrer les photographies et rares sont les photos en plan rapproché.



Déjà en 2005, un article collectif paru dans *l'Espace Géographique* notait que « la fermeture des paysages est l'une des expressions qui revient le plus couramment à propos des territoires ruraux, comme une menace qui oblitérerait l'avenir de ces derniers »<sup>67</sup>. Loin de nier la réalité de ce phénomène de fermeture et les risques qui lui sont associés par la majorité des personnes interrogées – en termes de biodiversité, d'incendies, etc. – il est étonnant de constater que ses soubassements sociaux, politiques, culturels et esthétiques aient peu fait l'objet d'études en sciences sociales.

Pour les auteurs de cet article, la fermeture des paysages serait le produit d'une construction sociale qui aurait émergé dans les années 1970-80 – « qui ne coïncide pas forcément avec l'origine du phénomène dans sa matérialité », dans un contexte post-exode rural où l'on annonce de manière catastrophiste, une forte diminution du nombre des exploitations agricoles, le progressif abandon des terres et leur inéluctable enfrichement. Bien que ces prévisions aient ensuite été largement nuancées, la représentation sociale des friches et la progression des boisements resteront associées à la défection du monde rural, son délaissement et sa déliquescence, voire sa mort sociale. L'attention portée au phénomène s'expliquerait également par la montée en puissance de certaines professions de l'aménagement (en particulier les paysagistes-concepteurs) et l'émergence de la notion de paysage dans les politiques publiques, en tant que donnée sensible participant à une meilleure qualité du cadre de vie des populations<sup>68</sup>.

---

<sup>67</sup> LE FLOCH Sophie, DEVANNE Anne-Sophie, DEFFONTAINES Jean-Pierre, 2005, La « fermeture du paysage » : au-delà du phénomène, petite chronique d'une construction sociale, Belin | « l'espace géographique », tome 34, pp. 49-64.

<sup>68</sup> *Ibid.* Pour aller plus loin concernant l'historicité de la notion de « fermeture du paysage », je renvoie également vers LE FLOCH Sophie et DEVANNE Anne-Sophie, 2002, La notion de fermeture du paysage : trente années de succès sur la scène institutionnelle française, Paris, Cemagref, Bureau des Paysages (MATE/DNP), [rapport de recherche], 30 p.

Dans cette lignée, une étude sur le paysage des Causses montre **le basculement des représentations paysagères, de la valorisation du retour de la forêt (entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et 1970) à la promotion d'un paysage ouvert (à partir des années 1970)**. « En une ou deux décennies, on passe d'un consensus autour de la forêt à un consensus autour des milieux ouverts<sup>69</sup> » avec une plus grande valeur accordée aux paysages anthropiques, qu'ils soient cultivés ou culturels.

### Le milieu forestier en Ardèche

L'Ardèche est le département le plus boisé de la région Auvergne-Rhône-Alpes avec 57% de sa surface couverte par la forêt<sup>70</sup> dont 60% de feuillus (peupliers, châtaigniers, chênes et hêtres sont les plus fréquents), 20% de résineux (pins sylvestres, pins maritimes mais aussi sapins, épicéas et Douglas), 20% de peuplement mixte<sup>71</sup>. **En Ardèche, l'expansion forestière a débuté dès 1850, avec l'industrialisation et le délaissement des parcelles agricoles. Dès la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'exode rural et la déprise agricole ont accentué ce phénomène et favorisé la croissance forestière sur les pentes.**

Ainsi, comme le mentionne l'une des légendes reçues, la forêt est encore récente sur le territoire ardéchois. En 50 ans, le patrimoine forestier du département a plus que doublé, passant de 120 000 à 250 000 ha<sup>72</sup>, dont 90% de forêts privées.

<sup>69</sup> LEPART Jacques, MARTY Pascal et ROUSSET Olivier, 2000, « Les conceptions normatives du paysage. Le cas des Grands Causses », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 8, n° 4, p. 16-25.

<sup>70</sup> <https://www.ardeche.fr/163-filieres-strategiques.htm>

<sup>71</sup> « État des lieux économique de la filière forêt-bois en Drôme-Ardèche », rapport réalisé par Fibois Ardèche-Drôme, octobre 2022.

<sup>72</sup> <https://www.ardeche.gouv.fr/milieu-forestier-a934.html>

**En Ardèche, la sylviculture est une activité économique importante et croissante.** L'exploitation du bois concerne très majoritairement des résineux (en particulier du douglas et le sapins/épicéas) et sert pour le bois d'œuvre (utilisé pour le bâtiment, l'ameublement ou la production de palettes). Le feuillus est récolté de manière nettement plus résiduelle (en particulier le peuplier). **Bien qu'elle génère aujourd'hui une véritable économie, l'expansion de la forêt est très largement associée dans les esprits à la déprise agricole.**

**La notion de fermeture des paysages renvoie à des situations diverses,** d'une part à la plantation volontaire d'arbres (dans le cas de la culture du bois par exemple), d'autre part, le boisement spontanée et progressif (lorsqu'on dit que la « nature reprend ses droits »). Ces types de reboisement marquent le paysage de manière différenciée : le premier, **l'enrésinement, souvent qualifié de « timbre-poste »** inscrit des marques sombres dans le paysage. Il est d'autant plus reconnaissable lorsqu'il s'agit de plantations alignées sur des parcelles souvent géométriques. Le second type est qualifié de « **friche** » et renvoie au **reboisement spontanée**, consécutif à l'arrêt d'une activité humaine sur le milieu.

**De manière paradoxale, la question de la fermeture des paysages peut donc traduire une nature anthropique et maîtrisée, de même qu'elle peut désigner des espaces délaissés de l'activité humaine, une nature plus « libre ».** On parle alors d'enfrichement, de « grignotage », voire d'une « nature menaçante »... C'est le type de fermeture du paysage qui était le plus craint par les personnes interrogées. En effet, rares sont les photos où n'apparaissent pas les monocultures de résineux, bien que celles-ci n'aient finalement peu été évoquées dans les légendes des photographies, ni dans les entretiens (excepté peut-être au Cheylard).



Écoutez l'épisode 10 : « Des paysages ardéchois qui se ferment ? »



(Ajoux) « Le Rocher aux environs de 1930 »



« Paysage qui s'est beaucoup fermé depuis les années 1930. Terrasses qui ne sont plus cultivées et qui se sont dégradées avec les intempéries, le passage des moutons, chèvres... »



Écoutez l'épisode 10 : « **La nature a repris ses droits** ». **Lecture photographique du paysage d'Ajoux**



## La lecture photographique de Benoît Pascault : « la nature a horreur du vide »

Chargé de projet au Conservatoire d'Espaces Naturels Rhône-Alpes (CEN), le 16.12.2022

« C'était de la culture vivrière. On avait des châtaignes, on avait des pommes de terre, on avait des céréales, des troupeaux. Ils ont de tout temps exploité tout ce qu'il pouvait exploiter, ce qui est exploitable. On voit sur cette photo une partie très minérale qu'ils n'ont pas pu exploiter parce qu'on ne pouvait rien y faire, un tas de cailloux en gros, une « clape » [en occitan]. Et puis toute la partie basse où il y avait ces systèmes de terrasse et où effectivement, c'était entretenu. Les habitants avaient aussi besoin de se chauffer, c'est pourquoi ils coupaient tous les arbres.

À Montselgues, on a recueilli les discours d'anciens qui disaient qu'il n'y avait pas un genêt à l'époque sur ce plateau parce qu'il fallait se chauffer, allumer le four pour cuire le pain et même que certains volaient les genêts des autres pendant la nuit. Ça c'est drôle, je ne sais pas si ça a eu lieu, mais ça se dit... Aujourd'hui, ce sont des secteurs qui se sont refermés suite à l'exode rural. La mécanisation agricole aussi a conduit à délaissé un certain nombre de parcelles trop difficiles à exploiter. Moins de gens présents sur le territoire, donc on s'est focalisé sur des terres moins ingrates en termes de productivité.

La nature ayant horreur du vide, elle reprend ses droits et le paysage se ferme. Là, pour moi, on n'est pas dans un paysage fermé, on est dans un paysage plutôt ouvert. C'est le milieu qui se ferme. Et effectivement, on voit qu'il y a encore des secteurs herbacés ouverts, mais on voit que les lignes, donc ce qui qu'ils appellent la broussaille et qui peut paraître sale pour le monde agricole ayant été habitué à tout entretenir et à avoir cette logique de la ressource pour les animaux. Ce n'est pas complètement vrai dans la réalité, les troupeaux ont aussi besoin de manger des feuillages, des ronces. Faut pas faire que du propre quoi !

Voilà, on a effectivement, je dirais, un paysage typique de l'Ardèche qui, à un moment donné s'est dépeuplé et la nature a repris ces droits.

**On évoquait tout à l'heure le fait que le paysage a longtemps été perçu en Occident soit comme un décor, soit comme une ressource. À l'aune des nouvelles réflexions initiées par les sciences humaines mais aussi par les écologues, est-ce que tu observes des changements de représentation ? En particulier sur cette question de l'ouverture/fermeture des paysages. Par exemple, est-ce qu'il y a des évolutions dans les manières d'entretenir le paysage ou dont on va peut-être faire plus attention à la biodiversité ?**

Il y a effectivement des évolutions. On revient à cette question de l'embroussaillage, la fermeture des milieux ouverts. C'est perçu comme de la saleté, ça fait pas propre. Et du coup, faut entretenir, faut craquer l'allumette comme ça se faisait, comme ça se fait encore sur le plateau, pour entretenir cette broussaille qui empêche de faire pousser l'herbe. Alors qu'on a démontré que sous un genêt, il y avait de l'herbe plus longtemps en été, et que c'était intéressant pour les animaux. Ces perceptions existent effectivement. Derrière les notions de *wilderness*, de réensauvagement, de retour à la libre évolution, il y a cette idée que certains milieux ont besoin qu'on les laisse en paix en fait. C'est complètement lié à la main de l'homme, ces milieux étaient entretenus car il y avait plus d'habitants sur ce territoire par le passé. Aujourd'hui il y en a eu moins, donc la trajectoire écologique fait que les milieux se ferment. Est-ce que c'est grave ou pas ? De mon point de vue, non. C'est la vie, on ne peut de toute façon pas tout rouvrir. Les espèces des milieux ouverts vont disparaître et les espèces des milieux plus fermées vont venir. Il y a cette mosaïque de diversité. À moins que l'activité humaine ne cesse totalement, on n'aura jamais des milieux complètement fermés partout. »

## La forêt menace-t-elle le patrimoine ? Paysage culturel VS paysage naturel

« Ainsi, la même forêt est-elle appréciée par un citadin qui y voit le symbole de la nature préservée et totalement rejetée par un agriculteur qui considère qu' "un arbre de plus, c'est un homme de moins" » (Yves Michelin)

La question de la « fermeture du paysage » est intimement liée à une représentation patrimoniale du paysage. D'une part, la forêt recouvrirait les anciennes terrasses aménagées où l'on cultivait de la vigne, des châtaigniers, des fruitiers, qu'à l'inverse, il faudrait conserver, visibiliser, sauver de la destruction. Cette peur de la perte des terrasses en pierre sèche témoigne aussi de la nostalgie d'un temps que n'ont souvent pas connu les enquêtés, une « exo-nostalgie »<sup>73</sup> pourrait-on dire, d'une époque où la terre était travaillée, cultivée et la nature entretenue, aménagée. Cachées sous l'épaisse couverture végétale, les terrasses en deviennent les fantômes d'un paysage qu'on regrette, mais dont on continue d'en percevoir les traces, dès que les arbres perdent leurs feuilles et que l'hiver s'annonce.

**Elles symbolisent dans l'esprit des ardéchois interrogés, le travail de la terre et le dynamisme du territoire d'antan entretenu et habité, à l'opposé du délaissement et du manque d'entretien d'aujourd'hui, d'une Ardèche associée au tourisme et aux maisons secondaires.**

D'autre part, prenant le pas sur ces cultures aménagées, s'imposerait une nature incontrôlable, inesthétique, invasive, voire dangereuse, car allergène et favorisant les risques d'incendies. Si cette nature est

perçue comme inadaptée, ce serait surtout car elle est exogène, à l'opposé d'espèces endémiques, très fortement valorisées car emblématiques du territoire ardéchois. C'est le cas des châtaigniers, des chênes, des hêtres.

Lorsqu'on évoque le paysage, surgit donc une forte dichotomie entre une nature nuisible (les sangliers, les plantes dites invasives, les landes à genêts) et une nature anthropique, patrimoniale, témoignant d'une « valeur travail » qui s'est perdue. Cette représentation conservatoire d'un paysage ouvert se réfère grandement à une certaine époque de l'histoire locale, telle qu'on se l'imagine, à la fois agricole et bien plus peuplée.

De fait, cette fermeture et son corollaire, la disparition du paysage composé de terrasse est vécue très violemment par plusieurs personnes, dont témoigne l'usage de formules catastrophistes, telles que « c'est affolant », « c'est terrible », « ça gangrène le paysage », « La fermeture des milieux ça fait mal, ça fait mal de voir qu'il y a tout ça qui se ferme et qui ne reviendra probablement jamais », etc.

« Pour moi, c'est viscéral la fermeture de ces paysages. Parce qu'en plus, c'est une disparition, une modification du biotope total. Une fermeture du paysage, c'est la disparition de variétés [...] Et puis on s'imagine le pin noir qui prolifère aussi, qui est invasif, qui asphyxie toutes les autres plantes, c'est intolérable quoi, c'est intolérable ! Et c'est vrai que quelque part, l'homme est obligé d'intervenir dans le milieu, d'essayer de le modifier pour que le milieu vive. C'est quand même paradoxal quoi. C'est terrible. Terrible ! »

---

<sup>73</sup> Berliner David, 2018, *Perdre sa culture*, Bruxelles, Zones sensibles.

« Et les pins, ils ont été plantés sur les Cévennes, pour le boisement des mines à l'époque bien sûr, mais bon, voilà ils sont invasifs donc les graines se propagent et ainsi de suite. Ils sont en train de boucher, de fermer tout le milieu. Le feu se charge de les ouvrir des fois. Donc des fois, quand il y a un incendie suivant où c'est... Je ne suis pas forcément... Je ne vais pas forcément pleurer. C'est malheureux mais c'est comme ça. Parce que quand vous voyez ces fourrés qui brûlent, puis qu'après il y a plein de terrasses qui apparaissent. On se dit, mais là, dis donc, c'était cultivé à une époque. Alors que c'était tout envahi par la Lysandre, elle avait tout envahi. C'est fou quoi. On redécouvre une activité qu'on n'aurait jamais imaginé, c'est peut-être un côté pervers, mais bon, après tout... hein ? » (Saint-Alban-Auriolles)

La fermeture des paysages est aussi rendue responsable de l'érosion de la biodiversité (en particulier, la disparition de la petite faune), de même qu'elle favoriserait la propagation des feux de forêts.

La perte de qualité écologique provoquée par la fermeture des milieux ne faisait aucun doute aux yeux d'une partie des enquêtés. Tant et si bien que la réouverture des paysages était tellement valorisée par mes interlocuteurs qu'elle en devenait parfois synonyme de « favoriser la biodiversité ».

Ainsi, alors que j'évoquais une initiative de débroussaillage menée par la Fédération de Chasse de l'Ardèche, la personne interviewée me reprend :

« - Débroussaillage, c'est pas le terme exact, c'est amélioration de la biodiversité, nous on a on a ré-ouvert des milieux. » Puis, plus tard « Alors localement on réouvre un peu, on fait de la biodiversité ».

Toutefois cette perception n'est pas partagée par tous. Lors d'un atelier au lycée du Cheylard, durant lequel les lycéens ont été invités à conduire une enquête de terrain auprès des habitants, ils se sont offusqués de cette valorisation d'un paysage ouvert, représentant pour eux, une considération esthétique alors que ce sont les motivations écologiques qui devraient prédominer.

Sans remettre en cause la fragilisation des composantes paysagères emblématiques telles que terrasses en pierre sèches ou les châtaigneraies et leur richesse patrimoniale, ces émotions contradictoires à l'égard de cette « fermeture du paysage » seraient intéressantes à explorer et à mettre en perspective dans une étude plus approfondie sur l'évolution de notre rapport au vivant.



## Comment notre regard oriente notre façon de classer le vivant ?

« Avant y'avait des arbres. Y'avait de beaux arbres, des vergers, tout ça. Maintenant je trouve que le paysage est envahi par des éléments qui ne sont pas de vrais arbres. Par exemple, sur la route que je prends, je ne vois plus de châtaigniers, je vois des acacias<sup>74</sup> que je ne voyais pas il y a 20 ans, comme si la campagne était moins entretenue et que les plantes invasives prenaient le pas sur la vraie végétation » (Personne interrogée au Cheylard par les lycéens, janvier 2023)

La diversité des regards portés sur le paysage permet de mettre en exergue la construction de classifications différenciées : entre les espèces « patrimoniales » valorisées (le châtaignier, le chêne, les passereaux, le martin-pêcheur, etc.) et les nombreuses espèces dites « invasives » ou « nuisibles » (l'ambroisie, la renouée du Japon, les ronces, les acacias, les sangliers) que les enquêtés disent avoir vu proliférer au fil des ans, faute d'un entretien du paysage. Sans entrer dans le débat de l'impact des plantes invasives sur leur milieu, le constat de ces représentations différenciées, nous invite à nous interroger sur notre manière, dualiste, de classer le vivant : qu'est-ce qui historiquement a donné aux ronciers une image si négative, à tel point qu'on ne se rend pas compte qu'elles représentent un merveilleux habitat pour de nombreuses espèces ? La nature doit-elle être entretenue par l'humain pour survivre ? Que veut-on dire

---

<sup>74</sup> [NDLR] Il semble probable que la personne interrogée fasse référence au Robinier ou faux-Acacia (*robinia pseudoacacia*), effectivement considéré comme une espèce envahissante.

par protection, conservation, patrimonialisation, lorsqu'elles s'appliquent au paysage ?

## Le regard esthétique VS le regard fonctionnel ?

À Peaugres, l'une des personnes que j'interroge, photographe amateur, me raconte les différences de regards qui l'interpellent lorsqu'elle discute avec ses voisins.

« Un arbre mort avec du lierre dessus et puis de belles fleurs de gui, moi en photo ça m'interpelle pour faire un contre-jour noir et blanc. Et puis je discute avec mon voisin. Il me dit :

- Je vais abattre cet arbre-là. Je lui demande pourquoi
- Mais t'as vu ? Il est plein de lierres et de gui
- Moi je trouve ça beau...
- Bah oui mais il vaut rien, il sert à rien cet arbre-là quoi !

Alors que pour moi si, il sert à structurer le paysage, il sert à abriter quelques oiseaux. On a parfois des vues différentes hein. On ne voit pas les choses de la même façon »

Cette personne évoquait aussi l'usage du terme « nuisible » par son voisin chasseur (« ce matin, on a abattu 5 nuisibles ») et concluait : « on se comprend pas du tout, c'est un dialogue de sourd. »

## Dans les Gorges du Doux, « les arbres mangent la rivière »

« On parle de la splendeur passée du Doux, mais ça correspond à une époque où y'avait beaucoup plus de population. Certains villages étaient à plus de 1000 alors qu'aujourd'hui c'est 350. Cette splendeur correspond à un passé qui n'est plus aujourd'hui, je ne dis pas que c'était mieux avant mais c'était une autre façon d'occuper l'espace. Et ça explique aussi ce défaut d'entretien de la rivière. Dans les fermes d'abord, y'avait des bras, y'a avait pas de tracteurs mais y'avait des bras [...] »

« Quand y'avait des paysans, comme en Ardèche on ne gaspille rien, les feuilles on les ramassait pour faire des fagots pour l'hiver et puis les muriers nourrissaient tous les élevages de ver à soie »

« C'est quand même l'électricité qui a fait qu'on a arrêté les béalières. C'est beaucoup plus commode aujourd'hui car c'était difficile à l'époque. »

« À l'époque, il y avait 150 paysans, aujourd'hui il n'y en a plus que 15, voire 5. Les gens n'ont plus le temps. Les ruisseaux n'étaient pas spécialement entretenus mais y'avait les troupeaux de chèvres, on pouvait entretenir. C'était naturel pour eux, on ramassait le bois pour se chauffer. On pêchait pour vendre les truites, on allait aux champignons pour se nourrir. Aujourd'hui, il y a des broussailles partout. »

« Les prés étaient nettoyés, y'avait pas des arbres qui poussaient n'importe où. Comme les ruisseaux et les affluents du Doux, tout était nettoyé. Je ne souhaite pas qu'il arrive un autre 3 août, ce serait une catastrophe. »

« Est-ce qu'il faut qu'on coupe tous arbres le long de la rivière, au détriment de la température de l'eau, de la biodiversité ? Ça a été dit dans les réunions locales "avant on entretenait beaucoup mieux la rivière". Je ne suis pas sûr que ce soit vrai. Mais quand on a des épisodes cévenols, quand y'a des crues ça arrache les arbres, ça crée des embâcles, et ça c'est un barrage qui pète [...] Mais moi ça me fait tomber de ma chaise à chaque fois quand on dit que c'est parce qu'on n'entretient pas assez... Faut trouver un équilibre. C'est un vrai débat. » « Lorsqu'on a acheté à Saint Barthélémy du Pin, on voyait la rivière de la maison. Aujourd'hui on ne voit plus rien, les arbres mangent la rivière »

*Extrait d'un débat entre habitants du bassin versant des Gorges du Doux organisé par Voix croisées et le Syndicat mixte du bassin versant du Doux (SMBVD) dans le cadre de leur projet sur les mémoires du Doux.*





Photographies issues de l'Observatoire photographique des Monts d'Ardèche (2005), réalisées par les photographes Geoffroy Mathieu et Bertrand Stofleth





(Forêt au-dessus du col de Montreynaud, Vernoux en Vivarais)

« Ce paysage, c'est le mien. Celui de ma famille, de ma maison. Il y a un mois, il était boisé et verdoyant, rempli d'une faune et d'une flore fantastique. C'était notre terrain, nos chemins, à ma chienne et à moi. Aujourd'hui, il n'y a plus rien, que des cadavres de la beauté passée. Quatorze hectares de la forêt ont disparus en emportant la faune, la flore et ma chienne. Je n'attends plus qu'une chose : que le temps permette à la nature de reprendre ses droits. Qu'elle revienne entourer de sa beauté florissante ce lieu pillé et massacré. »

**Une élève de seconde au lycée du Cheylard**

## Paysage et mitage

### Artificialisation des sols et étalement urbain

« C'est aussi le monde rural qui se transforme » (Peaugres)

Comme l'exprimait l'un des participants, l'observation d'un paysage suscite de nombreuses réflexions, au sujet de l'agriculture, de l'alimentation, des modes d'habiter, etc. Des formes du paysage affleurent des questionnements sur le passé et le futur d'un territoire : qu'y avait-il avant la construction d'un espace pavillonnaire ? Comment accueillir de nouvelles populations tout en restreignant l'artificialisation des sols ? Faut-il continuer à construire ?

Généralisation de l'habitat pavillonnaire et son éloignement progressif des centres urbains, déprise des centres-bourgs, mitage des paysages, dépendance à la voiture, construction de gigantesques zones commerciales, accroissement de la consommation d'espaces et d'énergie, ces dynamiques s'exercent en particulier à proximité des villes (Aubenas, Annonay, Privas), dans les piémonts (Les Vans, Ruoms, Lavilledieu) et les plaines et fonds de vallées, et dans la vallée du Rhône, secteurs particulièrement recherchés en Ardèche car situés à proximité des axes de communication.

Indissociables de l'histoire du département, son déclin agricole puis l'installation de nouveaux habitants issus des espaces urbains à partir des années 70-80, les processus caractéristiques de la **rurbanisation** ne sont pas absents du territoire ardéchois. D'ailleurs la consommation d'espaces à destination d'habitats en Ardèche a largement augmenté en 2021<sup>75</sup>. La vieille opposition entre ville et

<sup>75</sup><https://cartagene.cerema.fr/portal/apps/dashboards/9810991c73dd463191e84e7111a1b639>

campagne continue à dominer les représentations, alors qu'il est de plus en plus fréquent d'adopter un mode de vie urbain en ruralité, « **une erreur encore trop commune consiste à lier ces paysages aux formes de vie qui leur étaient autrefois associées** »<sup>76</sup>.

L'étalement résidentiel est souvent associé à l'attractivité d'un territoire. **Pourtant, outillé par des plans de développement, il est possible de respecter l'équilibre entre l'habitat et l'environnement naturel, d'être à la fois attractif et sobre en artificialisation.**

Parmi les personnes interviewées, certaines évoquaient avec un soupçon de nostalgie le souvenir de la physionomie des villages avant ces grandes transformations ; le remplacement progressif d'espaces agricoles en lotissements pavillonnaires, l'apparition de nouveaux modes d'habiter et de travailler. Pour de nombreuses personnes, l'éclosion d'habitats pavillonnaires et de zones commerciales et industrielles s'est originellement déroulée sans réel plan d'aménagement et de manière anarchique, en particulier autour d'Aubenas et d'Annonay ; « **Ça s'est fait comme ça, ça a été très vite** ». Toutefois, ces transformations étaient rarement évoquées de manière négative dans les entretiens, tant elles représentent aussi la possibilité d'un retour en Ardèche, l'accession à la propriété, la possession de son propre jardin, etc. De la même manière, les zones commerciales, bien que leur dimension paysagère soient largement décriées, étaient considérées comme des espaces nécessaires pour la consommation et la sociabilité, avec l'idée prédominante qu'il n'y a pas le choix, « **il faut bien que les gens puissent se loger, qu'ils puissent faire leurs courses** ». Si la crise écologique pousse à remettre en question ce modèle, des modes alternatifs d'habiter et de consommer leur semblaient difficilement imaginables.

<sup>76</sup> CHARMES Eric, 2019, *La revanche des villages. Essai sur la France périurbaine*, Paris, Seuil.

« Y'a internet qui se développe, donc peut-être que plus personne n'ira dans les magasins et on commandera tous à distance pour l'avoir dans sa boîte aux lettres. C'est peut-être ce qui sauvera certains paysages. Mais ça veut aussi dire qu'il y aura des entrepôts à l'autre bout de la France ou dans la vallée du Rhône qui seront énormes »

Les commentaires négatifs sur l'urbanisation croissante visaient surtout à dénoncer la pollution sonore et visuelle (cette dernière était perçue comme un autre type de fermeture du paysage). Les maisons individuelles qui se construisent « ferment » le paysage quotidien (celui qu'on voit de sa fenêtre). La construction de lotissements était ainsi perçue négativement davantage pour des questions esthétiques que pour des questions écologiques, avec notamment l'impression que les gens s'enferment de plus en plus entre 4 murs.

« Ici la végétation est contrôlée. La fermeture du paysage, c'est l'urbanisation qui s'en charge ! »

Mais les lotissements pavillonnaires étaient peu perçus négativement par les enquêtés dont c'est le cadre de vie (à l'inverse des professionnels de l'aménagement, pour qui la maison individuelle constitue un problème majeur en termes de modèle de société et de transition écologique). Pour les participants, les espaces pavillonnaires sont souvent considérés comme des lieux d'interaction, plus pratiques, et situés, en Ardèche, à proximité des espaces naturels (qui sont, eux, valorisés pour leur qualité paysagère). De plus, l'étalement urbain inquiète relativement peu en raison de la mise en place des PLU (plans locaux d'urbanisme).

« On voit bien que les constructions, il y en a toujours, mais elles ne sont plus dans une zone qui s'étend. Mais c'est pas simplement, je construis, c'est pas du mitage de paysages comme ça a été quoi. On n'est plus dans cette logique-là » (Roiffieux)

Bien évidemment, ce ressenti dépend beaucoup du lieu d'habitation et des transformations qu'il a connu. À Peaugres, au nord de l'Ardèche, deux personnes me confiaient leur sensation de devenir progressivement la « banlieue de Lyon ».

### Les lotissements, ce n'est pas du paysage ?

« À Montpellier, il n'y a pas de paysage en fait. Enfin, je n'appelle pas ça du paysage. Alors si, on peut dire que c'est du paysage urbain mais pour moi, le paysage c'est pas des voitures et des immeubles. Pour moi le paysage, c'est un panorama, c'est la nature, c'est quelque chose qui attire l'œil, dont on n'a pas envie de se décrocher. Pour moi, une autoroute, des voitures, des immeubles et un local poubelle, c'est pas un paysage. » (Sainte-Marguerite-Lafigère)

Si le paysage périurbain apparaît peu dans l'enquête, c'est qu'il a presque été invisibilisé. **Pour une partie des personnes interrogées, le périurbain, ce n'est pas du paysage.** Selon eux, le terme « paysage » ne renvoie pas à ces espaces mais à la montagne, aux espaces boisés, situés à proximité de leurs espaces de vie : ce qui a suscité des divergences/malentendus sémantiques entre l'enquêteur et l'enquêté. À plusieurs reprises, lorsque j'insistais sur la manière dont ils percevaient leur paysage proche, les habitants de lotissements me renvoyaient vers les espaces naturels situés à proximité.





(Davézieux) « Cette vue synthétise l'évolution du paysage ardéchois dans les zones d'attractivités économiques : - Une prépondérance des infrastructures routières et son lot d'aménagement annexes (parkings, îlot de refuges pour piétons, sols imperméables, garages individuels, panneaux nombreux, barrières...). - L'absence de soin porté aux espaces publics et à l'architecture « patrimoniale ». - Une architecture d'habitat individuelle banalisée depuis les années 60. - Une présence du végétale réduite et contrainte (taille, désherbage...). Cette description critique s'inscrit volontairement à contrario des représentations pittoresques inscrites dans l'imaginaire collectif. »



(Aubenas) « Artificialiser des terres agricoles pour y construire une zone commerciale qui ne cesse de s'étendre n'est pas une fatalité. C'est un choix politique. »



Écoutez l'épisode 13 : « La nature sera toujours plus forte ! »  
Lecture photographique d'un incendie au rocher de Sampzon ».





(Fabras) « Habiter la campagne et se retrouver entre 4 murs. Nouvelle image de l'Ardèche ? »



(Lay) « Il reste aujourd'hui une possibilité de revivre cette vue en regardant le paysage et sa perspective à l'étage de la maison. Mais c'est très limité, il nous faut regarder depuis une fenêtre, depuis une petite balustrade, rien qui ne permette de retrouver ces moments de contemplation depuis la terrasse de la maison, une vue plus directe. Néanmoins, c'est une alternative qui nous amène à repenser un aménagement, comme augmenter la surface de la balustrade. C'est difficile à expliquer, mais la fermeture de cette vue a modifié notre perception du paysage de notre quotidien, que nous avons choisi. C'est assez violent et pourtant nous sommes toujours entourés de montagnes et d'une nature relativement préservée. Nous sommes dans une commune sans PLU. Ça interroge sur la relation de l'homme à la nature. Ça divise aussi. »



(Saint-Remèze) « Les paysages ruraux eux aussi souffrent de pollution visuelle. Les entrées de beaucoup de nos villages sont encore trop souvent envahies de panneaux publicitaires. Implantés de façon anarchique, ils nuisent à ceux qui délivrent des informations pratiques et au patrimoine vernaculaire. Pendant la saison estivale, c'est encore pire ; même les vénérables platanes en subissent les méfaits ! Sera-t-il un jour possible de trouver un aménagement de l'espace alliant information et respect des paysages ? »

## Les paysages en crise

« Le passage du feu laisse des traces durables, matérielles et psychiques [...] En l'espace de quelques heures, les paysages familiers deviennent étrangers [...] Après le passage du feu, l'impression première est celle d'une désorientation. L'environnement devient uniforme et sans relief. Couleurs, sons, odeurs, tout est aplani »<sup>77</sup>

Le paysage en crise est celui à partir duquel on perçoit déjà des **mutations paysagères accélérées, voire violentes** (liées aux changements climatiques, biodiversité, catastrophes : incendies, sécheresse, etc...). Catastrophes qui n'ont rien de naturel puisqu'elles sont essentiellement liées aux activités humaines. Cette catégorie chevauche celle du paysage solastalgique qui désigne un paysage dont on ressent qu'il serait sur le point de s'éteindre dans un contexte de crise écologique. **Mais dans le cas du paysage en crise, il ne s'agit pas d'une projection car les mutations sont déjà perceptibles.**

Lors des entretiens, un sujet cristallisait les inquiétudes : **la baisse du niveau des cours d'eau.**

---

<sup>77</sup> Zask Joëlle, 2022, *Quand la forêt brûle. Penser la nouvelle catastrophe écologique*, Paris, Premier Parallèle, pp.123-124.

### Manquer d'eau.

#### À quoi ressembleront les Gorges de l'Ardèche sans eau ?

Déficits hydriques, sécheresse, épisodes caniculaires, mauvaise répartition des eaux de pluie... En Ardèche, la pression sur la ressource hydraulique est encore accentuée pendant la période estivale, avec l'activité touristique. Elle est un sujet d'inquiétude croissant, régulièrement évoqué comme impactant fortement les paysages et les terroirs ardéchois.

« Sur la ferme, pour l'instant ça va, on n'a jamais eu d'adduction d'eau potable. Les vaches, elles ont toujours eu à boire. Mais par contre pas loin, c'est la cata, pas loin du Cros-De-Géorand il y a un hameau qui a été alimenté tout l'été par des camions. À Coucouron, il y a le camion bleu qui amène de l'eau depuis Saint-Cirgues-en-montagne tous les matins, un à deux camions. »<sup>78</sup> (Éleveuse au Cros-de-Géorand)

La sécheresse hydriques était aussi associée à la disparition des espèces de poissons et crustacés d'eau douce : truites, gougeons, chevènes, écrevisses...

« Je veux que mes enfants puissent manger des truites comme moi » (Col de l'Escrinet)

<sup>78</sup> Notons que le village de Coucouron, situé dans la Montagne ardéchoise, est encore approvisionné en eau en avril 2023 au moment de l'écriture de ce rapport.



## Quand la forêt brûle

En Ardèche, les incendies représentent la cause principale de destruction des forêts, plaçant le territoire parmi les départements français les plus sensibles au feu<sup>79</sup>. À la question « quelle est votre perception des évolutions paysagères ? », les élèves du lycée du Cheylard ont immédiatement évoqué les incendies de l'été 2022

« Au Cheylard, on n'était pas encore concerné par les incendies jusqu'à cet été »

C'est aussi le cas des élèves du collège d'Aubenas, donnant lieu à une discussion sur les émotions suscitées par ces événements. Les feux ont tendance à être des révélateurs du sentiment de perte des paysages.

« Le paysage a changé d'un coup, c'est radical ! J'y allais les jours d'après pour voir les souches d'arbres qui brûlaient encore. Et là tu te retrouves devant quelque chose de complètement désertique, et puis c'est moche, ça fait peur. Tout est carbonisé, il y a encore l'odeur du feu. Tout est noir autour de toi. Et tu te mets à la place des petits oiseaux, les petites plantes, les petits animaux qui eux n'ont pas pu fuir. Mais là ça repousse et du coup c'est super beau car ça a régénéré le milieu et ça fait une herbe super verte donc ça crée un nouveau paysage. Mais aussi de l'érosion car plus de vent. Encore une fois c'est une question d'échelle, quand tu y réfléchis... ».

Témoin de l'incendie ayant brûlé 1200 hectares sur le plateau de Jastres, en juillet 2022, autour de Vogüe, Lussas et Lavilledieu.

---

<sup>79</sup> Source : <https://www.planete-ardechoise.com/habitat/ardeche/217/la-foret-en-ardeche.html>

Toutefois, le rapport aux incendies est assez complexe. Loin d'être toujours perçus négativement, plusieurs personnes les considéraient comme nécessaires, pour leur fonction nettoiyante et purifiante.



(Privas) « La colombe de la paix contre la guerre du feu »



(Saint-Alban-Auriolles) « Incendie. Dérèglement climatique »

## « La nature est toujours plus forte ! » Une lecture photographique d'un incendie au rocher de Sampzon

« Alors, le rocher de Sampzon, c'est un récif corallien. Donc, ça veut dire qu'avant nous, il y avait une mer. Et pour être sûr du témoignage, si vous montez au sommet du Rocher de Sampzon, vous allez retrouver des coquilles d'huîtres, des oursins. C'est quand même curieux, hein !

Il y a le confluent du Chassezac et de l'Ardèche juste en bas, là, sous le sommet. C'est un paysage qui a beaucoup évolué puisqu'il y a une plaine maintenant dans l'ancien lit du Chassezac. Au départ, il y avait un plateau. Puis le Chassezac et l'Ardèche ont creusé leur sillon et ont laissé place à cette plaine fertile, cultivée par la vigne. » [...]

« Il y avait ce panache de fumée qui sortait de derrière la montagne. Je ne voyais pas les flammes. Je me suis dit encore des insectes et des animaux, c'est encore la biodiversité qui trinque.

- Vous ne vous êtes pas dit que ça allait nettoyer cette fois ?
- Non, pas là. Parce que là c'est toujours été comme ça. Là, c'est un paysage original. Y'a jamais eu d'intervention de l'homme. Les seules interventions qui ont eu lieu dans ces forêts de chênes verts, ça a été au moment de la guerre de 39-45, lorsqu'ils ont fait du charbon de bois avec le chêne vert. [...] »



Écoutez l'épisode 13 : « La nature sera toujours plus forte ! »  
Lecture photographique d'un incendie au rocher de Sampzon ».



(Lussas) « Paysage du plateau du Coiron suite aux incendies de l'été 2022. On y retrouve d'un côté une "nature anthropique" en fond de vallée avec des culture irriguée par l'Ardèche et sa nappe phréatique et de l'autre côté, une végétation spontanée marquée par le feu et la sécheresse mais résiliente face au changement climatique (reverdissement). Photo prise depuis l'oppidum de Jastres à Lussas à 10 min d'Aubenas ».





## Quand les paysages questionnent l'avenir... Évolutions ou adaptations ?

A quoi ressembleront les paysages ardéchois dans 50 ans ? Quelles espèces d'arbres trouverons-nous lorsque la température aura augmenté de 2 degrés ? L'Ardèche deviendra-t-elle un lieu refuge pour les citadins et autres réfugiés climatiques ? Comment préserver nos ressources en eau, alors que certains villages nécessitent déjà d'être approvisionnés ? Comment parviendrons-nous à concilier l'activité humaine et son impact sur le paysage ? Avec quoi nous chaufferons-nous ? Quelles seront les énergies de demain ? Serons-nous entourés d'éoliennes ? Devons-nous privilégier le beau ou nos besoins ? Mais qu'est-ce que le beau finalement ? Les murs en pierre sèche étaient-ils considérés comme beaux à l'époque où ils ont été construits ? Visiterons-nous des éoliennes dans le futur ?

Toutes ces questions revenaient régulièrement lorsqu'il était demandé aux participants de se projeter dans l'avenir.

### L'arrivée de nouvelles espèces mieux adaptées au changement climatique

Si les enquêtés faisaient souvent l'inventaire des espèces qu'ils avaient vu disparaître (perdrix rouge, oiseaux migrateurs comme les grives, le martin pêcheur, passereaux) ou en passe de disparaître (hirondelles, guêpiers d'Afrique). Ils en venaient aussi à s'interroger sur l'adaptation des espèces à de nouveaux modes de vie (diurne par exemple) ainsi qu'à l'arrivée en Ardèche de nouvelles espèces qu'ils n'avaient jamais vues jusqu'à récemment ; les hérons, les cormorans, les sangliers.

« Aujourd'hui, ce que je vois autour de moi, c'est qu'il y a des espèces en plus grand nombre, d'autres en moins grand nombre. [...] J'en vois des nouvelles arriver, ça c'est sûr. Quelques-unes, pas beaucoup, mais y a des espèces que je vois, par exemple le Rollier d'Europe. J'ai 55 ans, j'ai vu mes premiers Rolliers ici à Privas il y a 3-4 ans. L'aigle Royal, quand j'étais gamin, il n'y avait pas d'aigle royal ici, au col de l'Escrinet. Les vautours et tout ça... Avec les paysages qu'on a autour de nous qui se sont fermés, qui ont évolué, il s'est passé des choses quand même ces 40-50 dernières années. Alors après sur les petites espèces, j'ai moins l'œil mais je ne sais pas comment dire, il y a quand même une diversité. Le loup qui arrive... Il y a quand même des choses qui montrent que l'environnement... qu'il y a une diversité. »

(Chasseur salarié à la Fédération départementale des chasseurs ardéchois, Saint-Étienne-De-Boulogne)

De la même manière, les personnes interrogées sur la manière dont ils s'imaginent le territoire ardéchois dans le futur, voyaient les espèces d'arbres actuelles remplacées par des arbres méditerranéens.

L'une des transformations paysagères vécue douloureusement était l'abattage des vergers, parfois remplacés par la vigne ou par des champs servant à l'alimentation des animaux d'élevage. Certains s' alarmaient de voir, en Ardèche, les espaces devenir de plus en plus monospécifiques.

« La grosse transformation que j'ai vue moi ces derniers temps, et c'est le l'abattage des vergers. C'est quelque chose qui a augmenté, je dirais ces 3-4 dernières années pour plusieurs raisons. Quand je vois faire, je peux pas m'empêcher d'aller discuter gentiment avec les gens qui le font et ils ont parfois très bonnes raisons de le faire, notamment une fois j'avais vu quelqu'un abattre son verger d'abricots. Et il me dit, "mais je peux pas, c'est pas rentable, je gagne pas d'argent avec ça. On me demande de vendre mes abricots à tel prix. Je paye mes ouvriers, je paye mes taxes, mon carburant et je gagne rien donc je vais essayer de faire autre chose. Je vais essayer de faire du chêne truffier".

Ça va transformer le paysage. Nous on avait l'habitude de voir l'abricotier, en plus c'est magnifique. Moi j'suis un contemplatif, l'hiver, c'est beau parce que ça a des ramures, elles sont taillées. En plus, c'est un peu graphique au printemps. Quand c'est en fleur, c'est formidable, l'été, on voit cette petite tâche orange et l'automne ça prend parfois des couleurs magnifiques entre l'orange, le rouge et le carmin qui me touchent beaucoup. Un chêne truffier, c'est pas pareil, c'est vert l'été et puis jaune l'hiver.

Et puis pour d'autres, c'est rien du tout. J'ai vu tout récemment un verger de pêchers qui donnaient de superbes pêches, complètement mis par terre et à la place c'est l'agriculture en jachère. C'est plus pareil, on passe à quelque chose de plat, de linéaire, bon qui change aussi de couleur au fil de l'année. Ça m'arrive de photographier des champs de blé et des choses comme ça parce que c'est ça peut être très joli aussi, le maïs etc. [...] Mais quand on s'éloigne, on voit une grosse tâche vide et à la place, il y a soit un champ cultivé, soit du jeune blé qui pousse. Voilà, c'est plus le même paysage »



Écoutez l'épisode 16 : « Quand le paysage questionne l'avenir... »



(Mariac) « Cette photo représente la vue depuis ma fenêtre, elle configure les 4 enjeux que mon paysage rural se doit d'endurer. La première est bien évidemment la pollution ménagère (cheminée), ensuite la déforestation (abattage d'arbre dans la forêt à gauche), on peut voir aussi la végétation maîtrisée (haie) et que les plaines font isoler à mon village (connexion).



Et nous, comment nous adaptons-nous à la crise écologique en cours ? Parviendrons-nous à nous acclimater aux transformations paysagères inéluctables ?

### Les paysages de l'énergie<sup>80</sup>

Comment concilier activité humaine et son impact sur le paysage ? Le beau VS le besoin en énergie ?

Les mutations paysagères induites par l'énergie ne datent pas des éoliennes. **Les paysages de l'énergie se sont constitués à partir du XIX<sup>e</sup>, entraînant parfois des transformations brutales** pour les populations locales, d'autant plus radicales à partir de la découverte des énergies fossiles. Mais c'est aussi le cas lors de la construction de barrages par exemple, pourtant, devenus aujourd'hui des lieux touristiques. De la même manière, le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, ayant servi à l'exploitation du charbon, est devenu patrimoine mondial de l'Unesco en 2012, au titre de « paysage culturel évolutif vivant ». L'exploitation du charbon durant 270 ans avait opéré la mutation d'un paysage rural à un paysage vers un « paysage industriel total »<sup>81</sup> pendant longtemps considéré comme repoussant ou *a minima* comme un « non-paysage ». Depuis récemment, le développement de l'éolien, du photovoltaïque pose de nouvelles questions, alimentent polémiques et inquiétudes, en Ardèche comme ailleurs.

Réfléchir à la capacité du paysage à absorber, c'est aussi prendre conscience que le paysage va sensiblement évoluer dans les mondes à venir. Mais qu'il est résilient et qu'on peut peut-être s'y

<sup>80</sup> Pour aller plus loin sur ces questions, je renvoie vers Collectif Paysages de l'après-pétrole, 2020, « Villes et territoires de l'après-pétrole. Le paysage au cœur de la transition », Antony, *Éditions le Moniteur*.

<sup>81</sup> RABIER Jean-Claude, 2002, *La remonte*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, cité par MORTELETTE Camille, 2020, « La patrimonialisation de l'héritage minier dans le Nord-Pas-de-Calais : un outil

préparer afin que la transition énergétique puisse nous permettre de repenser notre cadre de vie.

Lors de l'enquête, peu de personnes (voire aucune) n'a évoqué les centrales nucléaires rhonalpines et leur présence, pourtant bien visible, sur les rives du Rhône. La région Auvergne-Rhône-Alpes compte en effet 5 centrales (ou sites) nucléaires, dont une est située en Ardèche sur les communes de Cruas et Meysse.

À l'inverse, les éoliennes et de manière plus résiduelle, les parcs photovoltaïques, étaient régulièrement mobilisés dans les propos des personnes interrogées, certainement car il s'agit d'un phénomène récent et en cours, dont on pense pouvoir encore contrôler le développement. Les regards portés par ces dernières sur les éoliennes étaient plutôt positifs. Il s'agissait de montrer qu'elles n'étaient pas gênées par les transformations paysagères causées par les énergies renouvelables, bien qu'exprimant toutefois la sensation que l'Ardèche faisait déjà beaucoup d'efforts, efforts certes nécessaires mais aussi exemplaires vis-à-vis d'autres départements.

Le bilan énergétique de l'Ardèche met en relief une « production d'énergie caractérisée par la centrale nucléaire de Cruas Meysse : 20 000 GWh/an soit 1 720 ktep par an. S'ajoute à cette production électrique, celle des barrages hydroélectriques à hauteur de 1 960 GWh/an soit 169 tep/an. L'éolien produit 162 GWh, le photovoltaïque 16 GWh soit 15 ktep pour ces deux énergies »<sup>82</sup>. Par ailleurs le département serait moins gourmand en ressources énergétiques que ses voisins, mais comprend d'importantes consommations par le secteur industriel.

« En Ardèche, on est déjà très bon sur cette manière de produire de l'énergie parce qu'on a des complexes hydroélectriques dont on parle peu et qui pourtant se voient dans les paysages, notamment sur la vallée du Chassezac ou la vallée de l'Ardèche, mais pas que. Et on

---

efficace de réconciliation de la population locale avec son passé ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* 7.

sait produire. Le seul complexe hydroélectrique de Montpezat produit l'équivalent des besoins de 260.000 habitants par an. L'Ardèche en compte 330. Si vous rajoutez les barrages qu'on a sur le Rhône, qui sont partagés moitié moitié entre la Drôme et l'Ardèche. Si vous rajoutez quelques éoliennes, les panneaux photovoltaïques, on produit plus d'électricité propre qu'on en a besoin. Donc on est déjà bon, ça veut pas dire qu'il ne faut pas en faire davantage pour que ça puisse servir ailleurs, parce que tout le monde n'a pas le Rhône dans son jardin pour pouvoir y mettre une centrale hydroélectrique, mais on a tendance à l'oublier ça, on est focalisé sur Cruas et ses 4 cheminées parce que c'est la grosse ressource de production d'électricité en Ardèche. Mais Cruas se produit pas l'électricité que pour l'Ardèche, c'est pour l'équivalent de 40 % de la région Rhône Alpes, Tricastin pareil »

Entretien avec Mathieu Salel, Élu VP « en charge de l'agriculture, de l'environnement et du tourisme » au Département de l'Ardèche

### Les éoliennes, vers de futurs sites patrimoniaux ?

Les éoliennes étaient plutôt perçues positivement des personnes interrogées : on les voit partout aujourd'hui mais elles sont nécessaires. Le paysage les absorbe. « Absorber » c'est souvent le mot qu'utilisait les enquêtés pour parler des éoliennes. Plus loin, d'autres personnes aimaient s'imaginer qu'elles pourraient à l'avenir représenter des lieux patrimoniaux et touristiques.

« Ce paysage, on sait qu'il a un impact sur l'activité des uns ou des autres dans un département touristique comme le nôtre. L'atteinte au paysage peut avoir des conséquences sur la venue de visiteurs. Alors parfois certains vous diront que ça va en attirer davantage ou

<sup>82</sup> « Horizon 2020, Plan Ardèche énergie », Département de l'Ardèche, Mars 2015.

d'autres. Oui, peut-être, je sais qu'il y a des endroits où on avait aménagé des terrains pour qu'on puisse regarder les éoliennes dans le secteur de Carcassonne [...] Un exemple sur le viaduc de Millau qui n'a rien de naturel en fait une autre exploitation que la seule activité première qui est celle du déplacement et du transport routier. Et il y a toute une activité économique autour du viaduc de Millau, parce que c'est un élément qui fait partie intégrante aujourd'hui du paysage et je pense que tout le monde n'a pas été d'accord à l'origine sur cette construction ».

Entretien avec Mathieu Salel, Élu VP « en charge de l'agriculture, de l'environnement et du tourisme » au Département de l'Ardèche.

« Y a l'intérêt général et l'intérêt individuel. On a besoin des éoliennes ou alors on vous plante une centrale de plus dans la vallée, au nucléaire ou au charbon. Il faut être correct aujourd'hui, y a pas assez de panneaux solaires, on a des éoliennes et de toute façon elles sont démontables. Donc pour le moment j'estime que c'est un mal pour un bien [...]

C'est vrai que c'est y a des gens qui ne supportent pas ça. Et puis, à chaque fois que j'en vois je me dis ça produit de l'énergie, donc on en a besoin. Comme je dis aux gens, arrêtez de râler, vous avez du jus, vous voulez du courant ? On installe une centrale nucléaire à côté du Mont Mézenc ?

Elles font partie aujourd'hui partie intégrante du paysage. Avec un coup de Photoshop je pourrai les enlever, mais pour moi ce serait mentir. C'est justement elles que je veux montrer dans mes photos ».  
(Peaugres)

« Quel regard on a sur notre paysage réellement ? Parce qu'en fait, on y vient avec ces aspects énergétiques, en disant les éoliennes, c'est moche, mais qu'est-ce qui est moche dans le paysage ? Est-ce que des murs en terrasse dans le paysage, c'est beau ou c'est pas beau ? Juste parce que c'est là, plus personne ne se pose la question. Maintenant c'est nouveau, les éoliennes, effectivement c'est très impactant parce qu'on les voit de loin. C'est moche ou c'est pas moche ? Y en a qui trouvent ça beau, d'autres trouvent ça moche. C'est quoi le besoin derrière ? Comment peut-on s'en passer ? Est ce qu'on a pu se passer des murs en terrasse, bah non, il fallait bouffer, fallait cultiver, y'avait peut-être des gens qui trouvaient ça moche mais qui ne l'ont jamais dit : ils avaient faim. Et maintenant il y a les éoliennes. Il y en a plein qui ne trouvent pas ça moche parce qu'ils connaissent le besoin en électricité derrière, on a un monde électrique. L'avenir de l'énergie en France, c'est l'électricité. L'avenir de l'énergie en Ardèche, c'est l'électricité décentralisée, c'est des énergies renouvelables »

Entretien avec Nicolas Sérifoff, Chargé de mission production décentralisée d'électricité et projets socialement innovants à l'Alec 07





(Beauchastel) « Énergies renouvelables : éoliennes »



Écoutez l'épisode 15 : « Le paysage comme ressource »



(Aubenas) « L'énergie reste le fil rouge de nos paysages du quotidien »



(Le Cheylard) « Ce paysage comprend des poules, une ferme, et en fond un espace nature vaste. J'ai choisi cette photo pour montrer que n'importe quel animal quel qu'il soit a besoin d'espace pour satisfaire ses besoins .En effet n'oublions pas que nous dépendons de la nature et de ses services .On pourrait avoir tendance a faire l'erreur (malheureusement assez commune) de négliger les espaces de faible densité en allant par exemple régulièrement acheter son pot de nutella au supermarché du coin sans jamais avoir cueilli des noisettes. Dans ce cas, notre cerveau assimile cet article au magasin en pensant qu'il y en aura toujours même si le monde entier est artificialisé. Mais nous les ruraux sommes là, et savons la valeur des produits ainsi que l'environnement nécessaire pour les créer. Des oeufs ne sont pas seulement des oeufs c'est de l'élevage de poule ET le poulailler. Ne nous laissons pas faire et luttons contre le mitage car les zones rurales sont indispensables a notre survie et doivent être présentes en surface suffisante. Luttons aussi contre tout ce qui pourrait nuire a notre paysage vert comme l'agriculture productiviste. TOUT CELA en voyant ce paysage dont je suis fier et dont je protégerai l'aspect et les vertus. »



Mila et Romaine

Aubenas, En 3000



« Aubenas, en 3000 » Dessin réalisé par un groupe d'élèves éco-délégués lors d'un atelier au Collège de Jastres à Aubenas (janvier 2023)



« Pour témoigner du monde qui change, des évolutions paysagères, petites et grandes, déjà à l'œuvre ; mais aussi pour rendre visibles nos paysages du quotidien trop souvent ignorés, j'ai choisi la photographie ci-dessus, présentant mon lieu de vie habituel. Ainsi, pour moi, ce paysage auquel nous ne prêtons plus attention - que l'on voit continuellement – façonne et oriente pourtant notre manière de concevoir. Mais avant de vous dire pourquoi, je vais d'abord définir rapidement la notion de paysage. En effet, quand on évoque le « paysage », ce qui nous vient en premier lieu à l'esprit, c'est l'idée de nature et donc le paysage rural ; nous assimilons ainsi le paysage naturel au paysage agricole. On ne peut cependant pas s'arrêter là. L'envisager seulement sous cet angle reviendrait à le figer dans le temps ; or, les paysages ne sont pas immuables. Au contraire, ils sont dynamiques car ils évoluent, notamment sous l'action humaine. [...] Cependant, ils changent et subsistent également grâce à l'eau. Cet élément indispensable à la vie manque de plus en plus sur notre planète. Cette raréfaction est dû notamment à la pollution, au changement climatique, à la surpopulation et à la mauvaise gestion des ressources – soit, à l'Homme.

Néanmoins, même si l'action humaine pousse de plus en plus à la disparition de splendeurs naturelles, le dualisme entre l'Homme et la Nature est tout de même présent ; comme le dirait Bernardin de Saint-Pierre, « Un paysage est le fond du tableau de la vie humaine ». Ainsi, notre panorama quotidien relève de la dimension affective ; pour reprendre mes mots ci-dessus, il façonne et oriente donc notre manière de percevoir les choses. Il semble donc, comme le dit Odile Marcel (2008), que toute vision du paysage soit liée à la culture de l'individu ; il lui apprend à regarder, à ressentir et à interpréter.

**Cependant, nous pouvons nous demander si un paysage doit forcément être beau : l'émotion devant un coucher de soleil, l'impression de puissance magnifique de la nature face à une cascade, le souffle coupé devant une vallée verdoyante. Tout cela ne manque pas dans les récits poétiques, qui témoignent de son « esthétique ». Et pourtant ? Est-ce le plus important ? Non, évidemment : ce caractère principal du paysage ne permet pas de connaître les perceptions, le vécu. Il faut impérativement sortir d'une vision purement esthétique.** Le dessein de ce projet est, justement, de ne pas choisir un paysage beau mais un paysage qu'on apprécie, qu'on observe tous les jours, un paysage qui recèle de nos attachements et nos doutes.

De cette manière, ce paysage, pour moi, reflète mon mode de vie (influencé par ce relief, par exemple), mais aussi le changement : en effet, il y a un siècle, il n'y avait pas autant de forêts, mais des terrasses cultivées, lesquelles sont à présent boisées. C'était donc un paysage bien plus agricole qu'aujourd'hui. Également, les bois de Douglas n'étaient pas non plus aussi présents : les générations antérieures les ont plantés pour leurs descendants, pour en faire du bois de chauffage ou bien pour vendre les troncs pour la construction de charpentes (en poutres, planches, chevrons, etc.). Ainsi, les paysages d'Ardèche et d'ailleurs n'ont de cesse de changer et de nous changer, ils méritent donc qu'on les considère avec déférence car, en plus d'être notre quotidien, ils sont aussi la clé de notre survie : « Lorsque la dernière goutte d'eau sera polluée, le dernier animal chassé et le dernier arbre coupé, l'Homme comprendra que l'argent ne se mange pas » (Sitting Bull). »

Texte rédigé par Vastie Crouzet, élève de 2<sup>nde</sup> au Lycée du Cheylard, dans le cadre de « Paysages mobilisés »



## Les paysages pour repenser notre rapport au vivant ? Quelques pistes de conclusion

### Un imaginaire de la ruralité conforme aux précédents appels : des paysages ruraux traditionnels et patrimoniaux

Rappelons que les données empiriques ayant permis l'écriture de ce rapport ont été collectées, via des entretiens semi-directifs menés auprès de différents acteurs.rices et habitant.es ardéchois.es d'une part, ainsi que par l'appel à photographies lancé par le CAUE. S'appuyer sur les photographies reçues s'est avéré particulièrement pertinent pour fonder une grille de catégories représentationnelles (sortes de « modèles paysagers ») et, comme appui aux entretiens, facilitant la parole de la personne interrogée et sa projection dans un autre point de vue que le sien. Les notions de « point de vue » ou de « regard » posés sur les paysages étaient effectivement au cœur de cette étude, c'est pourquoi d'autres formes de restitution du terrain ont été recherchées, visant à en souligner encore davantage la diversité, par les capsules sonores et l'exposition photographique.

Par ailleurs, la lecture des données recueillies en termes représentationnels ont permis une démarche comparative situant ce projet vis-à-vis de précédents appels nationaux (en 1992 puis en 2013, dont les résultats ont été détaillés p. 22-23). On constate ainsi que les photographies envoyées se distinguent relativement peu : dans tous ces appels, sont majoritairement représentés des **paysages ruraux traditionnels**, tels qu'on se projette la ruralité,

c'est-à-dire en Ardèche, des **paysages montagnards et agropastoraux**.

**La moyenne montagne représente en effet le paysage idéal-typique**, considéré comme emblématique du territoire. Présent dans 50 photographies sur 123 prises en compte dans l'analyse, le relief prédomine sur tous les autres motifs paysagers. Conditionnant fortement les modes de vie, en particulier les déplacements, il donne à l'Ardèche une image de « bout du monde » préservé, voire de lieu de repli, au présent et surtout pour le futur, dont les pentes incarneraient un repoussoir aux dynamiques d'urbanisation et d'agriculture intensives. Face aux enjeux de la crise écologique, la montagne recouvre sa charge symbolique d'espace-refuge, garantissant la préservation de paysages perçus comme « authentiques ».

### Une quasi absence des paysages urbains et des hauts-lieux touristiques, mais la valorisation d'un patrimoine de proximité industriel ou agricole

Les photographies envoyées ont très peu représenté de paysages urbains, périurbains ainsi de hauts-lieux (les Gorges de l'Ardèche concernent seulement une photo, le mont Gerbier, le mont Mézenc n'ont pas été photographiés). En revanche, on note une forte représentation de lieux patrimoniaux de proximité, **d'un patrimoine discret et peu touristique : les moulinaages, les ponts, les terrasses en pierre sèche**. Les photographies, de même que les entretiens témoignent d'un véritable attachement des ardéchois à ces traces du passé industriel et agricole qui maillent le territoire, bien qu'étant peu visibles. Cette discrétion joue cependant un rôle dans la relation

de familiarité qu'entretenaient mes interlocuteurs avec ces sites, avec la sensation renouvelée de les débusquer, cachés par la couverture forestière. Le patrimoine industriel ardéchois était également érigé en modèle de frugalité énergétique d'une part, et de réhabilitation d'autre part.

### Une difficulté à penser le paysage en dehors de sa dimension esthétique et naturaliste

Ainsi, que l'appel porte sur le « paysage quotidien » ou le « paysage préféré », ce sont quantitativement les mêmes motifs qui sont montrés : **une nature anthropique (des champs cultivés, des terres pâturées, des vergers), du bâti ancien auquel les participants attribuent une valeur patrimoniale, et ici, un paysage de montagne.**

Pour les participants, le paysage est essentiellement appréhendé pour sa dimension esthétique et patrimoniale. C'est un paysage qu'on contemple, qui renvoie à la nature, au patrimoine, à une vue surplombante et vide d'humains.

Enfin, quand bien même c'est la familiarité du paysage qui est convoquée, notre manière de le représenter est imprégnée de modèles esthétiques hérités du passé.

L'enquête a aussi mis en exergue une **réelle difficulté à utiliser la notion de paysage pour parler du périurbain**, dont témoignent les dissonances entre les questions posées lors des entretiens et la conception du paysage pour les enquêtés ; à l'instar de cette personne que j'interrogeais sur sa conception du paysage :

« - Est-ce qu'on ne pourrait pas valoriser davantage des paysages fermés, des paysages qui mettent en valeur la biodiversité qui nous entoure, et peut-être la cohabitation humains/non-humains etc. ?

- Bien sûr. En termes de paysage, on n'est pas obligé, je te rejoins parfaitement, d'avoir un point de vue dominant pour être dans un paysage. Prenons l'exemple d'une route qui traverserait une Châtaigneraie dans une forêt typique ardéchoise, un milieu fermé, on a des châtaignes de chaque côté, mais on est dans un paysage typique de l'Ardèche, avec une biodiversité et des savoir-faire ancestraux typiques du territoire ardéchois. Et on est dans un paysage ! »

Pour la personne qui s'exprime, le paysage s'il n'est pas forcément perçu comme proposant une vue surplombante, renvoie toutefois à un lieu emblématique, typique de l'Ardèche (les châtaigneraies).



## Un sujet de préoccupation principal : la fermeture des paysages ardéchois

Témoignant des vives inquiétudes à l'égard d'une progressive fermeture des paysages ardéchois, certaines phrases étaient récurrentes dans les propos des personnes interrogées :

« La forêt gagne du terrain »

« Ça prolifère »

« Pour moi la fermeture des paysages, c'est viscéral »

« Il faut faire propre »

La crainte d'un enfrichement spontané était en effet régulièrement mobilisé (ce fut le cas dans la quasi-totalité des entretiens), jusqu'à être vécu comme une violence par certaines personnes.

Sans remettre en question l'existence d'un tel phénomène et les émotions qu'il suscite, il est intéressant de se pencher sur sa construction historique, opérée dans le contexte des années 1970 marquées par les annonces catastrophistes prédisant l'abandon des terres agricoles et leur inéluctable enfrichement à l'origine de la mort des campagnes françaises. **Progressivement, la fermeture des paysages devint le symptôme et le symbole de l'abandon des campagnes.**

Ces préoccupations rejoignent directement la dimension esthétique du paysage et, *de facto*, la question de son **entretien**. On retrouve ici la représentation symbolique négative de certains motifs paysagers : la friche, les ronciers, les arbres qui poussent de « manière

anarchique » ou encore les plantes considérées comme invasives. Tous ces motifs ont un effet repoussoir, de dégoût, de danger. Ils mettent en exergue nos modes de classification des espèces. Il y a la nature « naturelle » perçue comme « authentique » et esthétique (les châtaigniers, les vergers) opposée à une nature qui « pollue », qu'on ne maîtrise pas (l'ambrosie, le sanglier) jusqu'à la faire sortir du registre naturel. Lors de l'enquête menée par les élèves du Cheylard, une dame interrogée évoquait des arbres qui « ne sont pas de vrais arbres ».

« Avant y'avait des arbres. Y'avait de beaux arbres, des vergers, tout ça. Maintenant je trouve que le paysage est envahi par des éléments qui ne sont pas de vrais arbres. »

Enfin, cette classification opère une sélection entre les espèces qu'il conviendrait de conserver et de protéger et celles que l'on cherche à enlever et débroussailler. Cette sélection manifeste aussi l'image que l'on veut donner au territoire.

Aussi la fermeture des paysages s'inscrit dans une représentation patrimoniale du paysage, où la nature « sauvage » concurrencerait le patrimoine culturel. L'expansion de la forêt est ainsi perçue comme recouvrant et dissimulant les anciennes terrasses en pierre sèche, qui incarnent dans les esprits, le souvenir d'un paysage entretenu et cultivé.

### Des représentations divergentes selon les catégories d'acteurs

Quel est l'enjeu du paysage aujourd'hui ? Représente-t-il un levier pertinent pour repenser des sujets sociaux, écologiques, politiques ou n'est-il qu'un décor, une toile de fond dédiée à la contemplation ?

De manière intéressante – sans être surprenante – **une forte disparité s'exprime dans ces représentations, entre les générations plus jeunes vis-à-vis des plus âgées.** À Aubenas et Privas, les élèves ont choisi de photographier des paysages très majoritairement périurbains (27 photos sur 41), souvent prises de la fenêtre de leur maison et sans aucune considération esthétique.

Parmi les photos envoyées par les élèves du Cheylard, 8 photos sur 11 étaient accompagnées de légendes consacrées au dérèglement climatique et son impact sur les paysages. L'une d'entre elles, particulièrement éloquente, enjoignait de « **sortir d'une vision purement esthétique** » du paysage<sup>83</sup>.

Dans le même sens, avant de mener leur enquête de terrain, les jeunes s'attendaient à ce que la crise écologique soit au centre des discussions, en particulier en réponse à la question « Comment percevez-vous l'évolution de vos paysages quotidiens ? » Or les réponses portèrent davantage sur les risques générés par le reboisement spontané (incendies, fermeture des paysages). Certaines personnes virent dans le micro qui leur était tendu une manière d'exprimer leur indignation à l'égard de ce qu'ils jugent être un manque d'entretien du paysage. À l'inverse, à l'issue de l'enquête,

les élèves associèrent ce point de vue à des considérations esthétiques inappropriées au monde dans lequel on vit, et ses enjeux écologiques.

Dans le même temps, les documents rédigés dans le cadre du plan de paysage, réalisé en Ardèche en 2016-2017, évoquent l'arrivée, depuis les années 2000, d'une « nouvelle vague néo-rurale issue de la ville mais composée en partie de générations locales de retour sur leurs terres d'origine imprégnés de culture citadine sans culture de la gestion des paysages »<sup>84</sup>. Mais s'agit-il réellement d'un manque de culture ou plutôt d'une approche différente du paysage dans laquelle la friche ne revêt pas la même charge symbolique ?

Comme démontré ailleurs<sup>85</sup>, **l'étude des représentations sociales du paysage révèle une grande diversité, voire un décalage, souvent sous-estimé par les acteurs sociaux.** Il serait intéressant de mettre en miroir ces représentations, à d'autres catégories d'acteurs, comme celles des touristes qui arpentent chaque année le territoire ardéchois (et sur lesquels la présente étude n'a pas porté). À ce titre, Emmanuel GuisePELLI, à partir d'une recherche menée dans les Alpes du nord, met en exergue les rapports différenciés au paysage entre les élus locaux, les agriculteurs selon leur classe d'âge, les nouveaux habitants et les touristes. « [...] Contrairement à ce que pensent les élus locaux et les représentants de la profession agricole, qui pour la plupart recherchent un paysage impeccable et sans trace d'abandon de l'agriculture, le modèle régional des touristes tolère des dynamiques liées à l'enfrichement<sup>86</sup> ». De la même manière, il met

<sup>83</sup> Page 111 de ce présent document.

<sup>84</sup> Plan de paysage, lancé entre 2015 et 2017 par le Parc des Monts d'Ardèche et SCoT Centre-Ardèche et SCoT Ardèche méridionale. Réalisation : Passeurs S. Fontaine, SEA Europe, LADYSS, p. 71.

<sup>85</sup> GUISEPELLI Emmanuel, 2005, « Les représentations sociales du paysage comme outils de connaissance préalable à l'action. L'exemple des Alpes du nord », *Cybergeo: European Journal of Geography*.

<sup>86</sup> GUISEPELLI Emmanuel, *ibid.*

en évidence une évolution sensible des représentations paysagères par la nouvelle génération d'agriculteurs, qui valorisent une plus grande expansion de la forêt.

Sur le terrain ardéchois, le sujet de la fermeture/ouverture du paysage s'est avéré particulièrement fertile tant il génère des questionnements, des incompréhensions et un décalage générationnel et professionnel. **Comment entretient-on le paysage dans le contexte de crise écologique qui s'annonce ?** Simple en apparence, la question de l'entretien nous oblige à nous interroger collectivement sur nos modes de classification et de hiérarchisation des espèces... D'autant qu'en Ardèche, 90% des espaces forestiers sont privés.

**Cette question pourrait être mise en débat et susciter une réflexion collective plus générale sur notre rapport au vivant.** Car le paysage rend la crise écologique tangible et invite à débattre sur la manière dont on a esthétisé la nature et dont on l'a, irrémédiablement, figée. **Il représente donc un levier d'action pour réfléchir à des sujets transverses** ; le dérèglement climatique mais aussi l'érosion de la biodiversité, la destruction des habitats, etc. Décaler notre regard permettrait de nous rendre compte que ce qu'on considère aujourd'hui comme beau n'est pas forcément ce qui est bon pour l'environnement.

Si ce travail s'est ouvert sur la façon dont la dimension esthétique du paysage était culturellement et socialement construite, il a aussi mis en relief une stratification des représentations paysagères qui varie nettement selon les acteurs, et dont il paraît primordiale

d'approfondir l'étude afin de l'élargir et la préciser. **Une mise en perspective de ces différentes représentations et des modèles paysagers qu'elles sous-tendent, pourrait (et devrait) servir de base aux projets d'aménagement.**

Ce constat nous rappelle aussi à quel point le paysage est une notion dynamique et mobile, dont l'écueil réside justement en sa polysémie.

**Alors, pour revenir à la question initiale, de quelle manière la notion de paysage peut-elle être mobilisée pour réfléchir collectivement aux dynamiques de transition ?**

Avant de réfléchir collectivement, il faudrait donc déconstruire et redéfinir collectivement !

Emmanuel GuisePELLI constatait lui aussi « **L'absence de définition collective du paysage** » faisant émerger « des interrogations non seulement sur le statut et la validité du paysage dans l'action locale mais aussi sur le positionnement réciproque des acteurs qui le gèrent »<sup>87</sup>. C'est justement l'un des objectifs de l'exposition qui parachèvera ce travail (dont la première partie retracera les différentes acceptions du paysage). Elle est aussi une invitation à repenser l'art non seulement comme un moyen de documenter les mutations paysagères mais surtout d'être un médium de réflexion sur les transitions écologiques et le renversement des représentations. Pour Estelle Zhong Mengual, l'art dont nous avons besoin aujourd'hui est un « **art qui se donnerait pour objet d'impulser, de soutenir, de donner aussi de la visibilité à ces transformations politiques clés qu'il faudrait faire advenir pour que le monde continue d'être habitable**<sup>88</sup>. »

---

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> ZHONG MENGUAL Estelle, 2021, « Faire entrer le vivant dans notre monde commun », in Saez Jean-Pierre, Guillon Vincent, « Ce que les arts nous



## Références bibliographiques

ALLEMAND Sylvain et al., 2021, *Paysages et énergies, une mise en perspective historique*, Paris, Éditions Hermann.

BERLAN-DARQUÉ Martine, KALAORA Bernard, 1991, « Du pittoresque au “tout paysage” », in *De l'agricole au paysage*, Études Rurales, n° 121-124, pp. 185-195.

BERLINER David, 2018, *Perdre sa culture*, Bruxelles, Zones sensibles.

BERQUE Augustin, 2016, *La pensée paysagère*, Bastia, Éditions éoliennes.

BERQUE Augustin, 1989, « Les mille naissances du paysage », *Paysages, Photographies, 1984-1988*, La Mission photographique de la DATAR, Hazan, Paris, pp. 21-49.

BERTHO Raphaële, 2008, « Analyse de la genèse institutionnelle de la Mission Photographique de la DATAR. L'établissement de la photographie dans le paysage culturel français (1969-1981) », [Communication dans un congrès], Paris, France.

BERTHO Raphaële, et al., 2014, « Mon paysage au quotidien : une pratique ordinaire ? » [Rapport de recherche] MEDDE, Université Rennes 2, Laboratoire ESO, Université Bordeaux 3 - Michel de Montaigne.

---

disent de la transformation du monde », Dossier *l'Observatoire, la revue des politiques culturelles*, n°57, p. 27

BIGANDO Eva, 2006, *La sensibilité au paysage ordinaire des habitants de la grande périphérie bordelaise (communes du Médoc et de la basse vallée de l'Isle)*, thèse de doctorat de géographie, Bordeaux, ADES/Université de Bordeaux III.

BIGANDO Eva, 2004, « Entre le social et le sensible, l'émergence d'un paysage ordinaire », in *Bulletin de l'Association de géographes français*, 81e année.

BLOUIN-GOURBILLIERE Claire, 2013, « L'élaboration d'images “paysages” habitantes : un levier participatif d'aménagement du territoire. Le cas du Parc naturel régional de la Brenne », [thèse de doctorat en géographie], Université d'Angers.

BUREL Françoise et BAUDRY Jacques, 1999, *Écologie du paysage. Concepts, méthodes et applications*, Paris, TEC & DOC.

CADIOU Nathalie, LUGINBÜHL Yves, 1995, « Modèles paysagers et représentations des paysages en Normandie Maine » *In Paysage au Pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*. Coll. Ethnologie de la France, cahier 9, Paris, Édition de la Maison des Sciences de l'Homme.

CERTEAU DE Michel, 1990, *L'invention du quotidien*, T. 1 « Arts de faire », Paris, Gallimard.

CHARMES Eric, 2019, *La revanche des villages. Essai sur la France périurbaine*, Paris, Seuil.

CLEMENT Gilles, 2020, *Manifeste du Tiers paysage*, Rennes, Éditions du commun.

CLERGUE Lucien, DUBOST Françoise, 1995, *Mon paysage : le paysage préféré des français*, Paris, Marval.

COCCIA Emanuele, 2021, *La vie des plantes, une métaphysique du mélange*, Paris, Rivages.

Collectif *Paysages de l'après-pétrole*, 2020, « Villes et territoires de l'après-pétrole. Le paysage au cœur de la transition », Antony, Éditions le Moniteur.

DEBARBIEUX Bernard, 2007, « Actualité politique du paysage », *Revue de Géographie Alpine | Journal of Alpine Research*, 95-4.

DESCOLA Philippe, 2019, *Une écologie des relations*, Paris, CNRS Éditions, coll. De Vives voix.

DONADIEU Pierre, 2007, « Le paysage », *Économie rurale*, 297-298, [En ligne].

– 2002, *La société paysagiste*, Arles, Versailles, École Nationale Supérieure du Paysage Actes Sud.

DUBOST Françoise, 1989, « Rhétoriques et pratiques professionnelles de l'architecture et du paysage » in MATHIEU Nicole, JOLLIVET Marcel

(dirs.), *Du rural à l'environnement. La question de la nature aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan et A.R.F. Éditions : p. 156-162.

DUBOST Françoise et LIZET Bernadette, 1995, « Pour une ethnologie du paysage », *Paysages au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, « Collection ethnologique de la France Cahier 9 ».

FOLLEA Bertrand, 2019, *L'archipel des métamorphoses, la transition par le paysage*, Marseille, Parenthèses.

GUISEPELLI Emmanuel, 2005, « Les représentations sociales du paysage comme outils de connaissance préalable à l'action. L'exemple des Alpes du nord », *Cybergeog: European Journal of Geography*.

GUITTET Caroline, LE DÔ-BLAYO Laurence, 2013, « Les photographies du paysage : Quelles analyses des dynamiques paysagères ? », *Projet de paysage*.

JOUTARD Philippe, 1986, *L'invention du mont Blanc*, Paris, Gallimard.

LA SOUDIERE DE Martin, 2019, *Arpenter le paysage : Poètes, géographes et montagnards*, Paris, Anamosa.

LE FLOCH Sophie, DEVANNE Anne-Sophie, DEFFONTAINES Jean-Pierre, 2005, La « fermeture du paysage » : au-delà du phénomène, petite chronique d'une construction sociale, Belin | « l'espace géographique », tome 34, pp. 49-64.

LE FLOCH Sophie et DEVANNE Anne-Sophie, 2002, La notion de fermeture du paysage : trente années de succès sur la scène institutionnelle française, Paris, Cemagref, Bureau des Paysages (MATE/DNP), [rapport de recherche], 30 p.

LUGINBÜHL Yves, 2012, *La mise en scène du monde. Construction du paysage européen*, Paris, CNRS Editions.

– 1999, « Perception paysagère des espaces en déprise et des boisements spontanés des terres agricoles », Ingénieries-EAT, pp. 25-29.

– 1989, « Au-delà des clichés... La photographie du paysage au service de l'analyse », *Strates*, 4.

LEPART Jacques, MARTY Pascal et ROUSSET Olivier, 2000, « Les conceptions normatives du paysage. Le cas des Grands Causses », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 8, n° 4, p. 16-25.

MASUDA Takahiko and al., 2008, « Culture and Aesthetic Preference: Comparing the Attention to Context of East Asians and Americans », *PSPB*, Vol. 34, n° 9

MOCQUET Frédérique, 2016, « Regards artistiques sur l'observation photographique », *Projets de paysage*, 15.

MORIZOT Baptiste, 2020, *Raviver les braises du vivant*, Arles, Actes Sud.

– 2020, *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes Sud.

PEREC GEORGES, 1989, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle.

PEYRACHE-GADEAU Véronique et PERRON Loïc, 2010, « Le Paysage comme ressource dans les projets de développement territorial », *Développement durable et territoires*, vol. 1, n° 2.

POMIAN Krzysztof, 1987, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard

ROBINET Nicolas, 2009, « L'herbe du Mézenc comme témoin privilégié de la gestion d'un site naturel à forts enjeux écologiques et patrimoniaux et soumis à une forte fréquentation touristique », Université Grenoble-Alpes, Mémoire de Master 2

SCHAFFER Raymond Murray, 2010 [1977], *Le paysage sonore. Le monde comme musique*, Paris, Wild Project

SENIL Nicolas, 2011, « Une reconstruction de l'espace-temps : approche croisée des processus de patrimonialisation et de territorialisation dans les territoires ruraux en France et au Maroc », Université Grenoble-Alpes, thèse de doctorat

SGARD Anne, 2010, « Le paysage dans l'action publique : du patrimoine au bien commun », *Développement durable et territoires*, Vol. 1, n° 2

TISSIER Jean-Luc, 2003, « Paysage », in LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (dirs.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 697-700.



TOZZI Pascal, D'ANDREA Nicolas et BECTARTE Hélène, 2016, « Paysage, action publique et concours photographique : retours sur le dispositif « Mon paysage au quotidien » au prisme d'une médiation et d'une reliance paysagères », *Projets de paysage*, 15.

VEYRET Yvette (dir.), 2001, *Les montagnes : discours et enjeux géographiques*, Paris, SEDES

VIGNE Flore, 2021, « La patrimonialisation transformative : les héritages industriels dans la transformation des ruralités. Le cas des Monts d'Ardèche, Université Grenoble-Alpes, Thèse de doctorat

ZASK Joëlle, 2022, *Quand la forêt brûle. Penser la nouvelle catastrophe écologique*, Paris, Premier Parallèle.

ZHONG MENGUAL Estelle, 2021, *Apprendre à voir – Le point de vue du vivant*, Arles, Actes Sud, coll. Mondes vivants.

– 2021, « Faire entrer le vivant dans notre monde commun », in Saez Jean-Pierre, Guillon Vincent, « Ce que les arts nous disent de la transformation du monde », Dossier *l'Observatoire, la revue des politiques culturelles*, n°57, p. 27

### **Rapports institutionnels en Ardèche (Paysages ardéchois)**

« État des lieux économique de la filière forêt-bois en Drôme-Ardèche », rapport réalisé par Fibois Ardèche-Drôme, octobre 2022

Plan de paysage, lancé entre 2015 et 2017 par le Parc des Monts d'Ardèche et SCoT Centre-Ardèche et SCoT Ardèche méridionale. Réalisation : Passeurs S. Fontaine, SEA Europe, LADYSS

« Horizon 2020, Plan Ardèche énergie », Département de l'Ardèche, Mars 2015.

### **Filmographie**

*Empreinte vivante, le patrimoine industriel en Ardèche*, réalisé par Christian Tran (2021, durée : 1h30)

*Qu'en pensent les oiseaux ?*, Film participatif du Moulin à Images, réalisé à l'initiative du SCoT du bassin d'Annonay (2015, durée : 25')